

PAULINE PUCCIANO

L'ORGANE ET LA SONDÉ

CHAPITRE UN : LA CÉRÉMONIE DE L'AIGUILLE

CALENDRIER ORGANIQUE : an 589

La fenêtre sud ouvrait une échappée sur le jardin, et, au-delà, sur la grande plaine de la Tranquillité. La mer, au loin, n'était qu'une touche de bleu plus sombre qui se mêlait à celui, clair et vide, du ciel.

Foudre suivit du regard le minuscule point d'argent qui traçait un pâle sillon dans cette étendue sans nuage : la Sonde était toujours en orbite autour de l'Organe. Elle suivit ensuite le vol d'un héron cendré, qui finit par se poser dans le bassin, à l'affût des carpes. La lumière faisait sur son plumage une sorte d'auréole délicate. Mais, à regret, elle s'arracha à sa contemplation. Les joies profondes, inattendues comme des rayons de lumière, qui illuminaient son âme devant le spectacle du monde, devaient attendre un autre moment.

Pour l'heure, elle sortit sur la terrasse et pénétra dans la vasque où une source d'eau tiède était retenue. Elle fit attention à ne pas déchirer les tiges cuivrées des nénuphars qui la frôlaient, et livra son corps au nettoyage consciencieux des minuscules poissons d'eau douce qui se nourrissent de ses peaux mortes. Lorsqu'elle se releva, après de longues minutes, elle surprit son reflet dans la vasque et le regarda avec curiosité.

On lui disait souvent qu'elle était belle, et cela était vrai. Le corps humain était si beau, si gracieux et si puissant en même temps. Si imprégné de spiritualité. Elle sourit, avec reconnaissance, à ce corps jeune, ferme et désirable, et elle le caressa avec beaucoup de douceur pour le sécher. Les tatouages sur sa peau étaient toujours plus brillants lorsqu'elle sortait de l'eau; ils paraissaient scintiller et presque s'animer d'une vie propre. Les symboles, exécutés avec art, ornaient déjà une centaine de parties de son corps, et le couvraient de noms. Feuille, Givre, Cascade, Brouillard, Hiver, Matin, Forêt, Roseau... les signes faisaient de son corps la carte d'un univers. Et cet univers était sur le point de s'agrandir. Elle en fit le tour, avec un soin méticuleux, auscultant mentalement chacune de ses articulations, chacun de ses organes. L'annulaire de la main gauche la faisait violemment souffrir, comme la veille, et elle ressentait une sorte de lourdeur au niveau du rein droit. Le poumon gauche, également, s'essoufflait légèrement. Il faudrait qu'elle s'en occupe sans tarder, après la cérémonie, aujourd'hui même. Peut-être pendant le banquet. En posant le pied par terre, la douleur qu'elle éprouvait par intermittence depuis quelques jours au talon droit se réveilla, et elle songea que cette douleur-là n'était pas près de s'arranger. Le vieux Rameau n'en avait plus pour

longtemps, et sa fin ne serait pas agréable. Cette pensée l'attrista profondément, et obscurcit pour un moment la paix matutinale.

Elle choisit, sans se hâter, la robe de soie légère qu'elle devrait ôter tout à l'heure pour dévoiler son corps à la vue de son clan. Lors d'une cérémonie de l'Aiguille, chacun pouvait voir et toucher, autant qu'il lui plaisait, le tatouage qui le représentait sur sa peau. Chacun devait assister, comme s'il s'agissait d'un accouchement, au Lien créé par l'Aiguille. Et le corps de la Clé-de-Voûte devait être nu. Elle accrocha des perles à son cou, à ses poignets et à ses chevilles, et noua ses cheveux avec soin, les retenant par une tresse de feuilles vertes. Selon la tradition, elle enduisit ses tétons et son nombril d'une pâte luisante d'un rouge carmin, puis, elle s'habilla et se dirigea vers le grand carbet où l'attendaient déjà sans doute plusieurs membres du clan.

La traversée du jardin et du sentier forestier lui prendrait environ trente minutes, et elle se réjouit de ce temps de marche solitaire. Les douleurs la taraudaient de manière sourde et continue - rares étaient les jours où aucune partie de son corps n'était en alerte, et cela devenait un peu plus vrai à chaque nouveau Lien. Mais son esprit rompu à la méditation parvenait pendant quelques rares moments, comme celui-ci, à reprendre possession de lui-même. Il lui paraissait alors retrouver un peu de l'innocence de son rapport originaire au monde - elle marchait, simplement, au milieu des arbres, ses pieds foulant la terre, l'herbe et les pierres; elle marchait, légère, et sa solitude volée au clan lui paraissait si précieuse qu'elle en appréciait chaque instant. Elle imaginait parfois ce que serait sa vie sans les mille fils de chair et de sang qui la reliaient aux autres, et qui, elle le sentait à chaque instant, l'entravaient - elle avait alors des visions d'envol.

De la forêt, on ne voyait pas la Sonde. Foudre aimait bien la regarder, suivre son lent déplacement dans le bleu tendre du ciel. Elle paraissait planer, comme un immense rapace, libre de toute attache. Foudre ressentait une intense curiosité à l'égard de ce vaisseau, et de ces gens - elle se demandait comment c'était de se trouver à une distance infinie de sa planète, de flotter ainsi dans l'espace libre, toute amarre larguée. Elle tenta d'imaginer l'effet que lui ferait de quitter l'Organe - mais c'était un effort d'imagination trop intense, comme si elle imaginait de quitter son propre corps. L'Organe était en elle et elle était en l'Organe - leur peuple jamais ne connaîtrait une telle apesanteur. La Sonde ne faisait qu'effleurer leur orbite; elle passait là comme le bout de l'aile d'un songe.

Sous le grand carbet et dans la clairière environnante, plusieurs familles étaient déjà réunies. Le vieux Rameau avait été porté sur un brancard, et Foudre se dirigea d'abord vers lui. Elle lui caressa les cheveux et lui posa des questions sur son sommeil, sa digestion, ses souffrances. Elle l'écouta avec beaucoup d'attention et prescrivit à sa femme et à sa fille un certain nombre de recettes.

- En cas de douleur très forte, il faudra venir chez moi, et je vous donnerai quelques grammes de pavot. Lorsque l'agonie commencera, je le saurai tout de suite, et je viendrai aussitôt pour lui administrer le repos. Vous ne devez pas pleurer autour de lui, ni crier en aucune façon. Vous devez embellir sa dernière saison avec des chants et des histoires, des souvenirs, des présents.

Grive, l'épouse, la remercia, mais la jeune fille, Nuée, ressentit une vague de tristesse que Foudre ressentit dans son propre corps, derrière la clavicule.

- Il faut combattre ta tristesse, Nuée, et la garder pour le deuil. Pour le moment, il a besoin de toi vaillante et joyeuse, serviable et patiente.
- Je ne savais pas qu'il allait mourir si vite, murmura la jeune fille.
- La vérité vaut toujours mieux que ses multiples contraires, dit Foudre.

Nuée leva les yeux vers elle, pleine d'une interrogation respectueuse.

- Ses contraires ?
- Le mensonge, l'illusion, le rêve, le souvenir... La vérité vaut toujours mieux, car elle seule permet d'agir. Ton père va mourir et tu peux lui offrir une belle mort. Tu dois également soutenir ta mère. Le coup sera plus dur pour elle que pour toi.

La clavicule de Foudre fut piquée d'une pointe de douleur quand Nuée eut un bref sanglot. Foudre la serra dans ses bras et attendit que sa respiration se calme et s'accorde avec la sienne.

Puis la jeune fille se reprit, et la douleur passa au second plan, comme un rhumatisme endormi. Nuée se dirigea vers Rameau et le rafraîchit, et la douleur au talon s'estompa également.

Des enfants jouaient à se poursuivre parmi les colonnes du carbet - ils étaient trop jeunes pour être Liés, mais Foudre les observa avec bienveillance. Nombre de ces enfants la choisiraient pour Clé-de-Voûte, à l'âge adulte, et le Lien serait facilité par leur familiarité antérieure. Les deux garçons se nommaient Brin et Bourgeon; les deux filles, Tourbe et Averse. Averse surtout lui plaisait - elle se revoyait enfant dans cette petite fille libre et indépendante, qui semblait toujours n'obéir que par hasard, parce qu'il se trouvait que le désir des adultes concordait parfois avec le sien propre. Elle lui fit un clin d'oeil et la petite fille lui sourit, en la dévisageant d'un air curieux.

- Est-ce qu'ils te font mal, tes tatouages ?
- Oui, dit Foudre.
- Alors tu vas avoir mal, tout à l'heure ?
- Oui, un peu.

- Moi, je ne voudrais pas être Clé-de-Voûte.
- Et tu as bien raison, dit Foudre. Tu es encore beaucoup trop jeune.

La petite fille hésita, puis continua ses questions.

- Ça ne te dérange pas, d'avoir mal ?
- J'y suis habituée.
- On s'habitue à la douleur ?

Foudre marqua un temps d'arrêt. Bien sûr, la fillette avait raison. On ne s'habitueait pas à la douleur; du moins, l'habitude ne l'émoussait pas. Mais on pouvait apprendre à vivre avec elle.

- En quelque sorte, répondit-elle prudemment.

D'un geste affectueux, elle ferma la bouche de l'enfant, et passa son chemin. D'autres familles arrivaient, et venaient lui présenter leurs respects - les voir en bonne santé, vêtus de leurs habits de fête, lui procurait un immense plaisir. Elle cherchait cependant des yeux plusieurs personnes qu'elle ne trouvait pas : Brouillard, dont le nom s'enroulait autour de son annulaire, Pétale, Liée à son rein, et Essaim, à son poumon. Ils avaient, d'une manière ou d'une autre, besoin d'elle, et elle ressentait une urgence à leur porter secours.

Cependant, la jeune fille qui devait aujourd'hui se Lier à elle arrivait. Elle était splendidement parée, entourée par ses proches, irradiant la joie simple d'être au centre de toutes les attentions. Elle s'appelait Liane, et avait choisi, sur le corps de Foudre, la tempe gauche. Ce serait le premier tatouage sur son visage - Foudre le redoutait un peu. Les Clés-de-Voûte les plus populaires avaient le visage entièrement recouvert d'inscriptions, et ce marquage facial les stigmatisait. Hommes et femmes qui portaient cet étrange masque jouissaient d'un grand respect, mais ils étaient presque à la marge du monde humain. Foudre n'avait aucun désir de soutenir un clan trop nombreux, et commençait à accueillir les nouveaux Liens avec appréhension. Mais ce secret, comme une maladie honteuse, restait caché dans les replis de son être; la Clé-de-Voûte devait soutenir, elle était le ciment social, le garant de l'harmonie. Elle ne se plaignait pas.

La foule était devenue nombreuse, et, à un moment, le clan sut qu'il était au complet. Alors on se pressa autour de Foudre et de Liane, et chacune se prêta au rituel qui commençait par l'Offertoire. Foudre se déshabilla, et s'allongea sur une table de pierre, à côté de laquelle étaient déjà disposés l'Aiguille et l'Encre. Elle ferma les yeux, pour mieux inviter les membres du clan à venir toucher son corps. Elle n'avait du reste pas besoin de les garder ouverts pour reconnaître ceux qui venaient la frôler, la caresser, la presser, coller leur bouche contre sa peau, pénétrer de leurs doigts ses narines, ses oreilles, sa bouche, les lèvres de son sexe. Son corps était livré en pâture à

ces dizaines de mains, qui exécutaient sur elle des gestes obscurs de dévotion et d'appropriation. Pendant ce temps, Liane s'installait pour recevoir les baisers de l'Aiguille. L'instrument, incroyablement effilé, avait été fabriqué pour cet usage unique. Il servirait à piquer le corps de Liane en ses quatorze points névralgiques, et à réaliser, en quatorze signes, le tatouage sur la tempe de Foudre. Alors, et alors, seulement, le Lien serait noué.

Peu à peu, les attouchements s'espacèrent, et finirent pas cesser. Foudre rouvrit les yeux et s'assit, face à Liane, qui s'apprêtait à recevoir le premier baiser de l'Aiguille. La douleur serait forte, elle tirerait sans doute des larmes de la jeune fille. Mais Foudre ne la ressentirait pas dans son corps - pas encore - il s'agirait des derniers tourments solitaires de cette jeune chair. C'était le père de Liane, Hiver, qui manierait l'Aiguille.

- Que l'Aiguille serve aujourd'hui encore à coudre, prononça Foudre de sa voix la plus claire.
Qu'elle tisse entre Liane et moi un Lien solide.

Hiver n'attendait que ces mots pour planter la longue aiguille, si pointue et si fine que son bout était presque invisible, dans le front de sa fille. Le clan retenait son souffle, et Liane poussa un cri de douleur.

- J'accepte de prendre sur moi ta douleur, dit Foudre.

Hiver retira délicatement l'Aiguille, à laquelle ne perlait pas de sang, mais une goutte de sueur. Il trempa l'Aiguille dans l'encre et réalisa sur la tempe gauche de Foudre le premier point du tatouage.

- Que l'Aiguille qui te transperce marque aussi mon corps.

Les sept baisers suivants, sur la nuque, les deux tempes, les deux flancs, et les chevilles, furent silencieux. Le tatouage commençait à faire mal à Foudre - et il lui semblait maintenant ressentir, dans sa tempe, les baisers de l'Aiguille - de manière encore atténuée, et imprécise. A partir du neuvième baiser, Liane prononça à chaque pique une partie du serment traditionnel - et Foudre lui répondit, d'une voix qui faiblissait légèrement, à chaque nouveau point de son tatouage.

- Je renonce au secret.

- *Je renonce à l'indifférence.*

- Je ne me Lierai par l'Aiguille à aucun autre.

- *Je renonce à nourrir des enfants de mes seins, et renonce au cordon qui m'a donné la vie.*

- Je pourvoirai à tes besoins et te déchargerai des soucis matériels.

- *Je veillerai sur ton bien-être.*

- Je respecterai tes décrets et me plierai à ta gouvernance.
- *Je n'abuserai pas de mon pouvoir.*
- Je te prêterai la force de mon esprit lorsque tu en auras besoin.
- *L'équilibre du clan sera ma seule boussole.*
- Je serai ton corps, tes mains, ton bras, tes jambes.
- *Je serai ton courage et ton secours.*

La quatorzième Aiguille toucha Liane au coeur - et, respectant la tradition, les deux femmes hurlèrent en même temps, de la même douleur, que l'une ressentait dans sa poitrine, et l'autre dans sa tempe.

Le clan, qui avait retenu son souffle jusqu'à ce cri final, aussi puissant qu'un cri de naissance ou de mort, applaudit à tout rompre. Plusieurs membres du clan pleuraient, et la fête commença dans un crépitement de paroles et de rires.

Foudre resta un long moment assise, silencieuse. La sueur qui séchait sur son corps et ses traits soudainement tirés montraient assez la douleur qu'elle venait d'éprouver; et le clan, tout en lui adressant des sourires, la laissa se remettre. Il y avait entre elle et eux quelque chose d'étrange. Ils étaient capables de la toucher sans la moindre pudeur, désireux de se décharger sur son propre corps de leurs souffrances les plus intimes, les plus intestines, et pourtant, instinctivement, ils maintenaient une distance. Elle les voyait communier, partager leurs vies, leurs préoccupations, tisser leurs avenir. Mais elle ne faisait pas partie des leurs - du moins, pas tout à fait. Cette mise à distance était sans doute ce à quoi elle s'était le moins attendu lorsqu'elle avait pris la décision de devenir une Clé-de-Voûte. Elle savait, bien sûr, que les Clés-de-Voûte vivaient en marge des villes, isolées au creux des forêts. Mais elle n'avait pas réfléchi à ce que cela impliquait. Les Liens, qui ne connaissaient pas la distance spatiale, ni la proximité du sang, remplaçaient pour elle toutes les autres attaches humaines. Elle n'était la voisine, la femme, la collègue, la fille, la mère, la maîtresse, de personne. Elle était la Clé-de-Voûte de son clan. Et parfois, lorsque les maux de son corps se faisaient trop nombreux, et que perlaient à ses paupières des larmes de découragement, dans la solitude de son sanctuaire, elle se prenait à envier les autres membres du clan. L'appartenance à ce dernier ne leur imposait aucune contrainte - tout comme ceux d'une famille, les membres pouvaient se disperser et se rassembler, fréquenter d'autres clans, voyager et revenir.

Elle fut tirée de ses réflexions par le père de Brouillard, qui se fraya un chemin jusqu'à elle.

- Je suis surprise de te voir, dit-elle après l'avoir salué. C'est ton fils que je sens souffrir dans ma chair, et pas toi.

- Je souffre pourtant aussi.
- Pas de la même manière. Pas autant que lui.

L'homme accusa le coup - il était inutile d'essayer de mentir à Foudre, ou de se mentir à lui-même. Le conflit qui l'opposait à son fils lui faisait plus de mal qu'à lui-même.

- Tout est de ma faute, dit-il d'un air contrit.
- Que s'est-il passé ?

L'homme se lança dans des explications détaillées d'une situation que Foudre connaissait déjà. Brouillard n'avait pas eu de mère, car elle était morte lorsqu'il était très jeune. C'était devenu, à vingt ans, un jeune homme difficile, qui tardait à prendre son indépendance et ne répondait pas aux attentes de son père. Il y avait eu une scène, plus violente que les autres. L'homme avait frappé son fils et l'avait chassé de la maison, la veille. Brouillard n'était pas rentré et aujourd'hui, lorsqu'ils s'étaient rencontrés, ils ne s'étaient pas adressé la parole.

Foudre le considéra un instant, auscultant mentalement la cuisse droite, par laquelle il lui était Lié, et qui ne la taraudait jamais.

- Comment peux-tu ne pas souffrir de cette situation ? finit-elle par demander.
- J'en suis désolé, tu vois : je viens te voir pour te demander conseil.
- Mais tu ne souffres pas. Ton coeur est sec.

L'homme baissa la tête.

- Je n'ai jamais réussi à m'apitoyer sur son sort.
- Il ne s'agit pas de s'apitoyer sur son sort, le reprit-elle avec une pointe de sévérité. Il s'agit d'éprouver quelque chose lorsque tu infliges une souffrance à quelqu'un, qui plus est à ton propre fils.
- Je suis conscient de n'être pas un très bon père. J'étais content qu'il se Lie à toi.
- Le Lien qu'il a tissé avec moi ne te décharge pas de tes propres responsabilités.
- Je sais.
- Tu as quelques économies ?
- Oui, un peu.
- Tu vas lui trouver un logement sain, loin de chez toi, et lui verser chaque semaine un peu d'argent jusqu'à ce qu'il en gagne lui-même.

- Ce sont les économies de toute une vie, protesta-t-il.
- Le mal que tu lui as fait a duré toute son enfance, dit-elle, les yeux étrécis. Et il jettera une ombre sur son existence tout entière.
- A son âge, je me débrouillais seul...
- Tu as fait serment, comme Liane tout à l'heure, de respecter mes décrets. Je m'étonne d'avoir à te le rappeler.

L'homme baissa encore la tête, d'un air soumis.

- D'accord. Je ferai ce que tu demandes.
- Dès demain.
- Dès demain.
- Et maintenant, va me chercher Brouillard, et dis-lui que je désire le voir.

Le jeune homme faisait comme une tache d'ombre au milieu des couleurs de la fête; il s'approcha timidement de Foudre, qui lui demanda de s'asseoir à côté d'elle et lui prit la main.

- Regarde le tatouage qui te représente, dit-elle en lui tendant ses doigts. Il me fait si mal que je peux à peine penser à autre chose.
- Je suis désolé, murmura Brouillard.
- Ne le sois pas. Cette douleur, comme toutes les douleurs, est utile : elle m'indique ce que je dois faire, ce qui doit être réparé pour que l'harmonie revienne. Comme la brûlure qui m'avertit de retirer la main du feu.
- La douleur est une bonne chose ?
- C'est l'absence de douleur qui est la plus dangereuse. Car elle permet de commettre des crimes.

Brouillard regarda Foudre avec intensité.

- Mon père n'a aucune compassion.
- Non, et c'est pourquoi tu dois vivre le plus loin possible de lui.
- Mais je n'ai aucun moyen de subsistance...
- Je lui ai ordonné de te trouver un logement et de pourvoir à tes besoins immédiats. Je souhaite que tu quittes son toit.
- C'est ce qu'il souhaite aussi.

- N'est-ce pas ce que tu devrais souhaiter également ?
- J'ai l'impression qu'il se débarrasse de moi.
- C'est toi qui te débarrasses de lui. Tu n'as pas eu de mère, et ton père a failli. Tu dois voir cette séparation comme une libération. Je te demande de réfléchir à ce que tu voudrais faire pour gagner ta vie, et de revenir me voir lorsque tu auras trouvé le chemin que tu souhaites emprunter. Le clan t'aidera à réaliser tes projets.
- Je ne sais rien faire...
- Ça, c'est ce que ton père t'a mis dans la tête. Mais ce n'est pas la vérité.
- Mais il a raison, je ne sais vraiment rien faire.
- Tu le crois parce qu'il te l'a répété. Il faut que tu te répètes le contraire chaque jour.

Au fil de la conversation, la douleur osseuse très profonde à l'annulaire s'était muée en une sensation de brûlure plus superficielle.

- Tu te sens mieux, dit Foudre en souriant.

Elle le prit dans ses bras, et fut surprise de le voir secoué de sanglots nerveux. Chaque hoquet paraissait cependant évacuer encore un peu de souffrance, et lorsqu'elle desserra son étreinte, le jeune homme était plus serein.

Le banquet dura plusieurs heures. Foudre, dès qu'elle fut un peu remise de ses émotions, passa du temps avec Liane et sa famille, avant de faire le tour des groupes. Elle recevait, dans ce genre de circonstances, un tel nombre d'informations qu'elle ne parvenait pas à les digérer toutes - tout comme son ventre incapable d'ingurgiter les innombrables gourmandises qu'on lui offrait, son esprit s'arrêtait au seuil de tous les détails qu'elle apprenait sur la vie de chacun. Il lui fallait stocker tout cela, petits pâtés et petits chagrins, fruits séchés et annonces de grossesse, projets de construction et bouteilles d'huiles parfumées. Elle rentrait chez elle les bras chargés de paquets et de pots, et la tête alourdie par les ramifications incessantes de la vie qui irriguait le clan, s'ouvrait des voies, débordait de son lit et fécondait de nouvelles terres, comme un indomptable delta.

Lorsque la fête se termina, elle se retira la première, et reprit le sentier forestier qui la reconduisait chez elle, tandis que les familles s'éparpillaient sur le chemin de la ville. Mais au calme profond qui avait régné en son âme lors de son arrivée, succédait l'excitation fiévreuse de son cerveau. Les nouvelles repassaient dans sa tête, sans ordre apparent, comme un déluge d'images lors d'un rêve. Pétale s'était blessé au travail. Des rumeurs étranges sur le clan du Soleil circulaient de manière insistante; l'un des membres du clan aurait émis le désir de dénouer son Lien et s'était

renseigné sur le clan de la Foudre. Essaim avait fait faillite et se trouvait maintenant dans une grande pauvreté; les mesures d'urgence que Foudre avait prises devaient être suivies d'un arrangement plus durable. Brouillard avait été chassé. On disait que les hommes de la Sonde étaient de couleurs différentes, les uns pâles comme la neige et d'autres bruns comme la terre. Le clan de la Sève s'apprêtait à changer de Clé-de-Voûte, car Sève était mourante. Lac et Lune s'étaient unis et un enfant allait peut-être naître.

Le bouillonnement de la vie ne cessait jamais. Celui de l'Histoire non plus. Peu à peu, cependant, au rythme de la marche, la conscience de Foudre se fit plus distante, s'éloigna des humains et se rapprocha des autres organismes. Elle s'imprégna du silence vert des plantes et du battement d'ailes des insectes. Elle fit corps avec l'Organe, qu'elle foulait respectueusement, et dont les humains n'étaient que l'une des innombrables voix. Leur rumeur progressivement décroissait, devenait un murmure régulier et aussi inintelligible et apaisant que le rythme du courant ou celui de la lumière progressant dans le ciel. Naissance, vie, et mort. Métamorphoses continues.

Elle arriva fatiguée dans son jardin, où elle fut accueillie par les deux grands chats roux qui lui tenaient compagnie. Indifférents et pleins d'une majesté usurpée à des cousins qui n'avaient jamais posé la patte sur l'Organe, les chats n'avaient pas besoin de Foudre et c'était pour cela qu'elle les aimait. Pour leur égoïsme et leur indépendance, pour l'opacité de leur esprit uniquement préoccupé de leur bien-être. Ils daignèrent ronronner un bref instant avant de reprendre leur attitude songeuse.

Dans le ciel, le couchant allumait des couleurs émouvantes, que Foudre, comme chaque soir, contempla comme si c'était la première fois.

Elle chercha des yeux, mais en vain, le sillon de la Sonde.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Freya Eastcott

ANNEE TERRESTRE 2731

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830

Il est psychologiquement difficile pour l'équipage de franchir la limite du système solaire. Nous avons certes dit adieu à la Terre, ou à ce qu'il en reste, il y a plus de trois mois, mais pendant cette période, au moindre problème, nous savions que nous étions suffisamment proches pour faire demi-tour. Il a été difficile de quitter chacun des vaisseaux qui composaient notre flotte - aujourd'hui, c'est nous qui avons laissé le Discover et le Hermès. J'ai senti que l'équipage marquait le coup .

Maintenant, la Terre est un souvenir. Les enfants à naître ne la connaîtront pas.

Le Quo Vadis est vaste comme une cité, et cette Cité dérive lentement, sans but, dans une direction aléatoire. Au niveau de l'espèce, nous avons à espérer que notre descendance, un jour, trouvera refuge quelque part. Au niveau individuel, nous devons apprendre à vivre ainsi, dans cette Cité flottante, enfermés ensemble, pour toute notre existence.

CHAPITRE 2 : MISSIONS

ANNEE TERRESTRE 3416

A vingt ou vingt-cinq mille mètres de hauteur, la vue sur une planète était toujours d'une beauté vertigineuse. Il arrivait que le capitaine ordonne d'obturer les parois transparentes de la salle de réunion, afin d'empêcher la distraction que provoquait, chez les hommes et les femmes de l'équipage, ce spectacle violent et à jamais inouï. Il y avait dans les annales des cas d'astronautes que la beauté avait rendus fous, qu'elle avait poussés au suicide. On appelait ça le syndrome de Pesquet. On ne pouvait poser les yeux sur ces lumières immémoriales, ces nuages qui paraissaient des morceaux de couleur arrachés aux premiers soubresauts de l'univers, ces horizons courbes baignant dans des clartés surréelles, on ne pouvait embrasser tout un monde, dans sa sublime finitude, sans avoir l'impression de violer un secret mortel.

Pour l'heure, cependant, le capitaine de la Sonde, Egon Richards, n'avait pas jugé nécessaire d'obturer les hublots, et le major scientifique Mikael Strauss lui en était reconnaissant. Tous les membres scientifiques de l'équipage étaient présents, et Mikael n'aurait su dire s'ils écoutaient les mots du capitaine, ou s'ils étaient totalement égarés dans la contemplation hypnotique de l'Organe. Lui-même se sentait dans un état de conscience un peu particulier, l'esprit scindé. Comme la vie aérospatiale le lui avait appris depuis quelques années, il laissait son moi spontané et profond divaguer dans les limites étroites de la rêverie, tandis que le major, en lui, exécutait les tâches inhérentes à sa fonction. Ecouter le briefing, se rendre au mess, effectuer les parcours sportifs, analyser des données, rédiger des rapports. Pendant que le major Strauss, impeccablement, s'acquittait de son devoir, quelque chose en lui de plus flou et de plus humain continuait sa vie souterraine.

- Il est temps de faire le point sur les premières constatations que nous avons pu effectuer sur cette planète, disait le capitaine Richards. Comme vous le savez, les autochtones l'appellent l'Organe. Ils sont indéniablement de souche humaine, avec peu de modifications morphologiques apparentes. Des études plus poussées de leur ADN devraient permettre de confirmer que leur génome est bien celui de l'homo sapiens sapiens... ce qui semble assez évident puisque leur langue est manifestement un dialecte de l'anglais. D'après eux, un vaisseau avec quelques milliers de passagers aurait atterri sur l'Organe lors du Grand Essaimage. Nos données corroborent cette possibilité comme extrêmement probable : l'ordinateur date leur arrivée sur la

planète de 589 ans, avec une probabilité de 98%. Ils n'ont eu aucun contact avec l'espace extérieur, depuis.

Des murmures surpris parcoururent l'assemblée.

- Quel stade civilisationnel ont-ils atteint ? demanda la première enseignante Salama.
- A combien évalue-t-on leur nombre ? demanda le major Saint-Louis.
- Occupent-ils l'ensemble de la planète ? demanda le lieutenant Malkine.

Le major Strauss continuait à se taire. Ses coéquipiers avaient le sens des chiffres. Ils posaient les questions pertinentes, qui menaient droit au but. Mais Mikael n'avait pas envie d'aller droit au but avec cette planète. Il avait envie de la déshabiller progressivement de ses nuages, de la parcourir lentement, de la *découvrir*.

- Les premières analyses géologiques promettent-elles des ressources quelconques à exploiter ? demanda quelqu'un d'autre.
- Toutes vos questions sont bien sûr aussi légitimes qu'urgentes, répondit Richards. Malheureusement, vous allez devoir vous contenter de réponses approximatives, pour le moment. Le niveau technologique paraît à première vue assez rudimentaire, mais il y a des éléments discordants. Il m'a semblé apercevoir un grand bâtiment dont sortait un panache de vapeur. Leurs compétences agricoles, architecturales, mécaniques, me paraissent globalement équivalentes à l'Europe du XVII^{ème} siècle, mais il faut bien sûr une étude beaucoup plus poussée pour en avoir le cœur net. Il ne s'agit que d'une première impression. Nous savons que le développement des colonies essaimées est extrêmement variable, et ne suit pas la logique de l'Histoire terrestre. Certaines inventions se perdent, d'autres sont conservées malgré un recul de tout le reste; d'autres encore fleurissent à contre-temps.
- Je me propose de descendre sur l'Organe pour une évaluation technologique, dit l'ingénieur en chef Ido.
- Accordé, dit le capitaine. J'avais justement l'intention de constituer un groupe d'investigation. Vous serez particulièrement attentif au niveau d'armement et d'ingénierie militaire.

Mikael releva la dernière remarque, mais ne fit pas part des réflexions qu'elle lui inspirait.

- Je souhaiterais pouvoir descendre également, dit-il, afin de procéder à une analyse ethnologique et sociologique.

Le lieutenant Malkine ne put s'empêcher de ricaner.

- Je comprends que vous ayez besoin de vous occuper, major Strauss, mais à quoi cela va-t-il

nous servir, une analyse ethnologique ?

Mikael ne répondit pas, et continua à regarder calmement le capitaine.

- Accordé, dit ce dernier. Nous pouvons avoir besoin d'une issue diplomatique.
- Evidemment, j'aurais besoin de toute une équipe, pour ma part, intervint le major Rodriguez. Un roboticien, un opérateur de drone, et un assistant analyste, au minimum.
- Bien sûr, dit complaisamment le capitaine Richards. Vous emmènerez aussi la seconde enseigne Touré, qui vous aidera pour la cartographie. Les recherches géologiques et minières sont au coeur de notre mission. Avez-vous des questions ?

Les membres de l'équipage se regardèrent. Ils étaient rarement réunis, dans ce vaisseau assez vaste pour leur permettre de mener des existences parallèles. Aucun d'eux n'aimait particulièrement prendre la parole en public, et on les sentait prêts à se disperser dès que cesserait d'opérer la force centripète qui les retenait soudés. En l'occurrence, le capitaine.

- Les membres de l'équipage qui ne sont pas concernés par la mission d'investigation, rompez.

Le lieutenant Malkine, suivi de sa cour, sortit parmi les premiers. D'autres s'attardèrent un peu près des hublots, pour emporter avec eux une dernière image de la planète flamboyante. Puis les membres désignés resserrèrent les rangs autour du capitaine. Il y avait l'ingénieur chef Ido, un homme sérieux et discret; le major Rodriguez, que Mikael connaissait assez peu, l'enseigne de seconde classe Michelle Touré, spécialisée en cartographie 3D, ainsi que l'assistant analyste Damian Azoury et la roboticienne Isla Brown.

- Vous ne descendrez pas à terre, capitaine ? demanda Mikael quand les autres furent partis.

- Non. J'y suis déjà descendu, je ne pense pas y retourner.

Mikael exprima sa surprise par un sourire, mais ne fit pas de commentaire. Comment pouvait-on renoncer au privilège de cette escale sur une planète tempérée, végétalisée et habitée ? Comment, avec la possibilité de poser ses pieds sur un vrai sol, pouvait-on choisir délibérément de ne pas le faire ? Egon Richards était décidément un homme intéressant; un homme que Mikael aurait plaisir à analyser si l'occasion s'en présentait.

- A cet égard, je vous recommande la plus grande prudence. Le retour à une gravité et à une atmosphère naturelles, la proximité de nombreux organismes vivants, provoquera sans doute dans votre cerveau une forte concentration d'endorphines. Mais ne vous laissez pas submerger par votre enthousiasme. Restez concentrés sur votre mission d'analyse, et ne prolongez pas votre séjour sur la planète au-delà du nécessaire.

- Durée maximum de la mission ? demanda Rodriguez.
- Quelques jours. Un rapport quotidien, sur mon canal direct. N'hésitez pas à me contacter pour toute question délicate. Rodriguez, vous et votre équipe ne serez probablement pas beaucoup en contact avec les autochtones. Une fois les autorisations accordées par le gouvernement en place, quel qu'il soit, je vous invite à vous éloigner des lieux d'habitation et à commencer le quadrillage systématique sur toute cette zone.

Il désigna environ un tiers de la planète, sur la carte numérique.

- Vous redescendrez à terre les jours prochains, à d'autres points de l'Organe. Néanmoins, il me semble indiqué de commencer par la zone habitée. Vos appareils couvriront sans problème ce type de reliefs. Ingénieur en chef Ido, vous resterez le plus possible avec le major Strauss, du moins au début. S'il vous est possible ensuite de vous déplacer seul, vous pourrez procéder à votre audit technologique en toute indépendance. C'est cependant au major Strauss que je confie le soin de prendre les décisions concernant les relations diplomatiques avec les autochtones. Major Rodriguez, je vous demande également de suivre ses prescriptions dans ce domaine.

Tout le monde acquiesça.

- Si nous avons terminé notre repérage avant le reste de l'équipe, pouvons-nous remonter séparément ? demanda Isla Brown.
- Je considère que cette mission d'investigation comporte deux volets. Un volet géologique et un volet de renseignement. Les membres de la mission géologique doivent rester et remonter ensemble, mais peuvent éventuellement remonter avant les membres de la mission de renseignement.
- Quels sont les objectifs chiffrés ?
- Pour la mission géologique, les données sont déjà transférées sur vos comptes, avec les coordonnées de la zone à balayer et les types de relevés et de prélèvements attendus. Pour la mission de renseignement, les objectifs sont, dans l'ordre des priorités : établir un contact amical avec les autorités autochtones, évaluer de manière précise leurs capacités techniques, notamment leurs capacités de destruction, se familiariser avec leur mode de fonctionnement social, leurs mentalités et les grandes lignes de leur Histoire, évaluer les possibilités de coopération ultérieure avec l'Union.

Michelle Touré ne parvenait pas à éteindre le sourire qui illuminait son visage - comme une personne amoureuse dont la bouche s'étire involontairement au souvenir d'un mot tendre, ses lèvres souriaient malgré elle à la perspective de toucher terre.

- Vous êtes sûr que vous ne voulez pas venir avec nous, Capitaine ? risqua-t-elle.

Le capitaine Richards lui sourit.

- J'en suis sûr.

Elle reprit son sérieux, avec une difficulté manifeste, et l'effort creusa des fossettes dans ses joues.

- Si vous n'avez plus de questions, rendez-vous demain dans la salle de débarquement à 8h précises. Rompez, finit par dire le capitaine, et le visage de Michelle, comme un corps qui se dévêt de l'uniforme, abandonna son expression contenue et laissa éclater son excitation.

Mikael la regarda un long moment, avec bienveillance - il n'était pas fréquent de voir une telle expression sur les visages compassés de l'équipage. Il s'aperçut que le capitaine Richards la considérait avec le même sourire amusé, et les deux hommes eurent un regard de connivence amicale.

- Restez un moment, Major Strauss, s'il vous plaît.

Les autres saluèrent le capitaine, avec un peu plus de chaleur que d'ordinaire - même l'ingénieur en chef Ido, d'ordinaire si peu expansif, serra la main de Mikael avec une effusion inhabituelle.

Egon Richards était un homme qui parlait peu, ou plutôt qui n'utilisait jamais la parole avec légèreté. Mikael se sentit donc intrigué par cette demande, dont il se demandait si elle était une requête personnelle ou un ordre; malgré la sympathie qu'il éprouvait pour le capitaine, leurs liens étaient toujours demeurés purement hiérarchiques.

On sentait par moments de légers à-coups dans le vaisseau, qui traversait d'invisibles radiations ou des nuages de particules. C'était une sensation désagréable, qui rappelait à l'équipage toute la fragilité de sa condition - mais le capitaine, avant de prendre la parole, garda un visage impassible.

- Major Strauss, je sais que vous êtes diplômé en ethnologie exoterrestre, anthropologie, linguistique, sociologie, psychologie des organisations. Vous êtes probablement la personne la plus qualifiée pour accomplir une mission un peu particulière.

Mikael, dont les yeux étaient attirés malgré lui par la lumière dorée qui nimbait l'Organe, demanda:

- Une mission sur l'Organe ?

- Non, s'empressa de dire le capitaine. Cela n'a rien à voir. Il s'agit d'un problème que nous avons à bord.

Mikael s'arracha, avec difficulté, à la contemplation de la planète.

- Je vous écoute.
- Le mécanicien en chef Filip Reda paraît atteint de graves problèmes psychologiques.

Mikael avait déjà entendu ce nom, mais ne voyait pas le visage de Reda.

- N'en avez-vous pas parlé avec la cellule médicale ?
- Si, bien sûr. Mais les solutions chimiothérapeutiques paraissent avoir trouvé leurs limites. Et, pour ne rien vous cacher, les docteurs se renvoient la balle, et déclarent forfait.
- Est-ce permis par le serment d'Hippocrate ?
- Ils disent que Reda n'est pas malade.
- Mais ce n'est pas votre avis.
- Il n'est pas malade, au sens où sa raison ne paraît pas affectée; son problème serait plutôt d'ordre métaphysique.

Mikael écarquilla les yeux.

- D'ordre métaphysique ? Un problème concernant l'âme, la liberté, le temps, Dieu, la matière ?
- Si on veut. Il est suicidaire.

Mikael hocha la tête.

- Qu'attendez-vous de moi ?
- Que vous essayiez une sorte de thérapie par la parole.
- Une psychanalyse ?
- Vous ne pensez pas que c'est pertinent ?
- Je n'ai pas l'habitude de discuter les ordres, capitaine.
- Ce n'est pas un ordre.

Mikael allait de surprise en surprise, mais tâchait de ne rien en montrer.

- C'est un service que je vous demande, major Strauss. Je considérerais comme un échec personnel qu'un membre de mon équipage se suicide. Et, comme vous ne pouvez pas manquer de le savoir, les suicides à huis clos sont étrangement contagieux.

Mikael hocha gravement la tête.

- Bien sûr, capitaine, je veux bien essayer. Mais je me dois, par déontologie, de vous rappeler que

je ne suis aucunement qualifié pour ce genre de thérapie. Je n'en ai jamais pratiqué.

- Vous êtes un homme intelligent et sensible, major Strauss. Ce sont des qualifications qui me suffisent.
- Souhaitez-vous que je voie Reda ce soir-même ?
- Oui, si ça ne vous dérange pas. Avant de partir en mission.

Mikael hocha la tête et suivit le capitaine Richards à travers le dédale de coursives identiques et d'ascenseurs silencieux. Ils ne croisèrent personne - avec un effort d'imagination, on aurait pu se croire à bord d'un vaisseau fantôme.

- Lorsque j'ai été promu capitaine, dit Richards d'une voix lointaine, je me représentais des difficultés techniques, des problèmes de pannes, de pilotage, d'approvisionnement. Je me demandais si je serais à la hauteur.

Mikael, un peu intimidé, ne savait pas quoi répondre. Mais le capitaine n'attendait pas de relance et reprit la parole un instant plus tard.

- En réalité, cette routine ne m'a jamais causé de difficultés. Ce sont les hommes qui posent problème - toujours les hommes.

Ils firent encore quelques pas, puis s'arrêtèrent devant l'une des innombrables portes qui menaient aux quartiers de l'équipage. Il y avait un numéro sur la porte : 2C44.

- Je vous laisse, major Strauss. Il vaut mieux que vous fassiez sa connaissance sans moi.

Mikael regarda s'éloigner le capitaine, et écouta le bruit de ses pas décroître dans le couloir. L'impression d'être à bord d'un vaisseau fantôme s'intensifia lorsqu'il fut seul, au seuil de cette porte derrière laquelle la mort rôdait, vaporeuse, à l'état de désir.

Il frappa plusieurs coups rapides, puis, sans bien savoir pourquoi, trois coups distincts, et la porte s'ouvrit comme un rideau qui se lève.

Filip Reda, qui avait environ trente-cinq ans, était nettement plus couvert que la température ne l'exigeait; il était aussi beaucoup plus pâle que la plupart des membres de l'équipage, probablement parce qu'il dédaignait les séances d'UV obligatoires depuis un certain temps. Il avait en revanche un regard étonnamment vivant, presque rayonnant, qui témoignait d'une vie intérieure active. Un de ces visages dont on oublie les traits, mais qui exercent par leur présence un magnétisme inexplicable.

- Bonjour, dit Mikael. J'espère que je ne vous dérange pas.
- Pas particulièrement, dit Reda.

Sa voix avait plu à Mikael; ce n'était pas la voix d'un fou, mais une voix pleine de distinction, assez lente, au timbre grave.

- Je ne sais pas par où commencer, reprit Mikael. Je suis le major Mikael Strauss, et c'est le capitaine Richards qui m'envoie.

Filip Reda sourit.

- Le capitaine pense que j'ai besoin d'un ami ?
- Peut-être. Accepteriez-vous de me laisser entrer ?
- Pourquoi pas ?

Il s'effaça pour laisser entrer Mikael, puis referma la porte 2C44 et conduisit son hôte jusque dans un petit salon, assez impersonnel, dont la dimension modeste correspondait à sa place dans la hiérarchie militaire. C'était un espace plus exigu que celui dont il jouissait lui-même - et la conscience soudaine de ses privilèges plongea Mikael dans un silence gêné. Mais ces quartiers n'étaient pas seulement petits; tout comme son corps, l'appartement de Reda sentait aussi une sorte d'abandon.

- Vous êtes l'officier ethnologue, n'est-ce pas ?
- Oui, en effet.
- Et c'est pourquoi, parmi tous ces amateurs de sciences dures, il vous a choisi vous, pour venir me parler...

Mikael hésita un instant, puis se lança.

- Il m'a demandé de vous proposer une sorte de thérapie par la parole.

Reda eut un sourire un peu triste.

- Je vois. Il s'inquiète beaucoup, le capitaine Richards. Il ne voudrait pas d'un suicide à son bord.

Mikael ne répondit rien et attendit.

- Et vous, major Strauss, vous pensez que le désir de mourir, ça se guérit ? Que ça s'expurge comme un TOC, ou comme une addiction ?
- Pour être honnête, je n'en sais rien. Cela ne me paraît pas impossible.

Reda hocha la tête, avec une pointe d'ironie.

- Nous pouvons essayer, si cela vous fait plaisir.

Filip Reda s'installa confortablement dans son fauteuil, et attendit, avec un mélange de docilité et

de scepticisme. Mikael eut l'impression de jouer un rôle dans un mauvais film lorsqu'il demanda :

- Vous avez employé l'expression « désir de mourir ». Cela fait longtemps que vous éprouvez ce type de désir ?
- Je ne sais pas à partir de quand on doit parler de désir. Je pense à la mort très souvent, depuis l'adolescence. Tous les jours en fait. J'ai toujours plus ou moins su que je mourrais de ma propre main. Mais cela n'est devenu une préoccupation constante, une sorte de projet, que beaucoup plus récemment. Je dirais, deux ans.
- Vous n'avez jamais fait de tentative de suicide ?
- Non.
- Quand vous dites : « préoccupation constante », cela veut dire que vous y pensez réellement en permanence ?
- Non, il y a des moments où je me concentre sur autre chose. Mais, comment vous dire - il m'est de plus en plus difficile de me concentrer sur autre chose, parce que les autres choses ont de moins en moins de sens.
- Et la pensée de la mort, elle, a un sens ?
- Oui. C'est ce qu'il y a dans ma tête de plus consistant. Je ne sais pas comment vous l'expliquer, c'est un peu comme quand on est amoureux. Cela devient la seule chose importante - tout le reste paraît dérisoire.
- Qu'est-ce qui est dérisoire, par exemple ?
- Les gestes du quotidien, beaucoup. Se laver, s'habiller, manger, s'occuper de son corps. Et aussi les tâches à bord. Je suis mécanicien, je dois accomplir beaucoup de tâches qui n'ont pas de sens.
- Vous avez dit que la mort était devenue votre «projet », n'est-ce pas ? Cela veut dire que vous planifiez votre suicide ?
- Non. Pas encore, pas vraiment. Je le fantasme, pour l'instant. J'en rêve. Mais ce n'est pas encore le moment - c'est comme si j'étais dans une phase de maturation. Je me prépare. Et quand je serai prêt, je passerai à l'acte.
- Mais vous ne savez pas quand ?
- Non.

Les deux hommes se regardèrent. Les quartiers exigus du mécanicien, les ordres du capitaine Richards, le statut social et militaire de chacun d'eux, et avec eux tout l'artifice de la situation,

semblaient s'être dissous. Il ne restait que cette magie de la parole échangée, cette flèche de lumière et de sens qui jaillissait de l'obscurité.

- Cet entretien me paraît avoir beaucoup de sens, à moi, finit par dire Mikael.

Filip Reda eut un petit rire gracieux.

- Cela vous surprendra peut-être, mais à moi aussi.

Mikael lui rendit son sourire, et regretta presque, l'espace d'un instant, de devoir se rendre sur l'Organe le lendemain.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Freya Eastcott

ANNEE TERRESTRE 2734

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830

Il m'arrive encore de rêver de la Terre. De moins en moins souvent - pourtant, comme un mort encombrant dont le fantôme n'est pas en paix, elle ne cessera jamais de nous hanter. Est-ce parce qu'elle a fini si tristement, si maudite ? Je revois parfois la planète semi-abandonnée des dernières années. L'air saturé de particules, les hommes et les femmes se trainant avec des masques de plus en plus lourds. Les Cités en ruines. La Nature malade. Les animaux brûlant dans des incendies, ou tombant comme des mouches lors des épidémies. J'aimerais parvenir à rêver de la Terre d'avant - celle que je n'ai pas vraiment connue, autrement que dans les images de synthèse des fictions virtuelles.

J'ai parfois l'impression que c'est justement parce que nous l'avons connue sans la connaître, que nous ne parvenons pas à en faire le deuil. Ou bien ce deuil est peut-être tout simplement trop grand pour un simple coeur humain. Peut-être qu'aucun d'entre nous n'aura jamais la force intérieure de faire le deuil de la Terre. Peut-être la seule espérance réside-t-elle dans nos enfants, qui n'auront pas besoin de faire ce deuil, parce qu'ils n'auront connu que notre minuscule vaisseau à la dérive.

CHAPITRE 3 : CONSEIL DES CLÉS

CALENDRIER ORGANIQUE : AN 589

Le Vaisseau avait atterri sur un plateau, qui dominait la vallée à l'ouest et formait vers le Nord le contrefort d'une montagne ancienne, aux formes arrondies. Niché là, le géant couleur de nuit, qui reflétait parfois le flamboiement du couchant, ou l'obscur clarté des étoiles, demeurerait à jamais immobile - il avait traversé les années et l'espace, pour finir à cette place particulière de l'univers. Avec la majesté d'une pyramide antique, il dominait de sa hauteur fabuleuse les constructions de bois, de torchis et de pierre, qui avaient poussé à ses pieds, et couvert bientôt non seulement le plateau, mais la pente douce qui menait à la vallée, ainsi que les bords du fleuve. Non pas jusqu'à perte de vue, car l'Organe inviolé les enveloppait de toutes parts, mais assez loin. Au Nord, la montagne vierge leur faisait de l'ombre jusqu'à la mi-journée; au Sud, la forêt profonde dévoilait au fil des saisons la palette de ses couleurs, le vert, le cuivre, l'or, la rouille, comme un immense pelage frissonnant. A l'ouest, la mer aux teintes bleues, tirant parfois sur le mauve, offrait le spectacle de sa houle puissante, et, de loin en loin, la féerie des animaux marins qui sautaient hors de l'eau.

Foudre était arrivée tôt, bien avant l'heure du Conseil. Elle se dirigeait d'un pas mesuré vers le Vaisseau. Celui-ci, comme un bulbe nourricier, était la racine de la Ville, qui avait poussé sur ses parois éventrées, en prolongement de ses lignes, dans un déploiement de ses espaces internes. Le Vaisseau n'était ni fermé, ni délimité; lorsqu'on s'en approchait, une ruelle débouchait soudain sur une coursive d'aluminium ou de carbone, l'arrière-salle d'un bâtiment ouvrait sur un ascenseur immobile, une façade de pierre ou de bois sculpté donnait accès à un hall gigantesque, un hangar ou une salle des moteurs. Tout ce qui avait pu servir pour la construction avait été consciencieusement pillé - tout, c'est-à-dire les outils, bien sûr, mais aussi les matériaux, des pans de murs jusqu'aux barres de métal, en passant par les vis, les portes, les panneaux. Mais certaines salles, comme celle où Foudre se rendait, avaient été conservées intactes, presque religieusement, et demeuraient libres d'accès. Les profondeurs du Vaisseau, très sombres, dans lesquelles il fallait s'éclairer à la torche, n'attiraient pas beaucoup de monde cependant. On savait qu'on venait de là - de cette construction obscure et froide au toucher, de ce labyrinthe démesuré que n'altérait pas le passage du temps. On le savait, mais on se tournait résolument vers l'extérieur, la lumière, la mer et la forêt. La

destination avait depuis longtemps supplanté l'origine dans le coeur des hommes et des femmes de l'Organe.

Foudre traversa avec plaisir les rues de la Ville, où elle n'allait pas très souvent. Les rues bruissaient d'activité dans l'air frais du matin; des enfants étaient occupés à ramasser des oeufs et, accessoirement, à faire voleter et caqueter les poules dans les enclos. On sentait des effluves de lessive, de pâte en train de cuire, de feu de bois. Jusqu'à maintenant, elle avait réussi à conserver un relatif anonymat hors de son clan, mais elle remarqua que depuis qu'elle portait un tatouage facial, les regards se détournaient avec respect. Les jeunes gens ne la suivaient plus des yeux, et les jeunes filles ne lui souriaient plus d'un air de complicité; même les personnes âgées lui adressaient des petits signes de déférence. Son corps tout à coup n'était plus un corps normal, mais une icône; il était investi d'une puissance symbolique, il devenait un signifiant, un vecteur. Lorsqu'elle se trouvait dans la solitude de son jardin, plongée dans le silence de l'Organe, et lorsqu'elle se trouvait avec son clan, cela ne la dérangeait pas. Mais ici, dans la Ville, il lui semblait mesurer tout ce à quoi elle avait renoncé en acceptant d'être Clé-de-Voûte. Elle savait que cette impression lui passerait, tout à l'heure, au Conseil, parmi les siens. Elle savait aussi que cette partie d'elle-même qui gémissait sous le fardeau des douleurs, qui était en deuil des enfants qu'elle ne pouvait avoir, et qui aspirait à la légèreté, pouvait être muselée temporairement, mais ne serait jamais abattue. Elle se manifesterait, elle se révolterait, à chaque occasion. Et elle devrait continuer à lui faire une place, à entendre sa voix, et à consoler sa détresse.

Elle s'arrêta à l'étal d'une boulangerie, et choisit un petit pain au fromage dont elle était particulièrement friande. Elle ne le paya pas - car les Clés, par tradition, ne manipulaient aucun argent. Puis elle s'arrêta chez un herboriste qui était en train de préparer un onguent.

- Bonjour ma chère, lui dit l'homme en souriant. Vous avez le temps de vous arrêter pour que je vous parle de mes dernières créations ?

Foudre avait l'intention de se rendre à la Bibliothèque, mais elle était curieuse : il y avait dans la vitrine des plantes qu'elle ne connaissait pas.

- J'ai fait une expédition très intéressante le mois dernier, et j'ai trouvé ces espèces de graminées. En aviez-vous déjà vu ?

- Non, justement. Elles m'intriguent.

- Vous savez que j'ai l'estomac bien pavé - je les ai essayées sur moi-même, en fumée, en décoction, en onguent.

- Ont-elles des vertus ?

- Toutes les plantes ont des vertus, le tout est de trouver lesquelles... Celles-ci me paraissent intéressantes pour une Clé-de-Voûte : en onguent, elles permettent de soulager les brûlures, et si vous les ingérez, elles vous donnent un coup de fouet, qui dure quelques heures...
- Vous savez que je ne suis pas censée soulager mes douleurs !
- Je ne parlais pas des vôtres, bien sûr... Mais rien ne vous interdit de vous donner un coup de fouet !
- Je veux bien essayer, dit-elle. Vous pouvez m'en donner un pot ?
- Bien sûr. Je ne vous conseille pas de les faire infuser, elles ont un goût très désagréable. Mais vous pouvez les avaler directement avec de l'eau. Etes-vous intéressée par mon ouvrage sur les plantes de la forêt ?

Foudre jeta un oeil sur le carnet que lui montrait l'herboriste. Il s'agissait d'un objet plus difficile à obtenir qu'un pot d'herbes ou un pain au fromage; elle songea au travail nécessité par la fabrication du papier, l'utilisation de l'imprimerie, et les recherches médicinales dont ces quelques pages étaient la somme.

- C'est un livre précieux, dit-elle, les yeux brillants. Je ne suis pas encore très douée dans ce domaine et il me serait d'une grande aide.
- Eh bien, prenez-le ! Croyez-vous que je l'aie écrit pour le conserver dans mon officine ? C'est un honneur de le donner à une Clé-de-Voûte.
- De quel clan êtes-vous ?
- Du clan de la Brume.

Foudre feuilleta le livre.

- C'est vous qui avez dessiné les planches botaniques ?
- Oui, répondit l'herboriste avec fierté.
- C'est un travail splendide.

Elle remercia l'herboriste du clan de la Brume, et continua son chemin. Il y avait quelques vélos qui circulaient dans les rues, certains tirant des petites carrioles, mais la plupart des gens marchaient à pied. Elle passa devant une école de musique, où des adolescents s'entraînaient sur des sortes de guitares, ainsi que sur des percussions diverses, et des flûtes. Il lui était arrivé de s'arrêter pour écouter une répétition au passage, mais pour l'heure, la cacophonie était telle qu'elle pressa plutôt le pas.

Aux abords immédiats du Vaisseau, l'animation diminuait et, elle ne savait pourquoi, les bruits paraissaient étouffés. Le Vaisseau était un bloc de silence, compact, au coeur de la Ville, et on franchissait son seuil avec une sensation un peu étrange, qui ne lui déplaisait pas. Elle se saisit de l'une des torches laissées à la disposition des visiteurs, l'alluma à une vasque d'huile qui nourrissait une petite flamme, et pénétra dans l'une des artères principales du Vaisseau. La torche se révélait pour le moment inutile, car la large ouverture laissait encore filtrer la lumière du matin. Mais, en s'enfonçant de quelques mètres dans les entrailles du géant, un changement subtil s'opérait dans le décor. Il ne s'agissait pas seulement de l'obscurité qui s'intensifiait - mais également de l'impression grandissante de circuler, non plus dans un objet technologique, mais dans une grotte aux parois noyées d'ombre, ou dans un temple primordial.

Elle progressa quelques minutes avant de trouver l'accès à la Bibliothèque. Conçue comme une sorte de sphère dont on sillonnait les parois internes grâce à des passerelles et à des escaliers mobiles, cette vaste salle était toujours pleine, et relativement bien éclairée; les ingénieurs, les architectes, avaient toujours quelque chose à y consulter; les rayons de littérature, quant à eux, étaient beaucoup moins fréquentés. Foudre regardait toujours avec regret les écrans muets des ordinateurs et autres écrans portatifs, qui dormaient d'un sommeil centenaire, et qui avaient dû contenir une énorme quantité d'informations. Les seules qui avaient échappé au naufrage étaient celles qui étaient imprimées sur papier - un papier presque inaltérable, dont Foudre admirait toujours le grain parfait. Cette Bibliothèque avait été conçue comme un tombeau, avec des matériaux faits pour défier l'éternité. Le tombeau de toute une civilisation, de sa puissance, de sa science, de sa démesure, de son art, de sa philosophie, de sa fureur créatrice et destructrice. Cela emplissait Foudre d'une nostalgie sans nom - car il n'existe pas de mot pour décrire ce sentiment qui vous assaille devant le passage des siècles et les égarements de l'espèce. Ce qui reposait là, dans ces rayonnages où l'espoir de survivre avait imprimé l'obsession de l'exhaustivité, c'était un testament non pas anonyme mais collectif, un legs surhumain. Foudre s'attristait de voir que les habitants de l'Organe s'en désintéressaient de plus en plus. Une fois récupérées les techniques les plus usuelles, ils avaient tourné le dos aux erreurs du passé, résolument, avec toute la fraîcheur que leur donnait cette planète neuve, luxuriante et vivante. Qu'avaient à leur apprendre les hommes qui avaient mené la Terre à la ruine ?

Foudre, elle, avait passé de nombreuses heures, depuis son enfance, à lire des centaines de récits de tous les continents et de toutes les époques de la Terre. La Terre existait dans son imaginaire, avec l'incroyable précision des civilisations disparues. La littérature avait fabriqué des

mondes - aussi bien vraisemblables que totalement imaginaires. Mais les civilisations disparues possédaient une caractéristique inaccessible à la fiction. Une oeuvre de fiction était, presque toujours, issue du cerveau d'un seul auteur - et on y trouvait de ce fait une sorte de cohérence interne, une homogénéité, une harmonie, une esthétique parfois, qui n'existaient pas dans le réel. Le réel était plein d'aspérités, de contradictions et d'incohérences. La Terre, dans la finitude de son Histoire, représentait un monde iracontable et chaotique. Il y avait la même différence, dans l'imagination, entre une oeuvre de fiction et une civilisation disparue qu'entre un jardin ordonné et un paysage accidenté. Le paysage accidenté était par nature imprévisible, et recélait toutes sortes de traces et d'éléments qui défiaient la compréhension. Et c'était pourquoi, avec le temps, Foudre s'était de plus en plus intéressée à l'Histoire, et avait fini par délaisser la fiction. Ces derniers temps, elle lisait et relisait le journal de bord du Quo Vadis. Cette lecture était l'une des plus populaires, et chaque enfant de l'Organe en étudiait des extraits. L'équipage et les passagers du Quo Vadis étaient leurs ancêtres directs, et formaient le dernier maillon de la chaîne qui les reliait au reste de l'humanité.

Elle avait envie aujourd'hui de relire un passage précis, et mit quelque temps à le retrouver dans l'architecture familière du texte. Il s'agissait du passage qui concernait la genèse des Liens organiques.

Cela fait maintenant trop de fois que mon impression se confirme - cette impression que j'ai rejetée, à chaque fois, parce qu'elle ne correspondait pas à ce que je savais de l'être humain, je dois maintenant lui faire une place dans ce livre. Le réel, c'est ce qui surgit, et ce qui s'impose. Et selon cette définition, ce que je m'appête à décrire est absolument réel.

J'ai expérimenté moi-même, plus d'une fois, un phénomène étrange, pour lequel je dois bien choisir mes mots. Il m'a semblé être averti, parfois, d'une catastrophe qui se passait à bord, à l'autre bout du vaisseau. Cela est arrivé à deux reprises : lorsque le feu s'est déclaré dans la section du conditionnement de l'air. Et lors de l'accident de la portière externe, lorsque une partie du hangar a été brutalement dépressurisée. Dans les deux cas, j'ai senti comme une onde de panique - quelque chose qui émanait non d'un seul être, mais de plusieurs, et qui se propageait à travers l'espace à la manière d'un son, sans être pourtant perceptible sur aucune fréquence hertzienne. J'ai cru longtemps que j'avais d'une certaine manière entendu les cris, les clameurs, un peu à la manière dont certains animaux percevaient les ultrasons sur la Terre. Mais personne d'autre que moi ne l'a entendu, et si j'y réfléchis, il ne s'agissait pas d'un son à proprement parler. Ce que j'ai appelé une onde de panique m'a affecté plus directement, elle m'a contaminé et paniqué à mon tour; avant même de savoir pourquoi, j'étais moi-même dans un état proche du malaise, avec une décharge d'adrénaline et une crise de tachycardie. J'ai laissé ces deux

expériences de côté, sans y réfléchir plus avant, pendant longtemps. Et puis j'ai été père, et j'ai été témoin d'un phénomène similaire. Lorsque ma fille était toute petite, elle a développé une maladie respiratoire; une nuit, elle a toussé si fort qu'elle a vomi, et, ayant roulé sur le ventre, elle était en train de s'étouffer lorsque ma femme a bondi hors de la couchette et a traversé sans un mot, mais avec une rapidité surprenante, l'espace qui nous séparait d'elle. Ma femme a secouru notre fille juste à temps - la petite a mis bien du temps à retrouver son souffle. Et moi, je me demandais par quel processus miraculeux, par quel lien invisible, l'étouffement du bébé avait été ressenti par ma femme, au point de l'éveiller en plein milieu de la nuit. Comment la sensation d'urgence était capable de se communiquer, comme par télépathie, là où le son et la vue ne passaient pas. Depuis ce jour, je suis resté attentif à l'apparition de ce phénomène. Il me semble, au vu des situations que j'ai collectées, que la capacité à émettre ce que j'appellerais un signal d'urgence semble plus grande chez les enfants. Pour être tout à fait exact, elle semble plus répandue chez les personnes qui sont nées à bord du Quo Vadis. Je ne saurais l'expliquer, mais il me semble que l'on peut dégager cette récurrence statistique. Ensuite, les phénomènes de communication de la sensation d'urgence sont facilités lorsque les personnes ont un lien fort, comme un bébé et sa mère, ou des collègues de travail habitués à compter l'un sur l'autre pour leur sécurité, ou encore des amants. La réceptivité, quant à elle, semble légèrement plus fréquente chez les femmes. Mais toutes ces observations doivent être organisées en un véritable protocole scientifique, ou nous passerons à côté de quelque chose qui est peut-être une évolution majeure des capacités humaines.

La question que je me pose n'est cependant pas : comment cette capacité s'est-elle développée ? Mais plutôt : à quoi devons-nous l'employer ?

Comme toujours, Foudre ressentait un profond respect pour Rhizome - elle regretta un peu de ne pas l'avoir connu personnellement. Quand elle sortit du Vaisseau, la tête encore pleine d'images de cette traversée aventureuse du Quo Vadis, elle se sentit émue par la carcasse inerte, couleur de nuit, tout autour d'elle. En débouchant à l'air libre, mue par une sorte d'instinct, elle leva la tête, et fut heureuse de voir le petit point d'argent se mouvoir, avec une régularité rassurante, dans le ciel.

Le temps pressait un peu, cependant, car il lui fallait une trentaine de minutes pour rejoindre la salle du Conseil. Durant l'été, le Conseil des Clés se tenait sur la Terrasse de l'Ouest, qui donnait sur la vallée et sur la mer, et d'où l'on avait l'une des plus belles vues sur le Vaisseau. Les arbres aux troncs nus, disposés en quinconce, formaient une colonnade végétale. Les troncs variés, qui faisaient tous une dizaine de mètres de haut, noueux ou lisses, bruns ou blancs, luisants, rugueux, larges ou menus, soutenaient un vaste feuillage, artistement taillé, d'une régularité parfaite. Au

centre, des sièges de bois étaient disposés circulairement, et les quelques trois cents Clés-de-Voûte venaient s'y asseoir, parler et débattre, sur les sujets d'intérêt général.

Tous comme les arbres, chacun d'une essence différente, les Clés-de-Voûte affichaient une prodigieuse diversité. Certaines avaient grossi, de manière à emplir l'espace de leur stature. D'autres avaient presque perdu leurs traits humains sous le nombre des tatouages faciaux. Hommes, femmes, vieillards, visages presque enfants, irradiant la joie de vivre ou la souffrance, ils soutenaient le monde humain, chacun à leur manière, chacun à leur échelle. Foudre, qui connaissait presque tout le monde, faisait des signes de la main et prononçait des salutations rapides, mais elle cherchait des yeux son ami Torrent, un jeune homme aux traits fins, à la peau lisse et imberbe. Elle sourit lorsqu'elle le trouva, car il était en train de la dévisager avec une moue amusée et séduite.

Foudre s'installa à côté de lui. Légèrement plus âgé qu'elle, il venait du clan où elle avait grandi, le clan de la Sève. Les deux enfants s'étaient couru après lors des fêtes du clan; adolescents, ils avaient échangé des caresses d'adultes; à l'âge adulte, Torrent avait décidé de devenir une Clé, et Foudre, quelques années plus tard, autant par esprit d'indépendance que pour ne pas le perdre tout à fait, lui avait emboîté le pas. Cela s'était trouvé par hasard - sa nature indépendante et empathique, sa grande intelligence sociale, sa maîtrise des émotions, son sens moral, lui donnaient toutes les qualités requises pour soutenir un clan. Elle avait hérité presque tout de suite d'un clan assez nombreux, à la mort de Printemps - et depuis quatre ans, elle s'acquittait assez paisiblement de sa tâche. Son clan l'aimait et il n'y avait jamais eu de problème grave dans sa gestion humaine. Le contraire arrivait, bien sûr, de temps en temps: certaines Clés ne supportaient pas la douleur, se laissaient submerger par la tâche, et menaient le clan dans une spirale de souffrance. Certaines Clés profitaient de leur ascendant sur le clan pour créer autour d'elles un culte de la personnalité. Certaines autres brisaient les Liens en enfantant. Le système avait ses ratés, ses défauts, ses dérives, mais les habitants de l'Organe s'en satisfaisaient, car il était fondé sur une solidarité charnelle, physique, irréfragable. Il était impossible qu'une Clé-de-Voûte exploite la souffrance de son clan pour son bénéfice personnel, car la souffrance de son clan était sa propre souffrance. L'exploitation de l'homme par l'homme était devenue physiquement impossible, et ce principe, qui garantissait que les erreurs commises sur la Terre ne se répèteraient pas sur l'Organe, leur paraissait à tous absolument sacré.

Comme toujours, Torrent fit glisser sur elle son regard caressant, un peu rieur, avant de la saluer. Son arrivée venait d'interrompre une conversation entre lui et Ambre, qui la salua aussi.

- Foudre, ma chère... Cela fait trop longtemps !
- Depuis le dernier Conseil, confirma-t-elle. Comment va ton clan ?

Torrent soupira d'un air comique.

- J'ai connu des jours meilleurs... Je souffre du cou, de la gorge et du dos, quasiment en permanence, et de manière assez intense. Et je te passe les petites douleurs voyageuses qui vont et viennent.
- Ne me parle pas de douleurs... Je ne sens plus mon pied, après cette marche interminable.

En disant ces mots, elle ne pouvait s'empêcher de penser à Brouillard, qui entamerait bientôt son ultime calvaire.

Ambre, qui était un peu plus âgée qu'eux, éclata de rire.

- Ecoutez-vous. On dirait des vieillards. Un jour, vous aurez vos propres douleurs à supporter en plus de celles des autres, et c'est là que les choses vont se corser...
- Connait-on l'ordre du jour ?

Torrent lui tendit une tablette de cire, qu'elle parcourut rapidement.

Le Conseil, aujourd'hui, devait examiner trois questions. D'abord, celle de l'augmentation démographique : le système de prise de décision, qui commençait à devenir assez lourd, pouvait-il perdurer au-delà d'un certain nombre de Clés? Ils étaient déjà trois cents, et l'obtention d'un consensus prenait parfois plusieurs heures pour la moindre question. N'était-il pas temps de réfléchir à une autre organisation du Conseil ? Ensuite, venait la question de la répartition des travaux urbains entre les clans; la répartition précédente surchargeait le clan de l'Onde et nécessitait un réajustement. Enfin, il faudrait discuter de l'orientation diplomatique à donner à la rencontre prévue avec la délégation de la Sonde. Comment devait-on accueillir les visiteurs, et à quelles informations devait-on leur donner accès ?

- J'aimerais tellement faire partie du comité qui va les recevoir, souffla Foudre.
- Vraiment ? demanda Torrent. Pourquoi ?
- Je ne sais pas, cela me fascine. Je voudrais leur poser des centaines de questions.

Torrent lui sourit, puis approcha ses lèvres de son oreille, et murmura :

- Es-tu fertile aujourd'hui ?

Foudre le considéra avec un sourire faussement étonné. La tension sexuelle n'avait jamais vraiment cessé entre eux deux, depuis les jours bénis de leur adolescence, dans les replis secrets de l'Organe, lorsque leurs corps jeunes et vierges ne souffraient d'aucune douleur, et n'étaient Liés à personne. Elle s'était parfois demandé ce qui serait advenu s'ils avaient conçu un enfant, à l'époque...

Probablement seraient-ils aujourd'hui mariés. Ils seraient devenus des travailleurs chargés de famille, au sein d'un même clan. Elle ne savait pas si cette évocation la rendait nostalgique - cela n'était pas arrivé, tout simplement, et seule la réalité avait quelque consistance.

- Non, je ne suis pas fertile aujourd'hui, répondit-elle en chuchotant dans son oreille.

Torrent la regarda au fond des yeux. Elle savait qu'il souhaitait la rejoindre après le Conseil, comme il le faisait souvent. Elle imagina, en une fraction de seconde, la sensation de se trouver nue sous ses mains, et se souvint de toutes les mains qui l'avaient touchée et pénétrée lors de la Cérémonie de l'Aiguille. Quelque chose frissonna en elle, et, de son geste familier et affectueux, elle lui ferma la bouche, comme pour suspendre leur désir.

Les discussions commencèrent et les deux jeunes gens, à l'unisson de toutes les Clés-de-Voûte, prirent vivement part aux débats. Au Conseil, il n'y avait pas un chef, mais trois cents. C'étaient les règles de parole, intériorisées depuis longtemps, qui leur permettaient d'avancer collectivement dans cet improbable dialogue. La première règle était de ne prendre la parole que lorsqu'on n'était pas d'accord - ou lorsqu'on faisait au groupe une nouvelle proposition. Ainsi, le consensus était obtenu par le silence. La seconde règle était de ne jamais répéter un argument et de ne jamais réitérer une proposition lorsqu'elle n'avait pas obtenu de consensus. La troisième, de ne pas s'éloigner du sujet. La quatrième, de ne jamais quitter le ton de la courtoisie. La cinquième, de ne jamais abandonner le débat.

La parole naissait de multiples foyers à la fois; on commençait à discuter en petits groupes. Et puis, naturellement, lorsque plusieurs personnes tombaient d'accord, une seule continuait à prendre la parole, puisque les autres suivaient la première règle. La plupart des Clés-de-Voûte, grâce à cette règle, cessaient de parler rapidement, et le débat finissait par se faire entre une vingtaine de personnes. Lorsqu'une opposition de type thèse/antithèse empêchait d'avancer, la seconde règle poussait à envisager une troisième voie. Les Clés-de-Voûte, rompues à l'exercice, avaient l'habitude d'abandonner leurs idées personnelles au profit du consensus collectif. Et, insensiblement, en prenant le temps, les décisions parvenaient à se prendre d'elles-mêmes. Sans leader, sans partis, sans factions, et sans vote. Ce fut le cas pour les deux premières questions, qui furent tranchées au bout de trois heures. Un roulement aléatoire serait proposé pour les séances du Conseil, afin de maintenir le nombre de 300. C'était le clan de l'Abeille qui serait chargé de concevoir et de communiquer le roulement pour les dix Conseils à venir. Les travaux urbains furent à nouveau répartis, de manière plus équitable. Et Foudre vit enfin arriver le moment où le sujet qui lui tenait à coeur allait être débattu.

La Clé qui avait été l'interlocuteur du capitaine Egon Richards se tenait debout. C'était une

grosse femme d'une soixantaine d'années, énergique et sereine, qui s'appelait Pluie. Ses auditeurs ne partageaient pas, dans leur ensemble, la curiosité enthousiaste de Foudre. Beaucoup avaient peur de cette intrusion, et considéraient cette mise sur orbite comme le début d'une tentative de colonisation. La première rencontre avec le capitaine du Vaisseau, qui avait été très brève, avait été plutôt rassurante, selon Pluie : le capitaine Egon Richards ne semblait pas animé d'intentions belliqueuses. Il n'avait rien exigé. Il s'était montré avide d'informations diverses, sur leur Histoire et sur leur organisation sociale. Il avait lui-même donné des informations que les habitants de l'Organe découvraient aujourd'hui avec une stupeur incrédule. Le Grand Essaimage avait fonctionné beaucoup mieux que prévu. De nombreuses exoplanètes accueillait maintenant des communautés humaines, certaines minuscules, d'autres plus importantes. L'Union, qui représentait une forme de pouvoir central, et surtout qui avait le monopole sur la flotte aérospatiale, avait conservé une base sur Terre. Mais c'était surtout dans l'espace, dans la diaspora de sa flotte toujours en mouvement, que l'Union se déployait, principalement pour collecter des données et des minerais utiles. Il n'y avait jamais eu de rencontre avec une autre forme d'intelligence. Les humains semblaient seuls dans ce gigantesque terrain de jeu.

- Maintenant que je vous ai donné les informations objectives, j'aimerais vous faire part de mes impressions personnelles.

Les Clés se turent, et prêtèrent une oreille encore plus attentive. Pluie était une femme respectée, sa puissance d'empathie était bien connue, jusqu'à l'extérieur de son clan, et ses impressions personnelles avaient une valeur indiscutable.

- A un niveau personnel, cet homme, Egon Richards, m'a paru digne de confiance. J'entends par là qu'il ne paraissait pas avoir d'arrière-pensée guerrière ou directement impérialiste. Sa façon de s'adresser à moi comportait évidemment des éléments de manipulation, comme dans toute situation diplomatique. Mais la manipulation n'était pas le fond de cette entrevue, qui s'est déroulée comme une véritable rencontre. Ceci étant, cet homme m'a également mise très mal à l'aise par beaucoup d'autres aspects. C'est une personne solitaire et renfermée. Quelqu'un de froid, qui maintient une distance physique et critique avec les autres. Sa loyauté envers l'Union m'est apparue en quelque sorte comme l'armature de sa psychologie. Mais l'Union est une idée très abstraite; cette manière de faire corps avec une entité disséminée sur plusieurs années-lumière est aussi étrange que le phénomène religieux, et très éloignée de notre conception de la solidarité.

Quelques questions fusèrent.

- Qu'est-ce qui anime ces hommes et ces femmes, si loin de chez eux ?

- Si étrange que cela puisse vous paraître, je pense que c'est la discipline. Le capitaine Richards était vêtu d'un uniforme, et, à la façon dont il m'a parlé de l'équipage, il s'agit de toute évidence d'une organisation militaire. L'Union est une flotte, avec une hiérarchie probablement très stricte.

Il y eut des murmures étonnés dans la salle.

- Pourquoi auraient-ils conservé une armée s'ils sont seuls dans l'univers ?
- A quoi leur sert de voyager dans l'espace ? Cherchent-ils de nouvelles exoplanètes ?

Pluie souriait d'un air méditatif.

- J'ai beaucoup réfléchi à ces questions. A la première : « pourquoi ont-ils conservé une armée », je répondrais, de manière un peu hasardeuse, qu'ils se raccrochent à ce qu'ils connaissent. L'armée, dans la civilisation terrienne, a été paradoxalement une institution rassurante.
- Rassurante ? Mais les armées ne faisaient-elles pas la guerre ?
- Si, intervint Foudre, mais chaque population se sentait protégée par sa propre armée, en même temps qu'elle se sentait menacée par l'armée des autres.

Pluie lui adressa un regard bienveillant.

- Je vois que nos jeunes gens passent du temps à la Bibliothèque... et c'est très important, commenta-t-elle. L'armée offre un cadre strict. Non seulement un but à l'existence, mais aussi un rythme, des modalités, une organisation spatiale et sociale. En ce qui concerne la seconde question : « à quoi leur sert de voyager dans l'espace », je dirais qu'il faut bien justifier cette flotte. Une flotte, ça navigue. Le voyage dans l'espace n'a pas de but en soi, il est le fonctionnement-même de la flotte.
- Tu veux dire qu'ils ne cherchent rien ?
- Ils ne cherchent rien, ou ils cherchent tout, ce qui revient au même. Dieu, des extra-terrestres, une forme d'énergie nouvelle. Peu importe. Les terriens avaient ce vieux mythe, dans leur Moyen-Age : le Graal. Tous les chevaliers du royaume devaient chercher le Graal, ils y consacraient toute leur vie, sans savoir où il se trouvait, ni même ce qu'il était. Le Graal était un condensé de tout ce qui leur manquait : la prospérité, la vie éternelle, la rédemption. Le voyage spatial a, il me semble, la même portée symbolique. Peu importe ce qu'ils cherchent, c'est leur recherche qui les anime.
- Ils ne chercheront pas à s'installer sur l'Organe ?
- Je ne peux pas répondre à cette question. Le capitaine Egon Richards ne m'a pas paru animé par ce désir. C'est un homme de principes, dévoué à sa quête. Donc, si c'est lui qui décide, je dirais

que non. Maintenant, je vous propose de nous restaurer, avant de réfléchir à plusieurs questions. Tout d'abord, qui fera partie du comité qui va accueillir leur délégation. Ensuite, quelles informations nous devons leur communiquer, et lesquelles nous devons leur taire, particulièrement en ce qui concerne nos pratiques *organiques*. Quelle ligne nous devons suivre : devons-nous leur demander de nous laisser en paix et d'accomplir leurs recherches plus loin ? Devons-nous les accueillir en amis et leur laisser un libre accès dans tous les lieux de la Ville, et notamment au Vaisseau ? Enfin, il me semble qu'il y a une question encore plus cruciale. Devons-nous profiter de leur venue pour réaliser un bond technologique, ou nous en garder ? Envisager qu'ils rechargent l'énergie du Vaisseau, ce qui nous permettrait d'accéder à toutes les données des ordinateurs ? Leur demander de nous dire ce qui se trouve de l'autre côté de la Montagne ? En un mot, devons-nous utiliser leurs techniques ?

Un silence solennel suivit ces multiples questions. Puis, tout doucement d'abord, comme une eau sourdant tout à la fois de dizaines de points, la parole jaillit, coula, grossit, se répandit de proche en proche. Sous le toit de feuillage qui les déroba à la vue de la Sonde, parmi les arbres centenaires, ces hommes et ces femmes, responsables jusque dans leur chair du bonheur de leur peuple, commençaient un long travail d'accouchement. Celui d'une décision politique collective.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Rön Stigmann

ANNEE TERRESTRE 2748

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830

Dans le cadre de ma prise de fonctions, j'ai tenu à visiter personnellement l'ensemble du Quo Vadis, à pénétrer dans toutes les salles, à m'enquérir du contenu de tous les containers. Le capitaine Eastcott laisse un grand vide derrière elle, et l'uniforme du capitaine me semblait trop grand pour moi... Il me fallait au moins cette visite pour prendre la mesure de mes nouvelles responsabilités. Le Quo Vadis contient, dans son espace réduit, tout le savoir humain, et des échantillons de tous les arts, de toutes les techniques, de tous les accomplissements de l'homme. Il contient aussi un grand nombre de matières premières, d'animaux, de plantes, de cellules en culture. Il y a même une salle des embryons, où se trouvent congelés des embryons de perroquets, d'éléphants, et de toutes les bêtes dont l'humanité n'a su préserver que l'ADN. Cette visite complète m'a étourdi et ébloui. Le Quo Vadis est monumental, voué à l'éternel.

Chacun des Vaisseaux de l'Essaimage a été conçu de la même manière - et je pense aujourd'hui aux capitaines de l'Achab, de l'Explorer, de l'Hermès, du Ganesh et de l'Ariel. Ressentent-ils tous leur charge avec la même solennité ? Où sont-ils, en cet instant ? Ont-ils fait naufrage dans l'espace ? Ont-ils accosté sur une île ?

CHAPITRE 4 : PIED A TERRE

ANNEE TERRESTRE 3416

Aucun membre de l'équipage de la Sonde n'était jamais monté dans l'annexe qui devait les emmener jusqu'à l'Organe, et qui, comme les capsules de sauvetage et les extincteurs d'incendie, leur était toujours apparue comme un élément inerte du décor. Le sourire de l'enseigne de seconde classe Touré s'était quelque peu figé, sans pour autant s'évanouir. L'appréhension du contact avec la terre était palpable aussi bien dans le battement de leur sang que dans la lueur inhabituelle de leurs regards. L'ingénieur en chef Ido, le major Rodriguez, l'assistant Azoury, la roboticienne Brown... Sans distinction d'âge et de sexe, ils étaient tous comme des amoureux tremblants avant leur première fois; la poitrine oppressée, le ventre retourné, la bouche sèche, et les yeux presque exorbités par l'attente. Mikaël se sentait ressusciter, comme si toutes les années qu'il venait de vivre n'avaient compté pour rien - tandis que l'annexe pénétrait violemment dans l'atmosphère et découvrait progressivement le paysage, il imagina, pendant une seconde secrète et silencieuse, qu'il quittait la Sonde pour toujours.

L'annexe se posa sans difficulté, dans une clairière non loin de la Ville. Il y avait un groupe d'autochtones pour les accueillir - des hommes et des femmes, assez dénudés, dont plusieurs arboraient des tatouages impressionnants. Mais, si curieux qu'il fût de leurs visages, Mikaël consacra d'abord quelques instants à regarder la planète. Le paysage forestier éclatait de mille couleurs différentes - les tons de vert, de brun, étaient innombrables; la lumière naturelle pleuvait, irrégulière, et les mousses, les feuilles mortes frissonnaient de rayons et d'ombres. Où qu'on portât les yeux, c'était la même profusion débordante de formes et de mouvements. Lorsqu'ils aperçurent un oiseau, et qu'ils entendirent son cri sauvage, Mikaël, la gorge serrée, lutta contre les larmes, et vit que Touré, elle, pleurait sans retenue. Elle se mit même à sangloter, saisie d'un vertige où se mêlaient des rires, et Mikaël laissa les autres descendre afin de lui permettre de se reprendre.

- Ça va aller ? lui demanda-t-il.

De ses yeux mouillés, elle sourit.

- Ça n'a jamais été aussi bien, Major.

Il prit le temps de lui presser l'épaule avec douceur, comme pour la rappeler à une réalité sociale

qu'elle avait oubliée. Puis il la fit descendre devant lui, et quitta l'annexe en dernier.

Foudre n'en croyait pas ses yeux. C'était une chose en effet que de savoir que le Vaisseau s'était échoué sur l'Organe plusieurs siècles auparavant, et c'en était une autre que de voir et d'entendre, ici et maintenant, une machine volante se poser sur le sol. Elle se sentit un peu déçue par l'aspect de l'annexe, qui ne ressemblait au Vaisseau couleur de nuit ni par sa taille, ni par sa forme - et fut heurtée par le vacarme insupportable du moteur. Mais, lorsque le silence et l'immobilité revinrent dans la clairière, lorsque les premiers hommes descendirent de l'appareil, elle put difficilement contenir l'expression de sa curiosité passionnée. Les autres Clés, à côté d'elle, se tenaient de manière beaucoup plus hiératique, et elle tâcha de s'en inspirer. Pluie avait la tête haute, et parvenait à regarder dans la direction de l'annexe sans le moindre battement de cils. Ambre enveloppait les intrus d'un regard légèrement supérieur et ironique. Fleuve et Avril souriaient avec placidité. Foudre, malgré son envie de courir pour mieux voir, parvint à grand peine à se tenir en place. Elle avait oublié ses douleurs au rein et au talon, concentrant toute son énergie dans ses yeux, qui tentaient de percer la distance.

Le premier choc fut de constater que, contrairement aux habitants de l'Organe, qui avaient mélangé leur sang depuis vingt générations, les membres de l'équipage étaient entre eux extrêmement dissemblables. Foudre, qui avait passé beaucoup de temps dans la bibliothèque du Vaisseau, reconnut les races aujourd'hui enfouies et invisibles dans sa chair mate. Le second choc fut de les voir chanceler - ces hommes si puissants qu'ils parvenaient à survivre indéfiniment dans les airs, comme des oiseaux marins, ces hommes qui avaient rompu toute attache avec leur sol nourricier, affranchis et libres - avançaient comme des veaux venant de naître, leurs jambes grêles flageolant sous la pression écrasante de leur corps. Elle ressentit la piquûre d'une compassion profonde devant ces êtres déséquilibrés, qui soutenaient leur propre poids comme un fardeau, et dont les yeux clignaient comme ceux des animaux nocturnes réveillés en pleine lumière. Elle vit, derrière leur apparence malade, toutes les absences et tous les manques de leur existence atrophiée. La joie de la femme noire, et le regard émerveillé du dernier homme de l'équipage, lui firent de la peine. Sans heurter la vue par sa laideur, cette clairière n'avait rien de spécial, et il fallait bien des privations pour en arriver à pleurer de joie en la découvrant. Il fallait être un naufragé.

Elle fixa longuement son regard sur l'homme qui était sorti en soutenant la femme noire; il avait une peau très pâle, que perçait l'ombre d'une barbe très noire, et les yeux clairs. Il lui apparut ainsi, comme le seul qui se préoccupât des autres. Ses yeux clairs étaient peut-être particulièrement sensibles à la lumière, car c'était lui qui plissait instinctivement les yeux pour se protéger du soleil - sa démarche était un peu chancelante, mais il paraissait soutenu par une force intérieure; il regardait

autour de lui avec l'expression de celui qui ne veut rien perdre d'une expérience unique. Tandis que les autres s'avançaient, il ne put s'empêcher de se pencher vers le sol et il eut un geste qui émut Foudre : il caressa doucement la terre de l'Organe, de sa paume ouverte, avec un infini respect.

Après quelques pas, la femme noire tomba à genoux, et se mit à sangloter convulsivement, et l'homme aux yeux clairs la releva, et lui dit des paroles que Foudre ne pouvait entendre, à cette distance, mais dont elle admira l'efficacité, car la femme à partir de là se tint plus droite et aligna son pas sur celui de ses camarades. Foudre, en les voyant s'approcher, recevait les impressions diverses de leur allure : ils étaient affreusement maigres, avec les os saillants sous la raideur de leurs costumes; ils étaient disciplinés, et leur corps, même dans ces circonstances extrêmes, avait un pli profondément marqué, comme un celui d'un tissu impossible à froisser. Ils avaient une façon de marcher, de tenir les bras, la tête, les yeux, à une certaine hauteur, qui avait dû leur être imprimée depuis des années. Ils regardaient maintenant les Clés avec solennité - quand ils furent à quelques mètres, les autres s'écartèrent pour laisser passer l'homme aux yeux clairs, qui semblait avoir été désigné pour communiquer.

L'homme aux yeux clairs prononça un discours - ce qui étonna beaucoup les Clés, qui échangèrent quelques regards, mais l'écoutèrent poliment. C'était un discours de paix et de respect mutuel entre les peuples, qui évoquait des ancêtres communs et le berceau de l'humanité. C'est du moins ce que Foudre réussit à comprendre, car il y avait des différences notables entre leurs langues. Beaucoup de mots étaient rendus presque méconnaissables par une prononciation différente, et d'autres n'existaient tout simplement pas dans la langue de l'Organe. Sa belle voix grave agissait sur Foudre comme une musique étrange, aux harmonies inconnues.

Pluie s'avança lorsqu'elle jugea que l'homme avait fini de parler.

- Je m'appelle Pluie, dit-elle. J'ai rencontré le chef de votre vaisseau, et je suis responsable de mon clan, comme tous ceux qui m'accompagnent. Comment vous appelle-t-on ?
- Je suis le major Mikael Strauss, dit l'homme.
- Que signifie ton nom ? demanda Fleuve avec intérêt. Nous ne sommes pas familiers de ce mot.
- Mon nom ne signifie rien de particulier, dit Mikael. Juste des syllabes.

Fleuve hocha la tête en signe de commisération, comme si cette absence de sens était une sorte de handicap.

- Mikael Strauss, reprit Pluie, nous n'avons pas le même usage de la langue que vous. Nous ne pratiquons pas la parole solitaire; pour nous, la parole est libre, spontanée, et se partage. Nous

parfait de ses lèvres, de ses narines, de ses sourcils ou de la ligne d'implantation de ses cheveux. Elle était si radieuse qu'il se sentait lui-même presque infirme en sa présence, et dut baisser les yeux pour échapper à un vertige. Cela faisait si longtemps qu'il voyait toujours les mêmes visages dans la Sonde - des visages pâles et soucieux comme le sien, vieilliss prématurément aux radiations cosmiques. Les deux hommes se trouvaient dans la force de l'âge, et la dernière femme, Ambre, pouvait avoir la trentaine. Ils portaient tous des vêtements fluides, dans un tissu semblable à la soie, et orné de petits éclats de pierre brillants.

- Comment vous sentez-vous, Touré ?

Michelle Touré s'était reprise, et s'adaptait plus facilement que les autres au rythme de la marche.

- J'ai l'impression de me trouver dans un rêve. Vous avez remarqué comme ils sont beaux ?

- Oui, depuis tout à l'heure j'ai l'impression d'être une sorte de monstre malade à côté d'eux.

- Mais c'est ce que nous sommes, non ? Des monstres malades...

@@@

Le sentier forestier les amena bientôt en bordure de la Ville, et, à partir de cet instant, le major Strauss cessa totalement de parler et de réfléchir, pour se consacrer à tout ce qui se déroulait, comme par magie, autour de lui. Cela avait été très impressionnant de voir des animaux sauvages et des végétaux à profusion - mais cela ne se comparait pas avec le sentiment de pénétrer dans une organisation sociale riche et complexe, avec ses codes mystérieux, son histoire, sa géographie urbaine, les lois tacites de son commerce. C'était la première fois qu'il se déplaçait ainsi dans une colonie formée à partir du grand Essaimage, et cela lui faisait l'effet d'avoir sauté à pieds joints dans les images colorées d'un livre d'Histoire, et de se trouver environné de mille détails nouveaux qui n'avaient jamais été représentés, ou même imaginés, par les historiens. Il accomplissait ce miraculeux bond dans le temps - ou peut-être dans la fiction - avec une incrédulité qui grandissait à chaque pas. La Ville était bâtie en pierres de plusieurs couleurs, certaines roses, d'autres blanches ou grises, et les maisons les plus ouvragées comportaient des lignes décoratives ou parfois des damiers. L'architecture en était simple, mais élégante; les bâtiments comportaient le plus souvent un seul étage, et s'ouvraient largement sur l'extérieur, par des fenêtres et des balcons, pour la plupart en bois. Des escaliers extérieurs agrémentaient les façades, la plupart en bois sculpté, ainsi que des passerelles qui de loin en loin traversaient les ruelles au niveau du premier étage. Il y avait aussi des arbres le long des voies pavées. Mikael nota que l'ingénieur Ido prenait des photos, assez discrètement. Son attention ne se portait pas, comme celle de Mikael, sur l'esthétique de l'ensemble, mais sur des détails techniques. En suivant le regard de Ido, Mikael constata que la ville était dotée d'un réseau d'eau, de fontaines, et même de ce qui ressemblait à des égouts. Les

animaux avaient manifestement droit de cité, comme les humains, et n'étaient pas chassés. Il y avait des rongeurs à profusion, qui grimpaient dans les arbres et sautaient d'assez grandes distances pour chaparder de la nourriture oubliée, ou peut-être déposée à leur intention. Des chats leur donnaient parfois la chasse, et rentraient se poster sur les seuils, presque tous largement ouverts.

Les autochtones les dévisageaient avec curiosité, certains avec hostilité, mais aucun ne leur adressa la parole. Ils vaquaient à leurs occupations, qui portant des charges, qui se déplaçant, qui tenant commerce. Leur façon de parler était chantante, agréable à l'oreille, avec un accent inimitable. Une impression générale, non pas d'oisiveté, mais d'absence de hâte, se dégageait de cette brève traversée : les autochtones ne marchaient pas vite, bavardaient beaucoup; on entendait aussi des chants fredonnés et des rires dont Mikael Strauss n'était pas sûr qu'ils ne fussent pas l'objet. Enfin les Clés les firent entrer dans un vaste bâtiment polychrome, dont les murs intérieurs étaient ornés de fresques, et dans la cour duquel poussaient d'étranges arbres aux feuilles rousses. Une sorte de minuscule amphithéâtre de bois était installé là, permettant à des groupes restreints de discuter. Les Clés prirent place et invitèrent les membres de la Sonde à les imiter; puis des autochtones apportèrent des boissons et des fruits, ainsi que d'appétissants gâteaux. Le parfum de la nourriture fit fermer les yeux à Mikael Strauss.

- Que mangez-vous, dans votre vaisseau ? demanda l'homme nommé Fleuve.
- Nous avons un élevage de poules et de vaches qui nous donnent en abondance des oeufs et du lait, répondit le major Rodriguez. Nous faisons pousser quelques plantations dans la serre. Et pour l'ordinaire, nous nous contentons de nourritures lyophilisées ou chimiques.
- Lyophilisées ? répéta Fleuve.
- Des aliments que nous avons fait sécher pour les conserver plus longtemps.

Fleuve hocha la tête d'un air poli. Mikael fut frappé par l'air de supériorité de ces cinq personnages; ils étaient loin de correspondre à ce qu'il avait imaginé d'une population autochtone naïve et admirative devant les féeries de leur technologie. Ils semblaient s'en enquérir par politesse plus que par intérêt.

Il y eut un incident désagréable lorsque l'ingénieur Ido fut pris de vomissements après avoir consommé une boisson.

- Notre corps est devenu bien fragile, comme vous pouvez le voir, s'excusa Isla Brown, qui respirait un peu mieux depuis qu'ils se trouvaient dans un bâtiment. J'avoue que j'ai moi-même été prise de vertige quand je me suis retrouvée ainsi à l'air libre, avec tout le ciel au-dessus de ma tête.

- Les habitants de la caverne n'ont pas toujours envie d'en sortir, dit Foudre aimablement.

Le major Strauss releva cette phrase, surpris.

- Faites-vous référence au mythe de Platon ?
- Oui. Vous êtes comme ces hommes enfermés dans une caverne, mangeant des simulacres de nourriture et regardant le monde à travers des écrans qui ne sont que des simulacres du réel. Mais vous avez voulu sortir, et voir le soleil en face, n'est-ce pas ?

Isla Brown allait rétorquer quelque chose lorsque le major Strauss, fort de sa désignation par le capitaine pour mener les entretiens diplomatiques, lui enjoignit de se taire par le regard.

- Nous sommes très curieux de votre mode de vie, dit le major. Et aussi de votre planète.
- Pourquoi vous intéressez-vous à l'Organe ? demanda Pluie, un peu abruptement.
- Eh bien, répondit Mikaël, nous avons pour habitude de cartographier tous les corps célestes, et de réunir un maximum d'informations sur les portions de l'univers que nous traversons.
- A quoi servent ces informations ? demanda Avril.
- Nous les envoyons à l'Union. Cela accroît la connaissance de l'Univers connu.
- Que voulez-vous savoir sur l'Organe ?
- Nous allons procéder à des relevés, des prélèvements, des analyses. Nous ne ferons aucun dégât.
- Je note, major Mikael Strauss, que vous parlez au futur, sans nous demander notre permission.
- Cela vous poserait-il un problème, Madame ?
- Je ne puis répondre pour la communauté, dit Pluie. Je ne suis pas propriétaire de l'Organe, pas plus que de l'opinion de mes semblables.
- Nous avons cependant déjà discuté de ce point en conseil des Clés, dit Ambre un peu plus aimablement. Tant que vous procédez à vos analyses loin de la Ville, nous n'avons pas le pouvoir de vous en empêcher.
- Y a-t-il d'autres villes ? demanda le major Rodriguez.
- Pas à notre connaissance, dit Foudre.
- N'avez-vous jamais essayé de visiter la planète ?
- Pour quoi faire ? demanda Foudre. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin. Nous avons ici tout ce qui peut constituer le sens et le soutien de notre existence.

- N'avez-vous pas la curiosité de l'ailleurs ? demanda l'assistant Azoulay.
- Vous projetez sur nous vos propres sentiments, qui nous sont étrangers, dit Pluie. C'est vous qui avez la curiosité de l'ailleurs - vous, et nos ancêtres qui se sont échoués sur l'Organe. Mais nous ne partageons pas votre fureur de conquête.

En disant ces mots, Pluie porta un regard appuyé sur les armes que Rodriguez et Azoulay portaient à la ceinture.

- A quoi ces armes sont-elles destinées, messieurs ? reprit Pluie d'un ton sévère.

Mikael la regarda intensément - son visage bleuté par les lignes entrecroisées des tatouages demeurait impassible.

- Ces armes font partie de notre uniforme réglementaire, s'excusa-t-il. Nous allons les déposer immédiatement si cela vous gêne.

Le visage bleu se radoucit un peu.

- Qu'est-ce qui vous fait croire que nous vous laisserions vous en servir ? demanda-t-elle. Vous pouvez garder vos jouets de destruction, s'ils vous rassurent. Nous ne sommes pas armés de cette manière.

Foudre la regarda d'un air ennuyé.

- Si vous le souhaitez, proposa-t-elle à Mikaël, je m'offre de vous initier à nos coutumes et à notre façon de penser, puisque vous avez dit que vous étiez curieux de notre mode de vie. Combien de temps comptez-vous rester sur l'Organe ?
- Quelques jours, si vous avez la bonté de nous accueillir. Je serais très honoré de cette initiation, répondit-il.
- Les ruines du Vaisseau sont-elles encore accessibles ? demanda l'ingénieur Ido.
- Non, dit Pluie.
- Pourtant, continua Ido, nous avons vu sa carcasse gigantesque, depuis notre position en orbite, et...
- Et nous avons décidé, en conseil des Clés, que vous n'y auriez pas accès.

Ido regarda Strauss, qui lui fit signe de se taire.

- En gage de notre bonne foi, nous pouvons vous offrir un certain nombre d'objets ou de machines.

- Le Conseil des clés a conclu que nous ne profiterions pas de votre technologie. Nous vous remercions.

L'ingénieur paraissait suffoqué de surprise.

- Nous pourrions augmenter considérablement votre productivité agricole, dit-il avec animation, vous aider à extraire la pierre des carrières, vous laisser une radio pour communiquer avec nous à distance...
- Oui. Vous pourriez tout cela. Mais nous avons décidé de ne pas exploiter cette possibilité, répondit Pluie avec lenteur, comme si elle s'adressait à un enfant obstiné.
- Notre équipe technique peut-elle se mettre à l'oeuvre, en s'éloignant de la ville ? demanda Mikaël pour changer de sujet. Quant à moi et à l'ingénieur Ido, nous serons très heureux de nous en remettre à vous, dit-il obligeamment en s'adressant à Foudre.
- Alors nous nous éloignerons de la ville également, dit-elle. Ma demeure se trouve dans la forêt.

Mikaël parut un peu surpris.

- Comme vous voudrez, dit-il.

L'ingénieur ouvrit la bouche, puis la referma, à plusieurs reprises, et l'homme nommé Fleuve ne put s'empêcher de rire.

- Ingénieur Ido, vous exerceriez-vous à ressembler à une carpe ? dit-il.

Les Clés sourirent, ainsi que la seconde enseignante Touré.

- L'ingénieur Ido, comme moi-même, espérait simplement visiter la ville, dit Mikael d'un ton embarrassé. Depuis le Grand Essaimage, nous n'avons eu que très peu de nouvelles des colonies humaines qui se sont formées çà et là. A ma connaissance, la dernière en date a été découverte il y a plus de 80 ans. Et nous n'en avons comptabilisé que 6. Votre civilisation est comme un bébé dont nous aurions accouché des années auparavant, et dont nous sommes passionnément curieux.
- Le major Mikael Strauss possède l'art de l'éloquence, dit Foudre. Je vous ferai visiter la ville avant de vous conduire dans ma demeure. Et vous aussi, ingénieur Ido. Veuillez pardonner notre humour quelque peu déplacé.

Pluie consulta les autres Clés du regard, puis, avec une unisson assez remarquable, ils se levèrent.

- Nous raccompagnerons ceux d'entre vous qui retournent à leur petit vaisseau.
- Il est inutile de vous déranger, risqua Isla Brown, nous retrouverons le chemin par nous-mêmes.

Pluie la toisa, de toute sa hauteur, et sa bouche tatouée émit un petit claquement de la langue, dont Mikael ne comprit pas exactement le sens. Il supposa cependant qu'il s'agissait d'un geste d'agacement.

Il se sépara de ses coéquipiers avec une pointe d'inquiétude; il lui semblait qu'Isla Brown risquait de voir ses crises d'agoraphobie augmenter avec un séjour prolongé.

- Vous allez tenir le coup, Brown ? Plusieurs jours à l'air libre ?
- J'ai emporté des cachets, major. Et puis je vais me concentrer sur mes robots.
- Touré, vous maîtrisez le flux lacrymal ?

Il savait que sa phrase allait creuser le sourire et les fossettes de la jeune enseignante, et il lui sourit en retour.

- Ne vous sauvez pas dans la nature au moment de remonter dans l'annexe, prescrivit-il.
- J'essaierai, major.

Le major Rodriguez se pencha vers lui.

- J'espère que vous ne prenez pas de risque inconsidéré, Strauss. Ces autochtones sont peut-être plus hostiles qu'il n'y paraît.
- Nous verrons bien, major. Nous restons en contact.

Azoury lui fit un salut rapide, et il se retrouva seul avec Ido. Le visage luisant de sueur, l'ingénieur en chef paraissait fondre sur place par la seule force de sa colère intérieure.

- Vous vous rendez compte, Major, que nous n'aurons même pas accès au Vaisseau ? Vous imaginez tous les vestiges qu'on aurait pu trouver là bas...
- Je n'ai pas dit mon dernier mot, Chef. Vous devez vous montrer patient. La personne qui nous accueille est loin d'être la plus intraitable.
- Major, vous avez entendu comme moi ? La vieille tatouée a utilisé une tournure bizarre. Elle a dit : « nous ne sommes pas armés de cette manière ».
- Oui, je l'ai relevé aussi. Mais vous devez prendre sur vous. Nous sommes invités chez ces gens, nous avons pour mission de nouer des relations amicales et d'en apprendre le plus possible. Cela exclut que nous nous montrions impolis ou susceptibles.

L'ingénieur Ido soupira bruyamment.

- Je vous laisse parler, à partir de maintenant.

Le major lui tapota amicalement dans le dos avant de se hâter. L'équipage de la Sonde s'était attardé pour parler, mais les Clés les avaient devancés et paraissaient impatientés. Au premier carrefour, Fleuve, Avril et Ambre prirent avec l'équipe scientifique la direction de l'annexe. Et Foudre, avec grâce, invita Strauss et Ido à marcher à sa hauteur dans une autre direction. Mikael chercha des yeux la femme nommée Pluie - mais sa haute stature et son visage recouvert de signes n'étaient plus visibles nulle part.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Rön Stigmann

ANNEE TERRESTRE 2761

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830

Voilà trente ans jour pour jour que nous avons quitté la Terre. Nous étions 15 000 - et lorsque je consulte les registres d'état civil, je me rends compte que notre population tend à diminuer. Nous avons enregistré 572 décès et 392 naissances depuis trente ans. Cela m'inquiète, car nous étions une population jeune, et cela signifie que les conditions de vie dans l'espace sont défavorables à notre espérance de vie. Peut-être faudrait-il encourager davantage la natalité - notre population doit impérativement rester stable le plus longtemps possible, car nous ne savons pas quand nous pourrions espérer nous installer quelque part.

Trente ans... J'étais un tout jeune homme, alors, je me souviens de ma fascination pour le Grand Essaimage et l'espoir qui s'enracinait dans mon coeur, dans mon corps - l'espoir tient à la jeunesse, comme la beauté. Ces deux qualités sont les premières que l'on perd. Aujourd'hui, je n'espère plus rien de précis - j'essaie seulement de remplir au mieux ma mission, jour par jour, et de maintenir le Quo Vadis à flot. Faire le plein d'hydrogène, d'oxygène, fabriquer de l'eau et de l'air, cultiver les aliments, veiller à la sécurité sanitaire de l'équipage. Pour moi, les enjeux spirituels et messianiques ont disparu - je ne pense plus jamais à la Terre Promise. Seuls demeurent les enjeux techniques - et ils sont si nombreux et si capitaux qu'ils occupent tout mon temps.

CHAPITRE 5 : EDEN
CALENDRIER ORGANIQUE : AN 589
ANNEE TERRESTRE 3416

Foudre tint parole et accompagna le major Strauss et l'ingénieur Ido à travers un parcours choisi. Si Ido relevait, appareil vidéo à l'appui, de nombreux détails architecturaux ou techniques, Mikaël, lui, tenta de prêter davantage d'attention aux échanges humains qui avaient lieu sous ses yeux. Peu de temps après avoir quitté le reste de l'équipage, ils furent témoins d'une scène qui le laissa rêveur. Des animaux qui ressemblaient à de grands cochons sauvages traversèrent une place, et se dirigèrent vers une fontaine, où ils burent. Mikaël nota également qu'une ouverture avait été pratiquée pour ces animaux, afin qu'ils pussent se baigner. Le plus grand des cochons, qui boitait légèrement, se roula dans l'eau, en faisant force éclaboussures. En se relevant, il se mit à couiner d'une façon plaintive. Un jeune homme s'approcha, et - Mikaël ne pouvait le dire autrement - se mit à communiquer avec l'animal, d'une manière très surprenante. Le jeune homme auscultait l'énorme bête, la flattait, et accompagnait ses gestes de mots humains, que le cochon ne comprenait sans doute pas. Les couinements se firent moins plaintifs, et le jeune homme sortit de sa poche une sorte de pommade, dont il enduisit un sabot un peu sanglant. Puis il se dégagea, et enjoignit aux cochons de le suivre, et ceux-ci, le plus naturellement du monde, s'exécutèrent. Ils disparurent dans une ruelle, marchant à pas assez lents, pour se maintenir au rythme du monstre boiteux.

Mikaël et Ido, qui n'avaient jamais vu de si gros animal, restèrent un moment pétrifiés.

- Ces cochons ne sont-ils pas dangereux lorsqu'ils chargent ? demanda-t-il.

Foudre eut un sourire amusé.

- Je suis sûre que vous êtes dangereux, vous aussi, lorsque vous chargez, major Mikael Strauss.

Quelques ruelles plus loin, un minuscule enfant, avec la bouille mal dégrossie d'un bébé, s'essayait à des acrobaties invraisemblables en haut d'un mur. Sa mère faisait probablement partie d'un groupe de femmes qui le surveillaient distraitement. Le petit manifestait un sens étonnant de l'équilibre - à un moment, Mikaël crut cependant le voir vaciller et son coeur se serra dans l'imminence de la catastrophe, mais, exactement comme si une main invisible était intervenue pour

l'attirer loin du précipice, il ne fit que trébucher et reprit sa valse hésitante.

- J'ai cru qu'il allait se briser la nuque, souffla Ido entre ses dents... Un si petit bébé ne devrait pas être autorisé à monter si haut.

Foudre avait un sourire énigmatique et mit un certain temps à répondre.

- Il n'est pas en danger, ne vous inquiétez pas.
- Il a failli tomber, insista Mikaël.
- Non. Il ne serait pas tombé.

Mikaël et Ido échangèrent un regard perplexe, mais préférèrent ne rien ajouter. Ils arrivèrent bientôt dans la zone qui se trouvait à la proximité du Vaisseau.

- Regardez, leur dit Foudre. Je vous ai amenés ici pour que vous puissiez le voir de loin, puisque vous n'avez pas le droit d'y pénétrer. Il est là.

Ido se mit à filmer avec avidité, dans l'espoir de capturer, par son appareil, des détails invisibles à l'œil nu.

- Que fait l'ingénieur Ido ? demanda Foudre, intriguée .
- Il prend des images.
- Des images mobiles ?
- Oui.
- Qu'espère-t-il de ce film ?
- Je ne sais pas. Il espère se souvenir de choses qu'il n'a pas vraiment vues.

Foudre parut songeuse.

- Cette mémoire extérieure est-elle plus efficace que la mémoire vivante ?

Ce fut au tour de Mikaël de réfléchir.

- Elle est très différente. Elle est incapable de sélectionner, ce qui la rend infiniment moins pertinente. Mais elle est plus complète.

Foudre hocha la tête. Elle montra, au bout d'une ruelle, les matériaux qui se transformaient insensiblement dans le métal couleur-de-nuit qui constituait l'épave. Au fond, on apercevait la travée d'un vaisseau spatial antique - Ido, le cœur battant, filma sans discontinuer.

- Nous allons devoir nous éloigner du Vaisseau, maintenant, et nous diriger vers ma demeure. Je

vais légèrement presser le pas, si vous pouvez me suivre. Nous en avons pour une petite heure de marche, d'ici.

Mikaël dut tirer Ido par la manche pour éviter de le perdre. Tandis que Foudre leur montrait le chemin, de sa démarche légère, Ido ne cessait de marmonner.

- Major, vous vous rendez compte... Un vaisseau construit il y a six siècles, et vous avez vu l'état de sa structure ? C'est incroyable.

Mikaël l'écoutait d'une oreille distraite. Il avait remarqué que, depuis un moment, Foudre traînait légèrement le pied droit, comme si elle souffrait d'une soudaine douleur au talon.

- Vous allez bien ? demanda-t-il en arrivant à sa hauteur.

- Oui, oui, c'est une douleur organique, expliqua-t-elle.

- Je peux vous aider à la soulager ? Vous avez besoin de quelque chose ?

- Non, dit-elle en riant. Même si vous le vouliez, vous seriez incapable de m'aider à supporter cette douleur-là ! Mais ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude.

Et en effet, le dysfonctionnement de son talon droit ne paraissait pas ralentir sa marche le moins du monde; il lui donnait simplement un déhanchement un peu plus prononcé. Son visage restait impassible et souriant, comme si elle « portait » cette douleur, ou comme si - même s'il ne savait pas ce que cela voulait dire - cette douleur était extérieure à elle.

En marge de la Ville, ils traversèrent un vaste jardin. Une musique chorale, une polyphonie puissante et complexe, résonnait dans le lointain - et les deux hommes furent presque grisés par la conjonction de ce chant humain poignant, et de l'exubérance fastueuse des fleurs, des arbres, des oiseaux et des multiples cascades, qui explosait de toutes parts. La lumière pleuvait et l'eau des ruisseaux capturait ses rayons; où qu'on portât les yeux, c'était un enchantement de verdure percé de flèches de rose, de jaune, de rouge. Parmi toutes ces taches lumineuses, les fleurs seules étaient immobiles, car celles des oiseaux et des carpes se mouvaient au gré de leurs errances nonchalantes. Il était impossible de ne pas se sentir frappé d'émerveillement dans ce lieu.

Ils se rapprochèrent du chœur, et Mikaël distingua nettement, entre des bosquets, un groupe de danseurs qui accrocha son regard. Ils étaient tous parfaitement, absolument synchronisés - comme si des images de synthèse dupliquées réalisaient les mêmes mouvements. Seulement, là, il s'agissait d'hommes, de femmes et d'enfants d'âges et de conformations variés; ils dansaient au rythme de la musique, qu'ils semblaient connaître par cœur - et leurs mouvements semblaient une sorte d'improvisation collective, étrangement synchronisée.

- Qu'est-ce que...
- C'est la danse de l'Aube, répondit-elle précipitamment, comme si elle n'avait pas l'intention de s'étendre sur le sujet. Toutes ces personnes appartiennent au même clan.
- Les chanteurs et les danseurs ?
- Oui. Il s'agit d'une activité récréative, destinée à ressouder les liens du clan.
- Il vous arrive de danser ainsi ?
- Vous voulez dire : la danse de la Foudre ?

Mikaël ne voulait pas dire cela, mais il acquiesça.

- Oui, cela nous arrive, répondit-elle.

Puis ils quittèrent le jardin, et Mikaël ne put s'empêcher de jeter plusieurs regards en arrière pour profiter encore de cette vision paradisiaque.

Le sentier qu'ils empruntèrent alors était étroit et envahi de végétation.

- Ce sentier est à peine tracé, constata Mikaël.
- C'est que je suis la seule à le tracer.
- Vous vivez seule dans votre demeure ?
- Oui. C'est le cas de toutes les Clés.

L'ingénieur Ido, depuis qu'ils avaient quitté la Ville, paraissait presque abattu. Mikaël, lui, malgré la mauvaise humeur de son compagnon, ne boudait pas son plaisir. Quand aurait-il à nouveau l'occasion de marcher dans une forêt ? Il jeta un oeil en l'air, machinalement, en direction de la Sonde, mais les branchages lui cachaient le ciel.

- Votre vaisseau vous manque ? demanda Foudre.
- Non, dit Mikaël. Pas le moins du monde. Je le rejoindrai bien assez tôt.
- Je me suis souvent demandé, en regardant votre vaisseau, quelle sensation on éprouve là haut. Débarrassé de toute pesanteur, de toute attache. Est-ce qu'on se sent libre ?

Mikaël, surpris par la question, se représenta mentalement à l'intérieur du vaisseau, enfermé dans un parcours toujours identique, longeant des dizaines de portes fermées, devant montrer sans cesse son accréditation, engoncé dans l'uniforme comme dans la hiérarchie militaire.

- Libre ? Quelle drôle d'idée ! Nous sommes tout sauf libres.

- Mais vous pouvez aller où vous le souhaitez dans l'univers.
- Oui. Mais je ne sais pas si cela s'appelle la liberté.
- Moi je ne suis pas libre du tout, dit-elle. Cela me manque parfois, je me demande si je serais plus légère, plus heureuse, détachée de tous mes Liens.
- Loin de l'Organe ?
- J'ai essayé de l'imaginer, mais je n'y arrive même pas. L'Organe est en moi et je suis dans l'Organe. Je crois que j'aurais la sensation de mourir en quittant l'Organe.
- De quels liens parlez-vous ? Ne m'avez-vous pas dit que vous viviez seule ?

Foudre rit.

- On n'a pas besoin de la présence des autres pour être lié à eux... Ne savez-vous pas cela ?

Mikaël le savait, en effet - il le savait par les livres, par les films. Mais ce n'était pas une connaissance intime et personnelle.

- Veuillez me pardonner. Je dois vous paraître stupide. Je ne me sens lié à personne.
- Seulement à l'Union ?

Mikaël se tourna vers Ido, mais ce dernier était assez loin derrière.

- Je ne me sens pas du tout lié à l'Union. Comme je ne me sens pas lié à la Sonde. Ce sont juste des cadres dans lesquels j'évolue.

Foudre l'écoutait avec une grande attention.

- Vous voulez dire : des cadres extérieurs à vous ? Auxquels vous ne participez pas ?
- Oui, quelque chose comme ça.

Foudre parut un peu décontenancée, et Mikaël voyait que sa vive intelligence était en train de digérer ce qu'il venait de lui dire. Elle resta silencieuse un long moment.

Ils arrivèrent bientôt au jardin de Foudre - un jardin forestier, très différent de celui qu'ils avaient traversé en ville. La cime des arbres, très haut au-dessus de leur tête, ne laissait filtrer qu'une lumière verte et irrégulière, dont les rayons obliques traçaient des lignes aériennes. Les troncs des arbres, séculaires et sereins, imposaient leur présence silencieuse - on devait sans cesse les contourner, passer entre eux, et se pencher pour voir derrière leur masse. Et, dans cette cathédrale végétale, des organismes plus petits s'épanouissaient et frémissaient de toutes parts. Des fougères, des mousses, des champignons, des fleurs, mais aussi des insectes, des sortes d'iguanes

aux mains étrangement humaines, des oiseaux qui sautillaient au sol, des écureuils, et des chats. Il y avait une multitude d'espaces différents dans cette clairière - la maison de bois qui se fondait presque avec le décor, mais aussi deux bassins, diverses tables sur lesquels reposaient des ouvrages, une remise à bois.

- C'est le paradis, murmura MiKaël.
- Mais non, dit Foudre. Regardez votre ami, l'ingénieur Ido. Il ne semble pas au Paradis.

En effet, Ido s'était arrêté et assis sur un banc, à proximité de la remise à bois. Il baissait la tête, en proie à un malaise visible. Foudre, instinctivement, s'approcha de lui et toucha son front.

- Que puis-je faire pour vous, ingénieur Ido ?
- Laissez-moi, dit-il assez sèchement. Je souhaite simplement un lieu pour me reposer.

Foudre le conduisit à l'intérieur de la maison, qui, comme le nota Mikaël, était meublée de façon fort simple. Elle lui indiqua son propre lit, mais il refusa et lui demanda la permission de s'allonger par terre, dans un coin de la pièce.

- Ca va, Ido ? s'inquiéta Mikaël.
- Ca ira mieux quand la mission sera terminée. Je me sens très mal à l'aise dans cette forêt. Je vais rester ici. J'ai l'impression de n'être d'aucune utilité.
- Reposez-vous, alors.

Puis le major suivit Foudre sur sa terrasse.

- Voulez-vous visiter mon jardin de simples ? proposa-t-elle.
- Tout ce que vous voudrez, dit Mikaël.

Le jardin de simples se trouvait à quelques dizaines de mètres; des centaines de plantes différentes y poussaient, parfois guidées par des tuteurs, le long de petites allées soigneusement dégagées.

- C'est là votre matériel médical ? demanda-t-il.
- Oui. Mais c'est aussi un laboratoire pour observer le comportement des plantes.
- Le comportement des plantes ? répéta Mikaël, vivement intéressé.
- L'éthologie animale est une science très développée, sur l'Organe, que nous apprenons à l'école depuis notre plus jeune âge. L'éthologie végétale est plus complexe, et il reste de nombreux terrains d'investigation qui n'ont pas été explorés...
- Parlez-moi de ce que vous observez.

- Eh bien, nous avons pu établir qu'il y avait une forme de vie sociale chez les plantes - certains végétaux n'empiètent pas sur le territoire de certains autres, par exemple. Levez la tête.

Mikaël leva les yeux. Ils se trouvaient sous une voûte de feuillage.

- Si vous observez attentivement, vous remarquerez que les arbres ne mélangent pas leurs feuillages. En réalité, il existe une fine frontière, chaque feuillage s'emboîte dans l'autre comme une pièce de puzzle. On parle parfois de timidité des arbres, mais moi je préfère parler de respect.

Mikaël observa, comme elle le lui disait, et fut infiniment surpris de constater qu'en effet, un liseré de lumière séparait le feuillage d'un grand arbre aux petites filles rouges, d'un autre aux feuilles plus larges et rayées de jaune.

- C'est passionnant, dit-il.
- Oui. Mais il existe aussi des luttes entre les végétaux.

Foudre l'accompagna jusqu'à un arbre dont les formes torsées et bicornues évoquaient les forêts maléfiques des légendes anciennes.

- Ceci est un pommier maudit, dit-elle. Cet arbre pousse en étouffant un autre; il lui prend son espace, son eau, sa lumière, jusqu'à le circonvenir totalement. Vous voyez, là ?

Au milieu de cet arbre si reconnaissable, des branches d'une autre espèce surgissaient encore, porteuses de feuilles différentes.

- C'est l'arbre victime ? demanda Mikaël.
- Oui. Il n'en a plus pour très longtemps.
- Qu'observez-vous encore ?
- Les épidémies, les phénomènes de colonisation, de résistance, les équilibres inventés par l'Organe.

Mikaël, de tout son corps et de tout son esprit, était charmé.

- Comme votre science est belle, comparée à la nôtre...
- Qu'étudiez-vous, là haut ? demanda Foudre. Vous n'avez pas grand chose à observer.
- Détrompez-vous. Il y a des tas de choses à observer : des rayonnements, des champs magnétiques, et puis des corps célestes dont on étudie la densité, la trajectoire, la composition chimique.

Foudre sourit, comme hypnotisée.

- J'ai l'impression que vous récitez de la poésie, dit-elle. Car ces mots rentrent en moi sans que je les comprenne, mais ils me touchent.

Elle regardait vers le ciel, et son visage était empreint d'un désir vague; ses yeux sombres semblaient absorber toute la lumière, comme des puits obscurs.

Ce fut en la regardant prononcer ces paroles que Mikaël commença à ressentir un petit vertige dans la poitrine, une légère accélération cardiaque, et qu'il se sentit fondre de l'intérieur pour la première fois. Le visage et le corps de Foudre attiraient son regard avec une incroyable puissance. En un éclair fugace, il s'imagina la toucher, et tenta de se reprendre.

Il fut certain, lorsqu'elle posa les yeux sur lui, qu'elle lisait en lui à livre ouvert - elle le regarda longuement, à quelques centimètres de lui.

- Je ne suis pas fertile, aujourd'hui.

Mikaël se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux, et ne sut que répondre à cette affirmation, mais elle ne paraissait pas gênée et passa à un autre sujet.

- Vous avez paru intéressé par le chant et la danse, tout à l'heure. Pratiquez-vous la musique ?
- Oui. Je dispose d'un piano dans ma cabine, et j'en joue régulièrement.
- Il y en a un dans le Quo Vadis, mais je n'ai jamais osé essayer d'en jouer... Certaines touches semblent cassées.
- Voulez-vous écouter ?

Foudre acquiesça, et ils s'assirent sous un arbre. Mikaël démarra son lecteur, sur lequel il avait enregistré certains morceaux. Il hésita, puis lui passa un nocturne de Chopin qu'il aimait particulièrement.

Elle ferma les yeux pour écouter, et il ne put s'empêcher de la contempler. Les accents mélodieux et mélancoliques, qui appartenaient à la Terre d'une autre époque, lui parurent jurer avec le chant des oiseaux et des eaux courantes, ainsi qu'avec sa beauté à elle, si fraîche et si vivante. Elle écouta, les yeux fermés, jusqu'à la fin du morceau, et il se rendit compte que des larmes perlaient à ses paupières.

- C'est si beau, dit-elle. Vous avez composé cette musique ?
- Non, je me contente de la jouer. C'est une musique terrestre, très ancienne.
- Comme j'aime tout ce qui vient de la Terre. Etes-vous déjà allé sur la Terre ?
- Non. Mais il n'y a plus que des ruines. Que connaissez-vous de la Terre ?

- Je lis beaucoup de livres de la bibliothèque du Vaisseau. Et je regarde les images imprimées aussi. Les tableaux. Mais je n'avais jamais entendu de musique.
- Quels livres lisez-vous ?
- J'ai lu tant de romans terriens que je ne peux pas tous les citer. Mais cela fait plusieurs semaines que je relis le journal de bord du Quo Vadis.
- Est-ce le nom du Vaisseau ?
- Oui. Le capitaine était un visionnaire, un pionnier, qui a jeté les bases de notre société.
- Comment s'appelait-il ?
- Son nom organique est Rhizome.
- J'aimerais beaucoup lire ce journal, en avez-vous un exemplaire ?
- Non, malheureusement. Tous les Livres terriens se trouvent dans la Bibliothèque du Vaisseau.

Ils se levaient pour continuer leur promenade lorsque soudain, Foudre fut traversée par une douleur très vive, comme piquée par quelque bête venimeuse.

- C'est Rameau, murmura-t-elle. Son agonie commence. Il faut que je me rende chez eux sans tarder.

Mikaël, perplexe, ne comprit rien à la situation.

- Vous avez mal ? Je peux vous aider ?
- Vous allez devoir m'accompagner, vous et l'ingénieur Ido. Je vous demande pardon, mais je me suis engagée à ne pas vous laisser sans surveillance. Allez le chercher rapidement, s'il vous plaît.

Mikaël ne comprenait toujours pas ce qui déterminait cette urgence, d'autant que la douleur semblait presque l'empêcher de marcher. Mais elle avait un ton impérieux, très différent de celui de la conversation qu'ils venaient de tenir, et il se rendit le plus vite possible à l'intérieur de la maison, où Ido, mystérieusement, avait disparu.

Il tenta de l'appeler sur son intercom, mais Ido, malgré une connexion de qualité suffisante, ne répondit pas. Mikaël revint sur ses pas. Foudre était en train de préparer un panier contenant ce qu'il identifia comme des médicaments et des simples.

- Il n'est plus là, dit-il un peu affolé.
- Vous l'avez appelé ?
- Oui, il s'est peut-être éloigné pour un besoin naturel.

Foudre lui donna l'ordre de se taire, avec un doigt posé sur ses lèvres. Elle écouta attentivement, puis répondit calmement.

- Non. Il nous aura faussé compagnie. Ma demeure est vide, en dehors de nous. Mais je n'ai pas le temps de m'en occuper maintenant.

Mikaël doutait qu'elle pût être à ce point affirmative, mais il ne protesta pas.

- Puis-je vous aider en quelque façon ?
- Portez le panier, si vous voulez. Je vais avoir du mal à marcher, avec mon talon.

Et ils se mirent en marche, Foudre boitant beaucoup plus bas que tout à l'heure, et Mikaël dégrisé, intrigué par l'étrange comportement de son hôtesse, et surtout inquiet de l'absence de l'ingénieur et des conséquences diplomatiques désastreuses que ce manquement au protocole allait inévitablement causer.

@@@

Ils avaient repris le chemin de la Ville, et bifurqué assez tôt vers un village situé dans son faubourg. Ici, Foudre était saluée par tous les passants, et jouissait d'un respect plus marqué. Les bâtiments paraissaient un peu moins riches, et un peu moins imposants, mais il s'agissait d'un quartier prospère. Mikaël se demandait s'il existait des quartiers plus déshérités. On le regardait avec curiosité, mais comme il était avec Foudre et portait son panier, personne n'osait le dévisager trop rudement. Arrivée devant une maison basse, Foudre se tourna vers MiKaël.

- Mettez-vous dans un coin, ne parlez-pas et ne faites rien.

Mikaël acquiesça, et suivit Foudre qui fut introduite immédiatement par une jeune fille, qu'elle appela du nom de Nuée. Toute la scène qui suivit, Mikaël la regarda comme s'il était le spectateur d'un documentaire immersif et réaliste. Il y avait beaucoup de détails qu'il ne comprenait pas, mais il semblait évident que Foudre s'était déplacée pour assister à la mort d'un vieillard, qui se trouvait dans une autre pièce, et que Mikaël ne vit pas. Il s'agissait peut-être d'une cérémonie semblable à l'extrême onction. Personne ne faisait attention à lui, et il put constater à quel point les deux femmes qui veillaient le vieillard se reposaient sur Foudre, malgré son jeune âge. Elle se comportait comme une mère, donnait des conseils, consolait, prenait des décisions. Les autres lui parlaient avec déférence et gratitude. Pendant un long moment, les trois femmes se retirèrent dans la pièce où se trouvait le vieillard, et il entendit un chant à trois voix, un chant polyphonique d'une grande pureté.

Il entendit la plus âgée des femmes dire :

- Il a l'air serein.

Et Foudre répondit :

- Détrompe-toi. Sa souffrance est atroce, même si elle ne se voit pas.
- Alors hâte-toi, supplia la jeune fille.

Peu de temps après, elles ressortaient de la pièce.

- C'est fini, dit Foudre.
- Ton talon ne te fait plus souffrir ? demanda Givre. Tu en es sûre ?
- Certaine. Il s'est éteint.

Mikaël observa sa démarche, qui lui parut avoir retrouvé toute sa légèreté. Il avait déjà lu, dans des manuels de psychologie, des cas de conversion hystérique où une angoisse, un stress intense étaient capables de provoquer un symptôme physiologique comme une cécité provisoire, ou une paralysie. Était-ce quelque chose du même ordre qui avait causé à Foudre une si violente et si soudaine douleur au talon ?

- Je suis désolée de ne pouvoir rester avec vous pour la veillée, ce soir, dit Foudre.

Les deux femmes jetèrent un regard curieux à Mikaël, et hochèrent la tête.

- N'oubliez pas que je partage votre douleur, dit-elle en les embrassant tendrement.

Givre, la plus jeune, s'accrocha à elle plus longtemps que sa mère, et Foudre, comme avec une enfant inconsolable, se montra patiente. Elle la berça, tout en chantonnant une mélodie apaisante, et la jeune fille finit par se retirer.

- Organisez la veillée au carbet, que tout le monde vienne vous soutenir. Je viendrai dès que je le pourrai, dit encore Foudre.

Puis elle prit Mikaël par le bras, et l'entraîna dehors. Mikaël eut un peu de mal à sortir de sa place de spectateur pour revenir dans une position active; ce à quoi il venait d'assister l'emplissait de questions sans nombre.

Foudre marchait sans la moindre claudication, à présent, et il devait forcer le pas pour la suivre. Elle semblait songeuse et grave, et il ne voulut pas la déranger. A mi-chemin, cependant, elle sembla se rappeler ses devoirs d'hôtesse.

- Je vous prie de m'excuser, major Mikaël Strauss. Vous n'étiez pas censé assister à ce genre d'événements.
- Ce sont des parents à vous ?

- Tous les membres de mon clan sont Liés à moi, dit-elle doucement.
- Je suis désolé de vous avoir importunée dans un tel moment, et surtout, je vous présente mes excuses pour le comportement de l'ingénieur Ido.
- Etes-vous Lié à Ido ? Pouvez-vous le forcer à revenir à ma demeure ?
- Malheureusement, je ne peux qu'essayer de le convaincre, s'il accepte de répondre à son intercom.

Il tenta à nouveau de le joindre, en vain.

- Son intercom fonctionne, et il n'est pas coupé. Mais Ido ne veut pas répondre.
- Il sait que vous essaieriez de le dissuader de faire ce qu'il fait.
- J'aimerais bien savoir ce qu'il fait.
- Moi je le sais, dit-elle avec un accent presque rieur.
- Vraiment ?
- De quoi l'ingénieur Ido a-t-il paru particulièrement frustré, aujourd'hui ?

Mikaël réfléchit.

- Il était déçu de ne pas pouvoir visiter le Vaisseau.
- Vous voyez, vous aussi vous savez ce qu'il est en train de faire.
- Que va-t-il lui arriver ?
- Les conséquences que j'entrevois sont presque toutes mauvaises, dit Foudre d'un air songeur. Demain matin, nous nous rendrons à la Ville, et nous trouverons l'ingénieur Ido. Il aura été capturé pendant sa visite illicite, ou bien au sortir du Vaisseau. Et il devra répondre de ses actes.
- De quelle manière ?
- Son invitation à rester parmi nous ne sera plus valable, et vous devrez le raccompagner sur votre Sonde. Mais auparavant, je suppose qu'il devra se prêter à l'Aiguille.

Mikaël n'osa pas en demander davantage, et ils firent le reste de la marche en silence. Une fois arrivée à sa demeure, Foudre prépara un repas frugal, composé de pain noir, de fruits et d'une sorte de fromage. Ces produits, dont Mikaël avait conscience qu'ils constituaient probablement l'ordinaire de son hôtesse, lui parurent merveilleux de fraîcheur, et d'une saveur incomparable. Il retint cependant son admiration. Foudre paraissait triste, et son effort pour expliquer à Mikaël les méthodes agricoles sur l'Organe semblait lui coûter beaucoup. La magie de la journée s'était

irrémédiablement assombrie.

- Vous devriez vous reposer, lui dit enfin Foudre. Je vais devoir monter la garde cette nuit. Il est inutile que nous soyons fatigués tous les deux demain.
- Monter la garde ? répéta Mikaël d'un ton interrogateur.

Foudre le considéra avec douceur.

- Le comportement de votre ami rejaillit malheureusement sur la confiance que je vous porte, major Mikaël Strauss. J'en suis vraiment navrée, mais je dois m'assurer que vous passez la nuit ici.

Ce fut à Mikaël de rougir, cette fois. Il se sentait plein de honte, et de colère envers Ido.

- Je vais devoir envoyer un rapport à au capitaine Richards, avec votre permission.
- Faites, si ma présence ne vous dérange pas.
- Merci.

Pour ne pas se faire entendre, MiKaël choisit de rédiger un rapport écrit, qu'il rendit le plus bref possible.

« Deux équipes séparées. Ido et moi reçus par une Clé dans sa demeure forestière. Ido échappé, injoignable, probablement parti visiter le Vaisseau pour lequel nous n'avons pas l'autorisation d'accès. Problèmes diplomatiques sérieux à attendre demain. Séjour probablement écourté. Autochtones sereins, non-belligères, mais diversement coopératifs. Forme de pouvoir décentralisé, clanique. Pratiques sociales et solidaires très originales, qui auraient mérité une observation longue. Témoin d'une forme inexplicée de communication à distance. »

Ce rapport rendait-il justice à tout ce qu'il avait vu et éprouvé aujourd'hui ? Aux feuillages bruissants, au sentier sinueux de la forêt - à la majesté un peu raide de la vieille Pluie - à la danse étrangement synchronisée qu'il avait entrevue dans les jardins - au chant funèbre à trois voix qui résonnait encore dans sa tête - à la beauté troublante de Foudre, à son intelligence curieuse, et aux larmes qu'elle avait versées en écoutant pour la première fois de son existence le son des notes d'un piano ?

Sans parler, il approcha son appareil de l'endroit où Foudre s'était installée, et il s'assit auprès d'elle.

- Nous ne nous reverrons peut-être pas, dit-il.

Dans l'ombre qui était descendue des arbres à toute vitesse, le visage de Foudre paraissait plus

jeune.

- Nous pensions que vous aviez l'intention de vous installer ici, dit-elle. Il nous a semblé que c'était la décision la plus sensée, et donc la plus probable, dans votre position.

Mikaël ne put s'empêcher de sourire amèrement.

- La plus sensée, et donc la moins probable, corrigea-t-il.
- L'Union est-elle une autorité déraisonnable ?

Mikaël réfléchit avant de formuler une réponse.

- Peut-être. Je ne sais pas ce que l'Union nous commandera de faire, mais je doute qu'il s'agisse de nous installer sur l'Organe.
- L'Union n'est-elle pas à la recherche d'une planète habitable, accueillante, pour servir de refuge à l'humanité ?
- C'était le cas il y a cinq siècles, quand elle a organisé le Grand Essaimage. Mais depuis, l'humanité s'est habituée à l'errance.
- Vous vous êtes habitué à l'errance, Major Mikaël Strauss ? N'aimeriez-vous pas déposer votre carapace, et cesser de fuir en avant ?

Mikaël se sentait grisé par l'Organe qui les enveloppait, tout autant que par sa proximité à elle. Son envie de la toucher devenait à chaque instant plus pressante.

- Je donnerais tout ce que j'ai pour m'installer ici, Foudre. Mais je ne le peux pas.

Elle hocha la tête, comme si elle comprenait parfaitement la réponse.

- L'Union vous contraint à distance, dit-elle d'un air entendu.
- En quelque sorte, dit Mikaël.
- Donc, vous pensez que vous regagnerez la Sonde, demain, et que nous ne nous reverrons plus? demanda-t-elle encore.
- Je le crains. Mais je ne peux en être sûr. Il est possible que le capitaine m'ordonne de descendre à nouveau - tout dépendra sans doute des relations diplomatiques entre l'Organe et la Sonde.

Foudre eut un petit rire charmant, amusé, comme si les paroles de Mikaël étaient profondément naïves et la touchaient par leur candeur.

- Vous parlez de relations diplomatiques, mais... vous n'avez qu'un minuscule vaisseau et vous n'êtes qu'une poignée. La Sonde n'est rien par rapport à l'Organe.

Mikaël se sentit un peu triste en songeant à la puissance de feu de la Sonde. La Sonde n'était presque rien, en effet, mais ce presque rien était capable de tout détruire. Elle l'observait avec insistance, un sourire flottant encore sur ses lèvres. Son désir pour elle commençait à lui brouiller la vue, à étouffer en lui les paroles.

- Vous n'avez pas de femme, sur la Sonde ? demanda Foudre presque à voix basse.
- Non. Je n'ai pas été avec une femme depuis des mois.

Il démarra la musique, et Foudre ferma les yeux pour apprécier l'harmonie délicate, subtile, qui coulait des notes ténues comme un ruisseau. Mikaël ne réfléchit même pas lorsque sa main se mit à la caresser, et elle répondit à sa caresse, les yeux toujours fermés, avec une tendresse si naturelle qu'il en eut presque envie de pleurer. Ils firent l'amour en silence, délicatement, sur les accords sanglotants du piano qui faisaient luire, dans la nuit de l'Organe, comme un pâle rayon de la Terre.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2777

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830, pour impression, et conservées sur papier en plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Quo Vadis.

Je suis le premier capitaine du Quo Vadis à être né sur le Quo Vadis. Et ce changement est un changement plus profond qu'on pourrait le croire.

Je m'appelle Joseph Kellane et je suis né en 2752, alors que le Quo Vadis naviguait en bordure du Centaure. Le Vaisseau a été mon pays des merveilles, mon terrain de jeux et d'aventures, le théâtre de mes premières amours, de mon insouciance et de ma révolte adolescentes. Je n'ai jamais souffert, comme mes parents, du mal de l'espace. La pesanteur du Vaisseau, qui faisait tant gémir ma mère, est pour moi la seule référence naturelle. Mon univers est clos - et les grands espaces me donnent le vertige.

Je voudrais offrir à cette portion de l'humanité, dont le destin m'a donné la charge, non pas une chance de survie, mais une chance de bonheur.

CHAPITRE 6 : RAPPORTS

ANNEE TERRESTRE 3416

Le capitaine Egon Richards quitta le bureau où il venait de consulter les rapports des officiers au sol. Il avait besoin de faire les cent pas, et se mit à arpenter les trente et un mètres carrés de son espace personnel. Au fil des années, cette cabine s'était transformée en un univers à part, clos et saturé d'objets et de symboles personnels. Elle était comme l'image de son propre esprit : impeccablement ordonnée, elle était peu ouverte sur l'extérieur, et Richards jouissait de son organisation simple et nette, que rien ne venait déranger. Une diagonale de la cabine était laissée libre, entre le lit et le bureau, pour faire les cent pas - à babord, le vaste hublot laissait filtrer l'éternelle nuit de l'Espace. A tribord, se dressaient, disposés en quinconce comme des totems, des vestiges de la Terre. Une tour Eiffel de deux mètres de haut, un drapeau de l'Union, un grand portrait photographique de sa femme et de ses deux enfants, posant, un peu figés, au pied de la Sonde. Son uniforme d'apparat, exposé sur un mannequin sans tête. Un sabre ancien, ciselé avec des patiences d'orfèvre. Et un énorme bloc de granit rose, brut et rugueux, qui donnait à la cabine un poids d'archaïsme et de sauvagerie.

Il avait momentanément suspendu son jugement et ne savait pas, à cet instant, comment il allait gérer ces informations contradictoires. Le rapport de l'ingénieur Ido lui paraissait, de loin, le plus intéressant. Certes, sa désobéissance directe à la consigne de s'en remettre au major Strauss pour tout ce qui concernait les relations diplomatiques appelait une sanction. Il avait sciemment mis en péril l'objectif de paix de la mission, et placé le major Strauss dans une situation pour le moins inconfortable, et peut-être dangereuse. Néanmoins, le fait qu'on ait laissé à Strauss le loisir d'écrire un rapport indiquait que les conséquences n'avaient pas été désastreuses, et la relative bienveillance des autochtones ne serait peut-être pas trop durement éprouvée par cet accès de curiosité individuel. De plus, les découvertes de l'ingénieur Ido valaient certainement la peine de courir ces risques. Même s'il lui était, dans sa position, impossible de l'admettre publiquement, il inclinait à penser que Ido avait fait preuve d'une grande habileté, d'esprit d'initiative, et d'une certaine hauteur de vue quant à la nature profonde de leur mission. Le Vaisseau qui s'était échoué sur l'Organe quelques cinq siècles auparavant se trouvait dans un remarquable état de conservation. D'après les investigations rapides de Ido, il apparaissait qu'une partie importante du Vaisseau était demeurée scellée, et inviolée, faute d'électricité. Ido, qui était familier de ce type d'armement, déclarait qu'il était presque sûr que les parties scellées contenaient des matériaux comme des terres rares, de l'uranium, du lithium, de l'argon, du néon et de l'hélium. Le Vaisseau en lui-même, ses moteurs,

ses cuves, toute son infrastructure technique, représentait un potentiel de récupération énorme, équivalent à plusieurs années d'extraction et des années-lumière de transport dans des planètes éloignées. La conclusion de ce rapport sur le Vaisseau était sans ambiguïté : il représentait une aubaine pour l'Union. Ido n'excluait pas la possibilité de remettre le Vaisseau en orbite, moyennant quelques mois de réparations, où il serait envisageable de l'arraisonner ou de l'amarrer à la Sonde.

Le rapport sur le niveau technologique atteint par la civilisation de l'Organe paraissait à Richards moins complet, comme si Ido avait rapidement négligé cet objectif afin de se concentrer sur l'évaluation du Vaisseau. Ido mentionnait un aménagement urbain d'assez bonne facture, pour un stade 3 de la civilisation. Il avait vu quelques indices d'énergie thermique, clairsemés, et aucun indice d'énergie électrique. Le stade 4 semblait donc encore assez loin... Et il faudrait attendre le stade 6 avant que les autochtones soient capables d'ouvrir eux-mêmes les portes du Vaisseau, et en mesure d'utiliser les ressources qu'il recelait. Le problème qui se posait à Egon Richards était dès lors un vrai dilemme moral, et surtout, un vrai problème d'interprétation. Soit on considérait que le Grand Essaimage était une absolue priorité - et cela l'avait été, cinq siècles plus tôt, lorsque l'humanité asphyxiée par les vapeurs de son industrie avait lancé ses vaisseaux dans l'espace comme un naufragé lance des bouteilles à la mer. Si les humains, à ces jours sombres, avaient vu leur avenir assuré sur l'Organe, une grande part de leur angoisse se fût dissipée. On pouvait donc considérer que cette civilisation autochtone, paisible et organisée, représentait une fin en soi, et même peut-être la seule fin désirable pour l'humanité. Dans ce cas, la préserver de toute interférence extérieure, tout comme on élève en serre un organisme fragile, devenait un devoir sacré. Ce que la Sonde devait faire, alors, c'était repartir au plus vite, en laissant au maximum un ou deux membres de l'équipage au sol, avec un équipement radio, et pour consigne expresse de ne pas modifier le cours de l'Histoire de l'Organe.

Mais on pouvait tout aussi bien considérer que le Grand Essaimage avait été une tentative de circonstance, dictée par la peur de l'extinction, qui, aujourd'hui, était surmontée. L'humanité avait trouvé, comme toujours dans son Histoire, des artifices et des subterfuges. Elle avait perdu son berceau, mais elle s'était lancée à la conquête de l'univers. D'autres planètes avaient été trouvées, qui permettaient de fournir les ressources nécessaires à la vie. Si l'air, l'eau, la nourriture, étaient devenus plus précieux que l'or terrestre; si leur obtention nécessitait des technologies pharaoniques, on avait cependant réussi à organiser leur production et leur distribution, de manière durable. Des planètes étaient exploitées, des matières premières étaient transformées dans les vaisseaux-usines, des cargos s'occupaient du ravitaillement, et l'Union pourvoyait à la légalité et la sécurité de tout cela avec sa flotte. Les humains n'étaient peut-être pas heureux au sens où l'entendaient sans doute ces autochtones de l'Organe, mais ils vivaient en paix de leur travail, dans une relative sécurité. Une

nouvelle culture avait supplanté la culture terrestre - l'humanité avait changé de direction. L'Organe était une planète largement exploitable - on pouvait utiliser son eau, son air, sa nourriture, ses minerais, ses matériaux de construction. Et son Vaisseau. Cette civilisation autochtone n'était pas gênante par elle-même, mais son développement restait parallèle et comme étranger à l'Union. L'Organe devait alors être vu comme un moyen, qui devait être mis au service de l'Union.

Comment trancher entre ces deux interprétations ? Egon Richards se mit à faire les cent pas dans la diagonale de sa cabine, et songea à ce qui se passerait peut-être, et même probablement, si on laissait la civilisation de l'Organe atteindre le stade 6. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, il était probable que les autochtones procèderaient eux-mêmes à une exploitation destructrice de leur planète. Cela était le tragique destin humain. Tout en gaspillant aveuglément les ressources, ils se multiplieraient sans contrôle, et développeraient au cours de leur Histoire des technologies de destruction de plus en plus massives, dont ils auraient besoin lors des inévitables guerres qui les ensanglanteraient. En fin de compte, l'Union aurait face à elle une civilisation puissante, qui serait poussée hors du nid par la même asphyxie, le même besoin viscéral de conquête qu'elle-même. Les autochtones accepteraient-ils alors la tutelle de l'Union ? Ou bien leur *planétarité* profonde, culturellement ancrée dans leurs coeurs depuis des générations, ne les pousserait-elle pas à se singulariser, à s'opposer peut-être, à l'Union ? N'y avait-il pas un risque de guerre ? Et ce Vaisseau, une fois armé, n'était-il pas encore de nature à constituer une menace sérieuse pour l'Union ?

Tandis qu'il effectuait mécaniquement ses allers et retours entre le bureau et la couchette, les yeux fixés sur les nébuleuses lointaines qui marbraient la nuit de leurs violettes, Egon Richards prit sa décision. Sans hâte, après s'être efforcé de mesurer tous les effets et toutes les causes, il laissa la décision mûrir d'elle-même et se détacher de lui, autonome, objective, et lourde de conséquences. Il retirerait le Vaisseau de l'Organe, ôtant ainsi à cette civilisation cet accélérateur puissant, qui gisait là comme une bombe à retardement. Livrée à elle-même, la civilisation de l'Organe, au stade 6, devrait encore errer pendant des millénaires avant de constituer une menace pour l'Union. Par cette décision qui lui apparaissait dans toute sa sagesse, il suivrait les deux chemins qui s'ouvraient à lui, simultanément. Il laisserait la civilisation de l'Organe se développer dans sa biosphère, en limitant les interventions de l'Union à l'extraction du Vaisseau, et à l'exploitation intensive d'un continent inhabité de l'Organe. Ainsi, il prévenait les risques de guerre, apportait son tribut à l'Union, tout en laissant en paix ces rejetons de l'Essaimage.

Il se rassit à son bureau, afin de rédiger son propre rapport pour l'Amirauté. Il savait que le message mettrait plusieurs mois à atteindre sa destination, à la vitesse de la lumière - la décision lui appartenait donc entièrement. L'impossibilité de communiquer de manière immédiate faisait des capitaines de chaque Vaisseau les dépositaires d'une autorité absolue, qui se révélait parfois,

comme ce soir, lourde à porter. Quand il eut terminé son rapport, en l'absence du major Strauss, il décida d'aller rendre visite à Filip Reda, qu'il n'avait pas vu au mess de toute la journée. Il n'aurait su dire pour quelle raison le sort de ce mécanicien le tracassait autant - peut-être était-ce parce qu'il était, en tant que capitaine, responsable de toutes ces âmes. Mais, s'il mettait la main à la conscience, il devait reconnaître que si Reda était en train de mourir d'un cancer ou de radiations, il n'y penserait pas autant. Qu'y avait-il donc de si troublant dans l'idée du suicide ?

Tout en marchant par les coursives vides, dans lesquelles ses pas réguliers résonnaient familièrement, le capitaine Egon Richards prit conscience qu'il avait peur de la contagion. La mort, la tragédie, étaient de nature épidémique, surtout à huis clos. Filip Reda disait tout haut ce que d'autres rêvaient tout bas dans leurs cauchemars. Il disait que la mort était préférable à une vie de contraintes physiques et mentales dont on ne percevait plus le sens depuis des lustres. Il disait que le temps s'étirant à l'infini dans les vaisseaux spatiaux ne produisait plus de fruits. Il disait la défaite du désir. Et il n'avait pas besoin de mots, pour cela - car Filip Reda n'était guère prosélyte, et ne cherchait pas à imposer ses vues à l'équipage. Son suicide parlerait pour lui, plus haut, plus fort que n'importe quelle voix. Les suicides résonnaient dans l'éternité avec une force insoumise.

Lorsqu'il frappa, Reda mit longtemps à ouvrir - suffisamment longtemps pour que le capitaine s'en effrayât.

- C'est vous, capitaine ? demanda-t-il d'un ton affable, en se mettant au garde-à-vous d'un air absent. Avez-vous besoin de moi ?
- Je suis venu prendre de vos nouvelles, Reda. Rompez. Me permettrez-vous d'entrer ?
- Si vous voulez, mais je crains de n'avoir pas grand chose à vous offrir.
- Je ne suis pas venu pour cela, dit Richards.

Il pénétra dans la cabine, et fut saisi par son exigüité. Il ne se rendait jamais dans la cabine des membres de l'équipage - il n'avait aucune raison de le faire. Lorsqu'il lui arrivait de passer une soirée avec l'un des officiers, c'était toujours au mess, dans la salle commune, parfois dans sa cabine. Mais depuis sa visite intégrale de la Sonde, il n'avait pas remis les pieds dans ces espaces saturés. Lors de cette visite, les cabines étaient vides, propres, rutilantes, comme les compartiments lustrés d'une prodigieuse maison de poupées. Mais à présent, il s'agissait d'un lieu de vie, chargé d'odeurs humaines, de désordre, d'objets en tous genres qui dévoraient l'espace. Comme on était loin de l'ordonnancement impeccable de sa propre cabine... Ses yeux ne savaient où se poser pour éviter de violer cette pauvre intimité - des sous-vêtements en train de sécher, des paquets de biscuits entamés, des boîtes de médicaments, des notes manuscrites, encombraient toutes les surfaces.

- Peut-être seriez-vous plus à l'aise dans une cabine plus grande ? proposa le capitaine.
- Vous pensez que cela ferait une nette différence ? demanda Reda, intéressé.
- Je ne sais pas.
- Quelques mètres carrés de plus ou de moins pourraient faire la différence entre le supportable et l'insupportable, c'est ça ?
- Ce n'est qu'une proposition.

Reda avait envie de parler - de parler vraiment, d'échanger des vues dénuées de verbiage, de considérations hiérarchiques, et d'arrière-pensées. Cette question du bien-être matériel et de ses conséquences possibles sur la vie psychique, l'intéressait, mais il comprenait qu'Egon Richards n'était pas Mikaël Strauss. Il n'en tirerait pas grand chose. La lueur dans ses yeux, brièvement
. allumée, s'éteignit

- Vous êtes très aimable, capitaine. Mais je pense que cela ne servirait pas à grand chose. Et puis, comment justifieriez-vous une pareille dérogation ? Vous n'avez pas assez de grandes cabines pour tout le monde.
- C'est ce que je pensais, dit Richards.

En vérité, le vaisseau disposait d'un grand nombre de cabines supplémentaires, de toutes les tailles. Il serait très facile d'octroyer des privilèges, et donc des conditions de vie beaucoup plus décentes, à une bonne moitié de l'équipage, mais Egon Richards ne fonctionnait pas de cette manière. La hiérarchie était pour lui une colonne vertébrale; et à chaque grade, dans l'Astro-Spatiale, correspondait un nombre précis de mètres carrés. Si on commençait à faire des exceptions, c'était toute la colonne vertébrale qui était atteinte, rongée. Tout l'édifice qui menaçait ruine. Il était soulagé du refus de Reda.

- Je crois que vous avez eu un échange positif avec le Major Strauss ?
- Oui, en effet. C'est un homme remarquable.
- Je le pense également. Beaucoup de nos officiers sont des hommes remarquables.
- Beaucoup de vos hommes le sont aussi, sans être officiers.
- Oui, bien sûr, excusez-moi. Je ne voulais pas me montrer insultant.
- Ce n'est rien. Ce doit être parce que nous n'avons pas la même définition du mot « remarquable ».

Egon Richards était mal à l'aise.

- Peut-être que cela vous ferait du bien de descendre sur la planète ? dit-il encore, prêt à tout pour éviter le suicide, et pourtant plein de scrupules devant cette procédure inédite.

Filip Reda eut un pâle sourire.

- Vous avez vraiment peur, n'est-ce pas ? Sinon vous ne me proposeriez pas ça.
- Je me sens très concerné par votre état de santé, Reda. Je veux vous aider par les moyens qui sont en mon pouvoir.
- Combien de temps pourriez-vous m'octroyer en bas ?
- Deux, trois jours peut-être.

Les yeux de Reda s'illuminaient de manière intermittente - le plus souvent, ils étaient ternes et inexpressifs, et, soudain, ils s'animaient d'un reste de vie. La perspective de fouler une terre, d'avoir le visage baigné de lumière solaire, de respirer le parfum des arbres, redonnait à son regard une brillante étincelle.

- Il y a une chose que je n'ose pas vous demander.
- Mais faites donc, dit vivement Richards. Je vous en prie. Je vous contenterai dans la mesure de mes moyens.
- Est-ce que vous pourriez me déposer au sol, et me laisser là ? Si vous ne voulez pas que je me mêle aux habitants de l'Organe, je pourrais rester à l'écart, vivre dans une forêt, comme un ermite. Mais laissez-moi là, ne me demandez de remonter à bord.
- C'est de la désertion, fit observer Richards calmement.
- C'est de la clémence, corrigea doucement Reda .
- Que dirais-je aux autres ? A tous ceux qui en rêvent autant que vous ?
- Vous pourriez dire que je suis mort. Vous pourriez me déclarer mort.

Egon Richards se tint silencieux un long moment. Filip Reda ne savait pas s'il réfléchissait à sa proposition, ou s'il cherchait simplement les termes les moins violents pour exprimer son refus. Et, de fait, Egon Richards regrettait déjà de s'être laissé aller à proposer des entorses au règlement. Voilà ce qui en résultait - un fol espoir, qu'il allait devoir décevoir. C'était pire que s'il n'avait rien fait.

- Trois jours, peut-être puis-je obtenir une semaine. Mais il vous faudra remonter à bord.

Filip Reda ne protesta pas, n'argumenta pas, ne manifesta aucun dépit. Simplement, la brillance de ses yeux se ternit, et il reprit son attitude douce et résignée.

- Non, Capitaine. Si vous me forcez à remonter à bord, après avoir goûté une fois de plus à la joie de vivre, je me tuerais dans l'heure. Je me tuerais sur place pour n'avoir pas à remonter.

Il parlait sans agressivité - il ne s'agissait pas d'une menace, mais d'un simple constat lucide.

- Je préfère rester à bord, dans ce cas.

Il se leva, comme si l'entretien touchait à sa fin, et le capitaine, qui n'avait pas l'habitude d'être congédié, se leva pourtant à sa suite.

- Vous direz au major Strauss que j'attends impatiemment sa visite, Capitaine.

Egon Richards ne savait comment prendre congé, et, tout en se sentant vaguement ridicule, il esquissa un garde-à-vous.

Filip Reda lui rendit son salut avec un infime retard, et une mollesse décourageante, et bientôt la porte de la minuscule cabine se referma.

Egon Richards pressa le pas, en proie à un sentiment d'oppression qu'il espérait apaiser par la marche. Était-ce l'exiguïté de la cabine ? Ou l'abîme insondable que contenait cette étroite boîte métallique ? Le capitaine sentait sa cage thoracique comprimer ses poumons. Il sentait un besoin irrépressible de se gonfler, d'aspirer l'air à grandes bouffées, jusqu'à faire éclater ses côtes. Puis, peu à peu, cette impression se calma. Ses organes un moment révoltés retrouvèrent leur place habituelle, leur tic-tac d'horloge, leur contiguïté paisible. Son cœur, coincé dans sa cage comme Filip Reda dans la sienne, avait momentanément renoncé à s'échapper.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2786

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830, pour impression, et conservées sur papier en plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Quo Vadis.

Que signifie le terme de « leader » ? Par moments je me le demande, car je n'ai pas l'impression de mener notre équipage - du moins, pas comme on l'entend habituellement. Il y a beaucoup de choses qui émergent du groupe, et ce sont ces choses-là qui impulsent les directions profondes. Les leaders, dans l'Histoire, n'ont jamais fait que prêter leur forme, leur nom, leur image, à quelque chose qui existait déjà dans la foule avant eux. Ils ne mènent pas, ils incarnent, parfois malgré eux, portés par les circonstances.

Ce qui est en train d'émerger, à bord du Quo Vadis, me fascine. Je n'y aurais jamais pensé - aucun d'entre nous n'y aurait jamais pensé de son côté - car c'est un phénomène purement social, un phénomène de groupe, et à ce titre, il échappe à toute décision, à toute intention consciente.

Je vais essayer de nommer ce phénomène, mais il me semble que les mots de notre vieille langue commune, qui a été autrefois l'anglais, sont trop étroits pour le décrire. Il faudrait sans doute parler de spiritualité, et même peut-être de magie. Mais peut-on parler de spiritualité quand on sait que ciel est vide ? Et peut-on parler de magie quand on ne croit qu'à la causalité ordinaire ?

J'ai déjà évoqué dans ce journal ce lien particulier, presque télépathique, qui semble fonctionner entre certaines personnes de l'équipage. Tout le monde à présent a remarqué et accepté la réalité de ce phénomène psychique, et des pratiques sociales ont commencé à se développer autour de cela. Tout un vocabulaire aussi. Et des rituels - je vois de plus en plus de personnes renforcer ces Liens par des tatouages.

CHAPITRE 7 : SANCTIONS

CALENDRIER ORGANIQUE : AN 589

ANNEE TERRESTRE 3416

L'aube, dans la forêt de l'Organe, était d'une beauté émouvante. De la terre humide s'élevait une vapeur blanche, qui réfléchissait les premiers rayons, de sorte qu'on avait l'impression que la lumière montait de la terre plutôt qu'elle ne descendait du ciel. Tout en marchant, Mikaël fermait parfois les yeux pour se pénétrer du chant des oiseaux invisibles - il les imaginait par centaines, par milliers, célébrant le retour du jour dans un débordement de vie. Il n'existait aucun autre son plus joyeux que celui-là - aucune musique qui pénétrât votre âme d'un espoir plus puissant. La pensée du départ, Mikaël avait réussi à la réduire à un point noir presque imperceptible dans sa conscience. Il essayait de se faire présence pure, adhésion à l'instant, tout entier à la chance qu'il avait de vivre ces moments fugitifs, qui constitueraient peut-être, dans les années à venir, son plus précieux bagage. La nuit qu'il avait passée avec Foudre tenait du miracle dans son existence militaire; et il ne pouvait s'empêcher de se sentir reconnaissant envers la traîtrise de l'ingénieur Ido, qui lui avait offert la possibilité de cette escale. Un seul souvenir pouvait-il remplir une vie ? En cette aube sacrée, qui baignait la forêt de lueurs mystérieuses, il lui semblait que oui. Ces quelques heures sur l'Organe, entre les bras de cette jeune femme, jetteraient sur la pénombre éternelle des vaisseaux leur clarté réconfortante, sans jamais se tarir, sans jamais s'affaiblir.

Foudre marchait devant, soucieuse. Elle écoutait toujours, à cette heure, les murmures de ses tatouages - en effet, les douleurs des Clés s'apaisaient toujours avec la nuit, lorsque leur clan était livré au sommeil, et se ravivaient à son réveil. Grive et sa mère étaient les plus vives douleurs, mais il y avait dans tout son corps une courbature, un élancement, qui venait de tout le clan en deuil. Elle ressentait le besoin de se trouver auprès d'eux et de les réconforter; c'était le seul moyen à vrai dire de calmer la tension de son propre corps. C'était ainsi que les Liens avaient été conçus - pour suppléer à l'imperfection humaine, à l'égoïsme, à la cécité, à l'aspiration au bonheur individuel des Clés. Il n'était pas nécessaire de vouloir le Bien, avec sa raison, ses sentiments, ou son âme : c'était le corps qui prenait le relais, impérieux et primordial. Même si Foudre se sentait dangereusement troublée par cet homme de la Sonde, au risque d'oublier ses devoirs, il y avait ces douleurs intestines dans sa chair qui imprimaient en elle, à un niveau aussi profond que l'instinct de survie, l'instinct d'aider son clan. Mais aujourd'hui était une journée particulière, et il lui faudrait lutter à la fois contre son inclination envers Mikaël Strauss et contre l'instinct du clan, car sa présence serait

requis auprès des autres Clés pour l'inévitable sanction de l'ingénieur Ido.

Lorsqu'ils parvinrent sur la grande place qui se trouvait au niveau de l'entrée principale du Vaisseau, une foule nombreuse était déjà assemblée. Mikaël vit tout de suite l'ingénieur Ido, qui, imperturbable, se tenait debout à côté des Clés qui les avaient reçus la veille. Il ne paraissait pas être retenu de force. Tandis que Foudre allait parler avec Pluie, Ambre, Fleuve et Avril, Mikaël observa la place. Les autochtones de la ville s'attardaient, pour certains, curieux de ce qui se passait, et l'on entendait des bribes de leurs conversations.

- Il paraît qu'il a visité le Vaisseau sans autorisation.
- On l'a retrouvé à l'intérieur, ce matin, et personne ne sait combien de temps il y est resté.
- Il paraît qu'il prenait toutes sortes de choses en notes, jusqu'au dernier moment.
- Ces gens ne manquent pas d'audace.
- Vous voulez dire qu'ils sont inconscients.
- Laquelle des Clés va procéder à sa sanction ?

Mikaël, mal à l'aise dans ses vêtements militaires qui le marquaient du sceau des traîtres, se posait silencieusement d'autres questions. Qu'est-ce que Ido était allé chercher exactement ? Qu'avait-il trouvé ? Avait-il agi sur ordre du capitaine Richards ? Devait-il essayer de le défendre ? Se présenter comme un relais diplomatique ? De quelle mystérieuse sanction les badauds parlaient-ils ?

- Foudre, dit-il à mi-voix.

Elle se retourna vers lui, l'air désolé.

- Ton camarade va être soumis à l'Aiguille.
- Est-ce mortel ? demanda Mikaël anxieusement.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

- Non, pas du tout. Tu devras ensuite l'escorter à bord de ton vaisseau, et il ne devra pas reparaitre sur l'Organe.
- Qui est en charge ? Est-ce la Clé qu'on nomme Pluie ?
- Oui, dit Foudre, en quelque sorte.

Mikaël s'avança vers la vieille femme, qui releva un peu le menton, à son approche, pour mieux le toiser.

- Au nom du capitaine Egon Richards et de tout l'équipage de la Sonde, je vous présente toutes

mes excuses pour le comportement indigne de l'ingénieur Ido.

Pluie le considéra gravement.

- Pourquoi t'excuses-tu pour lui ? Es-tu responsable de ses actes ?
- Non, balbutia Mikaël.
- Et ton capitaine Egon Richards, a-t-il contraint l'ingénieur Ido à agir ?
- Je l'ignore, Madame. Je crois que non.

Ido s'agita à quelques mètres.

- Je l'atteste, le capitaine Egon Richards n'a rien à voir avec mon initiative.

Pluie semblait réfléchir.

- Je cherche à comprendre, dit-elle. Votre chef a-t-il les moyens de vous contraindre à faire ou à ne pas faire quelque chose ?
- Le capitaine commande, et la hiérarchie militaire nous impose d'obéir.

Pluie adressa un regard significatif à Fleuve, puis à Foudre, comme s'ils venaient d'avoir confirmation d'une chose qu'ils soupçonnaient. Cependant, Mikaël ne comprenait pas ce dont il s'agissait.

- Mais vous avez la liberté de désobéir aux ordres, n'est-ce pas ? demanda Foudre avec douceur.
- Oui, naturellement. Mais je vous assure que l'ingénieur Ido devra assumer les conséquences de son choix. Le capitaine Richards ne laisse impuni aucun manquement à la discipline militaire. Je vous assure qu'il prendra la mesure de l'affront qui vous a été fait et que...
- Nous n'en doutons pas, dit Pluie lentement.
- Pourrais-je solliciter, dans ce cas, un retour immédiat au vaisseau, afin que l'ingénieur Ido soit confronté à son supérieur dans les plus brefs délais ?
- Mais bien sûr. Vous le raccompagnerez aussitôt que nous aurons accompli une petite formalité sur sa personne.

Ido, l'air buté, demeurait impassible.

- Je me permets d'insister, commença Mikaël, pour que...
- Votre insistance ne servira à rien, jeune homme. La décision a été prise de manière collégiale, et je pense que votre hôtesse joindra sa voix à la nôtre.

Foudre, sans hésitation, acquiesca.

Pluie fit un petit geste de sa main recouverte de tatouages entrelacés - un petit geste d'une grâce impérieuse, pour le congédier, ou le faire taire.

Mikaël adressa un regard à l'ingénieur Ido, qui hocha la tête, comme pour le remercier de sa vaine tentative d'intercession.

- C'est moi qui procéderai, déclara Pluie. Et je choisis... la paupière droite.

Les paupières étaient les rares morceaux de peau encore vierges de sa personne - sans doute parce que le tatouage devait y être particulièrement douloureux.

- Foudre, dit Pluie, peux-tu manier l'Aiguille ? Tu as la main la plus sûre.

La jeune fille se dirigea vers Fleuve, qui lui tendait, dans un coffret, un étrange nécessaire. Il y avait là une très longue et très fine aiguille, ainsi qu'une petite fiole contenant un liquide d'un bleu obscur.

On fit asseoir Ido, et sa tête fut maintenue par Avril et Ambre, non sans une certaine douceur.

- Nous allons vous souffler les paroles que vous devrez prononcer, murmura Ambre à l'oreille de Ido.

- Suis-je obligé de me prêter à cette simagrée ? grogna-t-il.

- Absolument, dit-elle.

Ido vit Foudre s'approcher de lui, la longue aiguille en main, et tâter de ses doigts légers l'os de son crâne, au niveau du front.

- Ne vous inquiétez pas, la douleur est supportable, dit-elle.

Ido se raidit un peu, mais sa tête était fermement maintenue, et il ferma les yeux pour ne pas voir l'aiguille approcher de son front.

- *Que l'Aiguille serve à recoudre la confiance déchirée*, dit Pluie d'une voix forte. *Qu'elle tisse un Lien solide.*

Il la sentit pénétrer dans sa chair, et il eut l'impression - pourtant contredite par toutes ses connaissances en anatomie - qu'elle traversait sa boîte crânienne.

- *Je prends la responsabilité de tes actes*, dit Pluie.

« Vous devez répondre : « je renonce au secret » ».

- Je renonce au secret, prononça Ido, surpris par le son de sa propre voix, et comme dissocié de lui-

même.

Puis l'aiguille se retira, et Foudre la trempa, encore humide, dans l'encre bleue, avant de réaliser un point sur la paupière de Pluie.

- *Que le poids de tes fautes te soit retiré*, dit encore Pluie.
- Je serai pur comme l'enfant.

Tandis que Foudre enfonçait l'aiguille à divers points du visage et du corps de Ido, Mikaël, hypnotisé, entendait les paroles rituelles et tâchait d'en démêler le sens.

- *Je veillerai sur ta Raison.*
- Je respecterai tes décrets et me plierai à ta gouvernance.
- *Je ne ferai preuve d'aucune cruauté.*
- Je te prêterai la force de mon esprit lorsque tu en auras besoin.
- *L'équilibre du clan sera ma seule boussole.*
- Je serai ton corps, tes mains, ton bras, tes jambes.
- *Je serai ton courage et ton guide.*

La cérémonie paraissait toucher à sa fin - les badauds, l'air grave, hochaient la tête, et un frémissement imperceptible dans la foule indiquait qu'elle allait bientôt se disperser. Le dernier baiser de l'aiguille, et les derniers serments, furent suivis d'un long silence.

Pluie s'adressa alors à Ido.

- Tu ne mettras plus le pied sur le sol de l'Organe.

Ido s'inclina. Son visage était luisant de sueur, et ses traits semblaient tirés comme après une vive douleur. Mikaël s'approcha pour lui donner le bras, et il ne le refusa pas.

- Je vous remercie pour votre hospitalité, dit-il timidement, en s'adressant à Pluie.
- Vous êtes le bienvenu sur l'Organe, major Mikaël Strauss, dit Foudre d'une voix claire.
- Quand votre vaisseau doit-il repartir de notre ciel ? demanda Ambre.
- Je l'ignore, mais j'espère avoir l'occasion de vous revoir, et de répondre à l'invitation de Foudre.

Les Clés répondirent d'un signe de tête indifférent.

Foudre proposa de les raccompagner à l'annexe, et Pluie se joignit à eux. Mikaël, malgré son envie de trouver un moment pour parler à Foudre, soutint son coéquipier, et ils restèrent tous deux plongés, par un accord tacite, dans un silence quasi-complet. Sans doute à cause des événements de la matinée, l'émerveillement qu'il avait éprouvé en présence de la forêt s'émoissait déjà - et il se demanda, vaguement, au bout de combien de temps il serait devenu insensible à cette présence, s'il avait eu la chance de demeurer ici. Probablement très vite, songea-t-il pour se donner le courage de remonter. Les sensations qui l'assaillaient ne lui laissaient aucun repos - il y avait l'inquiétude pour Ido, à laquelle se mêlait un certain agacement, car il les forçait tous deux à abrégé leur mission, peut-être définitivement. Mais il y avait aussi l'Organe qui les enveloppait, au second plan, avec ses bruissements et ses souffles caressants. Et Foudre, derrière lui, dont il percevait la voix, le corps, dont il se rappelait la nudité, et qu'il allait falloir quitter. Il tenta, pour couper court à ces impressions diverses, de se concentrer sur la conversation que les deux femmes tenaient à voix basse.

- Tu as bien fait, disait Pluie. Je pense que tu aurais même pu aller plus loin.

Foudre répondait à voix trop basse pour que Mikaël pût l'entendre.

- Comment as-tu interprété ses émotions ? demanda Pluie.

A nouveau, des mots inaudibles.

- Pour l'autre, c'est un peu différent. Il s'agit d'une sorte d'excitation.

Une question, murmurée.

- Non, pas du tout de cette sorte. Quelque chose de violent, comme lorsqu'on attrape sa proie, ou que l'on découvre une idée particulièrement fructueuse.

Une autre question.

- Je le crains. Cela n'est peut-être pas encore conscient chez chacun d'entre eux, mais c'est là.

Foudre resta un moment silencieuse. Puis elle dit quelque chose un peu précipitamment.

- Je sais, cela ne m'enchanté pas non plus. Mais il faudra s'y résoudre.

Cette fois, Mikaël parvint à comprendre la question de Foudre :

- Sait-on où se trouvent les autres ?

- Non, il n'y a aucun moyen de le savoir. L'Organe est trop vaste - l'information se perd, avec la distance.

- Et la distance avec le Vaisseau ? N'est-elle pas trop grande ?

- Il n'y a que de l'air, au milieu. Cela ne posera pas de problème.

Puis les deux femmes se turent. Mikaël murmura à l'adresse de Ido :

- Vous vous sentez normal, ingénieur Ido ?

- Je me sentirai beaucoup mieux quand on aura réussi à faire décoller l'annexe.

- Non, je voulais dire : cette aiguille, cette cérémonie... Cela ne vous a pas blessé ? Vous ne sentez pas de séquelles ?

- J'irai voir le médecin du bord. Mais non, je ne crois pas. C'est un décorum primitif, du grand-guignol à quatre sous, maugréa-t-il. Tout au plus une sorte d'acupuncture.

- Vous croyez ?

Ido le considéra avec étonnement.

- Et vous, vous croyez le contraire ?

Mikaël, malgré sa perplexité, eut un peu honte de se laisser si facilement séduire par les autochtones, et d'abandonner si vite sa rationalité.

- Non, bien sûr. Je posais juste la question pour vérifier que tout allait bien. Vous avez fait votre rapport au capitaine Richards ?

- Oui, j'en ai même fait plusieurs, au fur et à mesure de mes découvertes. Au cas où j'aurais été mis dans l'incapacité de le faire plus tard.

Mikaël hocha la tête. Il imagina la nuit exceptionnelle et solitaire de l'ingénieur Ido, dans le Vaisseau, et ses rapports fiévreux envoyés à la hâte. Le capitaine Richards avait-il passé une nuit blanche, à attendre ces informations distillées au compte-gouttes ?

Ils arrivèrent enfin à l'annexe, et Foudre s'approcha spontanément de Mikaël.

- Il faut revenir, Mikaël Strauss, dit-elle, en le fixant de ses yeux profonds. Nous n'avons pas fini d'échanger nos coutumes.

Les souvenirs de la veille affluaient à sa mémoire et à sa peau, il revoyait les reflets de la lune sur son ventre, et le parfum de ses cheveux entêtait son imagination.

- J'espère que je le pourrai, Foudre.

- Il le faut, dit-elle en souriant. Je l'ordonne.

Il sourit à son tour, puis elle recula avec solennité et se tint à côté de Pluie. L'ingénieur Ido était déjà monté dans l'annexe, et Mikaël le rejoignit après avoir salué la vieille femme dont la paupière

droite, légèrement enflée, était rouge.

Le bruit agressif du moteur - la secousse brutale du décollage - le coeur de Mikaël, soudain arraché de sa poitrine - les arbres, les ruisseaux, les oiseaux de l'Organe devenant en quelques secondes aussi petits et irréels que des détails sur une image peinte ... Quand l'annexe s'arrima à son quai, les yeux de Mikaël reconnurent le décor familier du hangar, et son corps se réajusta immédiatement à la gravité artificielle à laquelle il était habitué. Mais son esprit était resté en bas.

Le capitaine Richards et le lieutenant Malkine les attendaient, avec une impatience manifeste. Il fallut beaucoup d'efforts à Mikaël pour accomplir ce qui était attendu de lui, et qui avait, momentanément il l'espérait, tout à fait perdu son sens. Le dos droit, le salut militaire, les paroles réglementaires. Il comprit, à travers une sorte de brume, que le capitaine Richards les priait tous les deux dans la salle de débriefing, ce qui était parfaitement logique. Le lieutenant Malkine, en tant que second, allait également assister à l'entretien.

- Major Strauss, nous allons commencer par vous. Avez-vous réussi à nouer des relations diplomatiques amicales ?
- Oui, malgré l'interruption occasionnée par l'ingénieur Ido. J'ai réussi à tisser un lien d'amitié avec la Clé qui m'a accueilli dans sa demeure.
- Pouvez-vous me faire un rapport synthétique sur la mentalité des autochtones ?

Les impressions de Mikaël étaient trop intenses, pour le moment, pour former autre chose qu'un kaleidoscope. Mais l'habitude de la synthèse, et le sentiment du devoir, aidant, il parvint à formuler quelques phrases.

- La société est clanique, marquée par une forte solidarité de chaque clan. Les Clés sont les chefs de clan; ils semblent coopérer entre eux pour prendre les décisions d'ensemble de la Cité. La hiérarchie n'est pas marquée par un protocole formel, mais par un respect universel envers les chefs, sans distinction d'âge ou de sexe. Il ne semble pas qu'il s'agisse d'une société particulièrement patriarcale. Il n'y a pas d'enrichissement personnel remarquable chez ces chefs, qui vivent de manière modeste, à l'écart, et sans ostentation. La Ville est remarquable par sa beauté, je n'ai pas vu de quartier déshérité, et tendrais à penser qu'il existe une forte solidarité sociale, et peu d'inégalités de revenus.
- Oui, oui, fit le lieutenant Malkine, comme pour le presser d'abréger.

Mikaël ne releva pas cette interruption.

- La maîtrise du langage paraît excellente, et l'habitude de lire semble enracinée chez certains autochtones. La Clé qui m'a accueilli était en train de lire Les Grandes Espérances...

Le capitaine Egon Richards sourit.

- Ils semblent avoir développé des connaissances et des pratiques dans des domaines singuliers, dit encore Mikaël, comme la synchronisation corporelle, l'éthologie végétale et animale...

Le capitaine souriait toujours d'un air poli.

- Vous paraissez charmé, major Strauss.
- En effet. C'est une civilisation pacifique et prospère.

Le lieutenant Malkine soupira bruyamment - le Capitaine Richards n'en fit rien, mais Mikaël sentit qu'il avait assez parlé, et se tut.

- J'espère que ce sentiment d'amitié envers les autochtones ne vous empêchera pas de mener à bien votre mission diplomatique, dit Malkine.
- De quelle mission s'agit-il ?

Le capitaine lança un regard de reproche au lieutenant, mais, comme Mikaël s'y attendait, il ne lui reprocha rien ouvertement.

- Le lieutenant Malkine anticipe, bien sûr, sur les éventuelles conséquences diplomatiques de l'analyse de l'ensemble des rapports.

La phrase ne voulait pas dire grand chose - cela arrivait souvent au capitaine Richards de prononcer d'un air très solennel des phrases un peu creuses. Mikaël s'abstint de tout commentaire et ravala sa question.

- Nous ne prendrons aucune décision jusqu'au retour de la seconde équipe, qui n'est pas prévue avant soixante-douze heures, ajouta le capitaine.

Puis il se tourna vers Ido et s'adressa à lui d'un air sévère :

- Ingénieur Ido, je vous avais formellement ordonné de vous en remettre au major Strauss pour tout ce qui concernait les relations diplomatiques, et il s'avère que vous vous êtes passé de son accord pour enfreindre les règles fixées par les autochtones.
- Je suis conscient de ce manquement, mon Capitaine. Me permettez-vous de vous en expliquer les raisons ?
- Faites, intervint le lieutenant Malkine, plutôt aimablement.
- L'objectif qui était le mien était malgré tout d'évaluer le potentiel technique de cette civilisation, et de nous faire une idée exacte de ce qu'ils maîtrisaient ou non. Visiter le Vaisseau me paraissait indispensable à la réalisation de cet objectif. Ne pouvant concilier les deux, j'ai privilégié

l'objectif technique par rapport aux recommandations diplomatiques.

- En faisant courir au major Strauss un risque considérable, sans parler de vous-même. Les autochtones auraient pu vous tuer, insista mollement le capitaine.
- Je n'ai pas réfléchi aux conséquences possibles pour le major Strauss, et le prie de me le pardonner. J'étais quant à moi déterminé à assumer les conséquences de mes actes. J'ai estimé que ces informations étaient, en quelque sorte, plus précieuses que ce que je risquais.
- Et c'est une décision courageuse, dit le lieutenant Malkine.
- Courageuse, mais irréfléchie et dangereuse. Les choses ont bien tourné, mais vous auriez pu vous faire tuer sans obtenir aucune information, et mettre l'ensemble de la mission diplomatique dans l'embarras, martela le capitaine Richards.

Mikaël voyait très bien le désaccord entre le capitaine et son second - et il fallait que le capitaine eût le dernier mot.

- En effet, ingénieur Ido, finit par dire le lieutenant Malkine. Pour votre manquement à la discipline, je propose quatre jours de cachot.
- Huit jours, trancha Richards. C'est le moins qu'on puisse faire.

Il y eut un bref silence. Ido devait se sentir soulagé - Mikaël avait craint une sanction beaucoup plus lourde à son égard. Mais il comprenait que les informations qu'il avait glanées étaient vraiment précieuses - si précieuses même qu'elles éveillaient sur le visage des deux supérieurs l'expression d'un intérêt évident, que son propre discours n'avait pas du tout suscité. Ido était sanctionné pour la forme, officiellement. Mais le lieutenant Malkine, manifestement, aurait été plutôt enclin à le féliciter. En fait, Mikaël comprenait que c'était à sa seule intention que cette mascarade était jouée - afin qu'il ne puisse pas se plaindre d'une injustice. S'il n'avait pas été là, cette partie de l'entretien n'aurait même pas eu lieu, et le capitaine Richards en serait venu directement au point où il aboutissait en ce moment :

- Une fois cette question réglée, ingénieur Ido, nous souhaitons entendre votre rapport détaillé sur l'état du Vaisseau et sur sa cargaison.
- Ces questions n'intéressent pas le major Strauss, dit Malkine.

En effet, répondit le capitaine. Major, je vous serais reconnaissant de bien vouloir vous rendre au chevet du mécanicien Reda. Il attend votre visite. Bien entendu, il n'y a pas de véritable urgence. Vous pouvez vous restaurer d'abord

Mikaël salua, et sortit - il avait l'habitude d'être semblablement éconduit, écarté des

réunions sensibles. Le capitaine Richards tournait les choses de manière plus polie que le lieutenant Malkine, mais cela, au fond, revenait au même. Il n'avait pas faim, et se rendit directement, à travers les coursives, dans le quartier de Reda. En chemin, il repensa à la petite phrase du lieutenant Malkine : « j'espère que votre amitié pour les autochtones ne vous empêchera pas de mener à bien votre mission diplomatique ». Cette phrase, malgré les incertitudes qu'elle contenait, lui promettait un retour sur l'Organe. Une autre mission diplomatique, c'était la chance de revoir Foudre, de sentir à nouveau l'herbe, les arbres et le soleil. Cela suffisait pour l'emplir de joie - même s'il comprenait très bien les possibles implications de ce à quoi il venait d'assister. Le Vaisseau devait contenir des matières premières utilisables, et Richards et Malkine voudraient probablement les négocier avec l'Organe... Mikaël se demanda s'il serait de taille à mener cette négociation, puis, en arrivant devant la cabine de Reda, il haussa les épaules et se concentra sur la tâche qui l'y attendait.

Filip Reda lui ouvrit dès qu'il frappa, et Mikaël perçut, dès l'abord, un changement dans l'atmosphère qui l'entourait. Il semblait d'une certaine manière plus vivant, plus éveillé. Et sa cabine, qui lui avait laissé le souvenir d'un certain désordre, était d'une netteté presque excessive. - Major Strauss, je suis content de vous voir.

Reda souriait, d'un sourire pâle, un peu distant, et qu'on sentait volatile - mais il souriait, et Mikaël trouva à son visage un charme qu'il n'y avait pas vu.

- Vous semblez aller mieux, fit-il.

Reda ne répondit pas, et l'invita à s'asseoir.

- Savez-vous que le capitaine Richards s'est déplacé lui-même, pendant votre absence ?

Mikaël ne cacha pas sa surprise.

- Cela vous a-t-il été utile ?

- Non.

Reda soupira, les yeux dans le vague, comme s'il cherchait le mot juste.

- La compagnie du capitaine Richards n'a pour moi pas plus d'intérêt que celle d'une fourmi.

Mikaël éclata d'un petit rire surpris.

- Que voulez-vous dire ?

- Son esprit est habité par des codes, des signaux, des informations qui ne sont d'aucune utilité pour moi. Il habite lui-même un monde dans lequel je n'habite pas.

- En quoi cela vous fait-il penser à une fourmi ?

- Eh bien, j'ai lu quelque part, je ne sais plus où, que sur la Terre, même au point le plus aigu de la surpopulation, la masse totale des fourmis excédait celle des humains. Ce qui signifie que dans tous les espaces, les fourmis coexistaient avec les humains. Ils vivaient à côté, dans des univers parallèles. Ils pouvaient se toucher, parfois, se blesser ou se tuer mutuellement, mais leurs logiques respectives, elles, ne se rencontraient jamais. Elles étaient absolument parallèles, séparées aussi absolument que par des millions d'années-lumières. Si un être omniscient avait dû raconter l'histoire des hommes d'un côté, et l'histoire des fourmis de l'autre, ces deux histoires n'auraient eu aucun événement commun - et probablement pas même de cadre commun. Ainsi il en va pour moi du capitaine Richards. Il m'est aussi radicalement étranger que s'il était à des années-lumières, dans un autre univers. Aussi étranger qu'une fourmi.
- Je comprends, dit Mikaël. Je partage sans doute, à certains moments, une impression un peu similaire.
- A quels moments ?
- Lorsque nous avons une conversation. J'ai souvent l'illusion de pouvoir communiquer avec lui, et puis il dit soudainement quelque chose qui me rappelle à la réalité.
- Pourquoi ne pouvez-vous communiquer vraiment avec lui ?
- C'est peut-être son sens de la hiérarchie, qui crée cette cloison étanche. Je ne sais pas.

Reda haussa les épaules.

- Il m'a proposé une cabine plus grande, il m'a proposé même de passer une semaine sur la planète.
- Et vous avez refusé ?
- Il n'a pas voulu que j'y reste définitivement, alors... à quoi bon ?

Mikaël hésita avant de demander :

- Si vous pouviez vivre sur l'Organe, vous n'auriez plus envie de mourir ?
- Sans doute, la question se poserait à nouveau, d'une façon différente.
- Où en êtes-vous, de vos idées noires ?
- Vous savez, ce n'est pas comme une chose qui peut aller et venir. C'est plutôt comme un organisme qui est là, et qui croît, à une vitesse inégale, avec des pauses, et des accélérations. Mais cela ne diminue jamais.
- Vous pensez que tous les gens qui ont envie de mourir finissent par se suicider ?

Reda considéra la question, avec intérêt et sérieux.

- Non. Quand ce n'est pas trop développé, cela n'empêche pas de vivre. Beaucoup de gens doivent mourir d'autre chose, avant terme en quelque sorte.
- Cela ressemble à quoi ?
- Vous ne le savez vraiment pas ?
- Non, fit Mikaël, je ne crois pas.
- C'est étrange. J'aurais juré que cet organisme était présent dans tout homme. Plus ou moins développé, plus ou moins épanoui. Mais dans tout homme.
- Le désir de mort, articula Mikaël. C'est une idée que j'ai déjà entendue. Mais je n'y ai jamais vraiment cru, jusqu'à présent.
- Vous croyez à l'instinct de survie ?
- Oui, je suppose.
- Mais les deux ne sont pas contradictoires. Enfin, si, ils le sont, mais ce que je voulais dire c'est qu'ils ne sont pas exclusifs. Ils coexistent, en quelque sorte.
- Comme les hommes et les fourmis.
- Oui. Chez moi, par exemple, l'instinct de survie est en train de s'affaiblir, tandis que le désir de mort s'accroît. Mais ils ont longtemps été de force égale.
- Dites-moi à quoi ressemble votre désir de mort.

Reda soupira, et Mikaël fut troublé en reconnaissant dans son expression, dans le ton de sa voix, la même altération subtile et profonde qui transforme les amoureux lorsqu'on les invite à parler de l'objet de leur désir.

- C'est d'abord un désir de lâcher prise, de se laisser aller, tout simplement, de cesser le combat. Un désir de dormir, de glisser. Et puis c'est aussi un désir de fuite.
- Comme une porte qui s'ouvre quand on se sent enfermé ?
- Oui. Un peu. Mais ce n'est pas exactement comme une porte. Plutôt un horizon, un horizon très large.

Mikaël demeura silencieux un moment, rêvant sur ces images.

- Est-ce présent en vous ? demanda Reda, au bout d'un moment.

- Oui, dit Mikaël à voix basse. C'est comme un bruit très sourd, que j'entends à peine, sauf si je tends l'oreille.

Reda paraissait satisfait.

- Vous voyez, le capitaine Richards, par exemple, n'aurait pas répondu de cette façon à ma question. Il ne l'aurait probablement pas comprise. Il considère le suicide comme quelque chose de purement extérieur à lui - une sorte de dysfonctionnement pouvant affecter son équipage. Il n'en saisit pas la portée humaine. Il n'en saisit que les conséquences sur la fourmilière.

Mikaël avait envie de changer de sujet - mais Reda parlait avec animation, et il lui semblait que par là, au moins, il se rattachait à la vie. Si leurs entretiens l'intéressaient assez, ils pouvaient peut-être contenir ses démons.

- Vous devriez accepter de passer quelques jours à terre. Qu'avez-vous à perdre ?
- Une chose à laquelle je suis de plus en plus attaché : ma tranquillité. Je n'ai pas envie de mourir avec un sentiment d'arrachement douloureux. Pas envie d'avoir l'impression d'avoir raté ma vie. Je voudrais juste faire le vide, doucement, me débarrasser des choses de ma vie l'une après l'autre, en douceur, comme une pièce qu'on vide pour l'aérer. Il y a de moins en moins de meubles, de moins en moins d'objets, et les lignes pures de l'architecture peuvent enfin réapparaître. On se sent plus léger, dans ce minimalisme. On se sent épuré. C'est comme ça que je veux mourir, pas en pleurant de rage ou de désespoir.
- Il me semble que je peux comprendre. Mais en même temps, le simple fait de se reconnecter à une planète prodigue un sentiment si puissant... La vie tout autour est contagieuse, elle aussi : l'énergie des arbres, des animaux, de la communauté humaine innombrable, se remet à couler dans vos veines.
- Et ça ne fait pas mal, quand la circulation revient ?
- Michelle Touré a sangloté en mettant pied à terre. Et certains autres ont eu des phobies de l'espace et de la foule. Mais moi, j'ai senti ce flot d'énergie, et j'ai eu l'impression de ressusciter d'entre les morts.
- Nous sommes tous morts-vivants, dans ces vaisseaux. Des créatures blafardes et pitoyables.
- Vous savez, je crois que c'est comme cela qu'ils nous voyaient.
- Qui ?
- Les autochtones. Ils nous regardaient avec une telle compassion - je crois que c'était cela, le pire.

- Ils ne sont pas des fourmis, alors ?
- Non. Ils sont plus humains que vous et moi.

Filip Reda demeura un moment songeur. Il ne souriait plus, à présent, et la fatigue imprégnait à nouveau ses traits.

- Je reviendrai demain ? proposa Mikaël.
- Avec plaisir. Je vous promets d'être encore là.
- Merci.

Ils se serrèrent la main, et Mikaël prit congé.

Pour rentrer dans sa cabine, il fit un détour par la Promenade - une longue passerelle couverte de hublots, qui permettait à tout l'équipage de venir admirer les beautés froides de la nuit sidérale. On y était rarement seul, mais le spectacle du vide, du rayonnement, de la rotation lente et inexorable du temps, incitait au silence. Mikaël fut heureux que le Vaisseau fût orienté de telle manière qu'il pût apercevoir l'Organe - bleue et verte, dans son atmosphère qui la protégeait de l'espace comme un bouclier féérique, la planète tournait lentement, presque insensiblement. La lumière et l'ombre, comme des principes divins, alternaient sur sa surface parfaite - comme si, à une certaine distance, toute chose, tout corps, toute vie, devenait une abstraction mathématique.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2819

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830, pour impression, et conservées sur papier en plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Quo Vadis.

Mon projet de constitution touche à sa fin. Pourrons-nous jamais le mettre en place dans un autre environnement que le Quo Vadis ? L'avenir le dira. J'approche de soixante-dix ans et l'avenir se rétrécit devant moi. Mais mon énergie, elle, reste intacte.

J'ai proposé à l'équipage de se constituer en groupes d'une ou deux centaines de personnes, soudées autour d'une personne que je n'ai pas envie d'appeler un chef, car son rôle principal ne serait pas de commander, mais de créer du lien entre tous les membres de sa communauté. Les liaisons télépathiques entre cette personne, qui serait en quelque sorte la clé de voûte de la

communauté, et tous les autres membres, seraient renforcées et rendues visibles par des tatouages rituels.

Les chefs de chaque communauté - il y en aurait une centaine environ - seraient à même de m'aider dans ma prise de décision, en faisant valoir les besoins et les aspirations essentiels au bien-être de leur groupe.

A ce journal, je peux bien confier que mon rêve aurait été de me Lier avec tous les membres de l'équipage, afin de connaître chacun par ses joies et ses douleurs. Mais j'ai réfléchi. Le cerveau humain n'est pas capable de se représenter mentalement les nombres à partir d'une certaine quantité. Le coeur humain n'est pas capable non plus d'aimer et de connaître les hommes à partir d'un certain nombre. Aucun chef ne doit avoir à répondre de plus de quelques centaines de gens - au-delà, le chef ne manie plus des hommes, mais des chiffres. Et tout le mal vient de là.

CHAPITRE 8 : TERRA INCOGNITA

ANNEE TERRESTRE : 3416

La mission était, sur le papier, des plus simples. Après avoir rejoint l'annexe, ils en avaient détaché le véhicule aéro-terrestre, et s'étaient embarqués pour une exploration systématique. Le véhicule montait à une grande altitude, ce qui permettait de franchir de grandes distances en peu de temps. Les points de ponction avaient été déterminés à l'avance, et il suffisait d'appliquer méthodiquement la procédure : faire descendre le véhicule à la surface, sortir les robots analystes, et prélever des échantillons de toutes sortes, avant de remonter et de recommencer. L'air, la terre, les matières organiques, l'eau, étaient consciencieusement entubés et étiquetés. Les senseurs des robots mesuraient tout ce qu'il était possible de mesurer, depuis le champ magnétique jusqu'au niveau de radiation, en passant par la force de gravitation. Une échographie terrestre très poussée était menée à bien, avec un logiciel qui extrapolait les résultats manquants à partir des résultats saisis. Tout cela était, au niveau scientifique, parfaitement sous contrôle, et il y avait en fait fort peu de différence entre ce travail et le travail effectué par les robots radiocommandés sur les planètes habituelles. Le fait de pouvoir déplacer et actionner les robots manuellement faisait juste gagner un temps précieux.

Le major Rodriguez était chargé de l'itinéraire et de définir les points de ponction. Il passait beaucoup de temps à étudier les images prises en orbite, ainsi que les cartes multimedia que Michelle Touré créait au fur et à mesure, à partir des multiples données observées. Le major distribuait également les ordres, rédigeait les rapports, et décidait des heures de travail et de pause. Il ne parlait pas beaucoup, et semblait extrêmement concentré sur sa mission, demeurant la plupart du temps à bord du véhicule. La roboticienne Isla Brown, assistée de Damian Azoury, accompagnait son petit troupeau de robots, qui, en dehors de leur environnement de carbone et de titane, dont l'humidité était sans cesse contrôlée, avaient tendance à réclamer des soins réguliers. Fabriqués pour résister au vide spatial, à l'absence de pression, à des températures extrêmes, ils étaient finalement assez peu préparés à patauger dans la boue, ou résister aux colonnes de fourmis. Mais ce n'étaient pas ces problèmes techniques qui agitaient le major Rodriguez - ainsi que le lui avait dit le capitaine Richards, les problèmes techniques n'étaient pas grand chose à gérer par rapport aux problèmes humains. Lors de son entretien particulier avec le capitaine, celui-ci avait fortement insisté sur les possibles effets psychologiques, et même psychotropes, de la planète sur l'équipage. Ses conseils avaient été clairs : rester autant que possible à l'intérieur du véhicule, y dormir, y prendre les repas. Limiter au maximum les sorties, ne jamais laisser un membre de l'équipage sortir seul. Réduire au maximum le temps de présence continue sur l'Organe, quitte à faire une seconde mission plus tard. Au moindre signe de défaillance psychologique, au moindre

écart de conduite, au moindre symptôme, le capitaine Richards voulait que tout le monde remonte. Depuis l'incartade plus ou moins incontrôlée de l'ingénieur Ido, le capitaine en faisait un véritable point d'honneur - et Rodriguez tremblait à l'idée que l'un de ses coéquipiers pût avoir un tel coup de folie.

Michelle, coincée la plupart du temps avec le major, fournissait un travail de grande qualité sur la carte, mais Rodriguez la sentait volatile, prête à lui échapper à la moindre occasion. Involontairement, ses yeux se portaient sans cesse sur l'extérieur, qu'elle ne pouvait voir qu'à travers les vitres un peu sales du véhicule. Parfois, elle lui adressait un regard presque suppliant - mais, Dieu merci, muet. La discipline militaire lui avait appris à ne pas parler de tout ce qui lui passait par la tête. Elle sublimait son intense désir de se promener sur l'Organe par un souci cartographique méthodique. Mais Rodriguez se demandait combien de temps cette maîtrise de soi pouvait tenir - combien de jours le volcan, sous sa pression interne, resterait calme avant d'exploser. Michelle était infiniment respectueuse et n'outrageait jamais un ordre - mais il suffisait qu'il existe la moindre faille, le moindre interstice, le moindre espace de non-droit, et elle s'y engouffrait. Tant que le major n'eut pas explicitement précisé qu'il lui était interdit de descendre à terre pour aider Isla Brown et Damian Azoury à remonter les robots, elle sauta à terre pour les accueillir, et vola ces quelques instants de liberté, avidement, comme une affamée. Tant que le major n'exigea pas que l'équipage utilise exclusivement les toilettes sommaires du véhicule, elle profita, trois ou quatre fois par jour, de ce prétexte, pour s'éloigner hors de leur vue. Elle n'abusait jamais de la confiance du major - elle revenait toujours sans qu'on eut besoin de l'appeler. Mais il ne serait tranquille que lorsqu'elle serait remontée à bord de la Sonde et qu'elle ne serait plus sous sa responsabilité.

Fort heureusement, ce n'était pas elle qui était assistante analyste - Brown et Azoury ne l'inquiétaient pas particulièrement, mais ils avaient objectivement la possibilité de s'enfuir à tout moment. Rodriguez se demandait souvent ce qu'il faudrait faire, s'ils ne revenaient pas au véhicule... En général, il était pris à cette pensée de palpitations et s'efforçait de passer à autre chose. Le soir, la cohabitation était très pénible dans le véhicule. Même s'ils étaient habitués aux espaces clos et exigus des vaisseaux, le sommeil était difficile à trouver. Rodriguez avait imposé de manger à l'intérieur le premier soir, mais il avait cédé le lendemain et autorisé un pique-nique aux abords du véhicule, pendant trente minutes. L'Organe, si luxuriant et invitant sous la lumière, devenait une masse indistincte de ténèbres à la nuit. Nulle part ils n'avaient connu une telle obscurité. Dans l'espace, deux choses rayonnaient sans cesse : le vaisseau sur lequel on se trouvait nécessairement, et qui n'était, même en veille, jamais complètement obscur. Et, bien sûr, l'espace lui-même. « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles »...

C'était aujourd'hui le quatrième et dernier soir - le major avait décidé de mettre un terme à cette première mission. Tout s'était bien passé jusqu'à présent, ils avaient collecté un grand nombre de données, peut-être suffisant, et il lui semblait qu'il ne fallait pas tenter le diable. Michelle était devenue mélancolique depuis vingt-quatre heures. Elle ne posait plus ses questions incessantes à Isla et Damian - des questions tous azimut, qui avaient fatigué tout le monde pendant les trois premiers jours. Cet abattement soudain paraissait à Rodriguez de mauvais augure. Il eut énormément de mal à s'endormir, et ne trouva le sommeil qu'à l'aube, après avoir constaté de ses yeux que ses trois coéquipiers dormaient. Il se réveilla trois ou quatre heures plus tard, à cause de la douleur lombaire que lui infligeait la position assise, et mit assez longtemps à ouvrir les yeux. La lumière le gênait, peut-être encore plus que les ténèbres, et il avait hâte de se retrouver dans les lueurs crépusculaires qui lui étaient familières. Il n'entendait pas de voix - les autres dormaient sans doute encore. L'inquiétude lui ouvrit enfin les paupières, et il eut un pincement au coeur, suivi de palpitations, lorsqu'il s'aperçut que Michelle n'était plus à côté de lui. Isla et Damian dormaient à l'arrière, et il les éveilla sans ménagement. Mais Michelle avait laissé un siège vide, et déjà froid. Elle avait réussi à s'échapper sans faire de bruit - par quel miracle ? Il fallait qu'il soit vraiment épuisé après quatre nuits d'insomnie... Sans tarder, Rodriguez envoya un rapport au capitaine Richards, et commanda à Brown et à Azoury de se préparer immédiatement pour partir à la recherche de Touré. Il ne se sentait pas vraiment paniqué par cet événement - il le sentait venir depuis quatre jours, et le considérait plutôt comme une sorte de fatalité, qui avait fini par se frayer un chemin dans la réalité.

@@@

Michelle avait lutté, comme il arrive à des amants de lutter, pendant un temps, contre un désir interdit. Mais le désir est une vague puissante, contre laquelle les digues ne tiennent pas. Ce qu'elle avait du mal à comprendre, c'était l'attitude de Rodriguez, et plus encore, celle d'Isla et de Damian. Ils agissaient exactement comme si la hiérarchie, les ordres de mission, les intérêts de la Sonde, avaient encore un sens. Ils agissaient comme si ce rêve éveillé dans lequel ils avaient survécu toute leur existence était vraiment la réalité. Ils agissaient comme s'ils ne s'étaient pas aperçus que leur réalité venait de voler en éclats.

Personne n'avait compris pourquoi elle avait sangloté en touchant le sol de l'Organe. On avait mis cela sur le compte de sa sensibilité à fleur de peau - c'était plus facile. « Choc émotionnel dû au contact avec une biosphère », cela avait quelque chose de prévisible et de rassurant. Mais ces mots ne reflétaient pas ce qui s'était passé, ce qui s'était brisé, ce qui avait lâché, tout au fond d'elle. Toutes les larmes sont des larmes de deuil - Michelle avait pleuré parce qu'elle avait

compris, dans une fulguration, qu'il n'y aurait pas de retour en arrière, qu'il y avait un avant et un après. Certains instants possèdent cette radicalité. Ils possèdent une caractéristique spéciale, qui les transforme en ligne de fracture. Ils redéterminent le sens de tous les instants passés et à venir - en projetant sur eux une lumière entièrement nouvelle. C'est ce que la littérature essaie d'exprimer à travers les coups de foudre. C'est ce que chacun ressent confusément à la mort brutale d'un proche. Et pour Michelle, toucher le sol de l'Organe avait été l'un de ces instants spéciaux.

Se rendre compte que le monde continue à tourner normalement est toujours la première surprise éprouvée après le choc de cette épiphanie. L'invisibilité du cataclysme, son absence d'effectivité chez les autres, est un mystère angoissant. On se sent absolument seul, coupé du monde, retranché dans cette impression bouleversante comme dans un délire. Et le plus souvent, on continue à effectuer les gestes de l'habitude, dans un état de dissociation psychique proche de la schizophrénie. C'est ce qu'avait traversé Michelle pendant ces quatre jours - enfermée dans ce véhicule poussiéreux, avec le major qui parlait à peine, penchée sur ses cartes, essayant de se concentrer sur son travail pour oublier, pendant quelques minutes d'affilée, l'énormité de ce qui lui arrivait. C'était pendant les nuits, surtout, qu'elle avait eu le loisir de réfléchir. L'excitation la tenait éveillée, et parfaitement lucide - il lui semblait qu'elle n'aurait plus jamais besoin de dormir, que son long sommeil venait de prendre fin, et que ses yeux seraient maintenant toujours ouverts. Elle avait essayé de mettre des mots sur tout cela. Ce qui lui arrivait, c'était la prise de conscience, claire et irréversible, que l'existence qu'elle avait menée dans la Sonde et les autres vaisseaux de l'Union, n'était qu'un simulacre pitoyable de la vie. Ils étaient tous enfermés dans la caverne de Platon - prenant les ombres pour le réel. Son contact avec le soleil avait été définitif - certaines personnes voulaient rester dans la caverne, mais celles qui en étaient sorties, ne serait-ce qu'une fois, n'y revenaient pas. Elle aurait aimé en parler avec le major Strauss - de tous, il était probablement le seul qui pût la comprendre. Elle se demandait s'il avait eu la même prise de conscience.

A la lumière de cette vérité, toutes les cartes étaient redistribuées. Ce qui avait été important ne l'était plus, ce qui avait eu du sens n'en avait plus. Le risque de mourir, par exemple, lui paraissait absolument dérisoire. Le sentiment de sa déloyauté, de sa désobéissance, l'idée que ses compagnons pussent considérer qu'elle trahissait, le concept même de « désertion », lui étaient devenus absolument étrangers. Il n'y avait rien dans tout cela qui fût en lien avec le réel - ce n'étaient que des fantasmagories sophistiquées et collectives, qui ne s'ancraient dans rien. La planète, elle, était réelle. Elle était le Réel. Michelle s'était sentie connectée à elle par toutes les fibres de son corps, par tous ses nerfs, dès la première seconde. L'Organe était un monde auquel on pouvait s'accrocher, dans lequel on pouvait s'implanter, s'épanouir et fructifier. La Sonde, elle, n'était qu'un cercueil flottant, un vaisseau fantôme, qui lui inspirait maintenant une horreur

profonde.

Le dernier soir, alors que le major Rodriguez avait enfin baissé la garde, elle avait réussi à laisser entrouverte la portière du véhicule, et avait épié la respiration de ses trois coéquipiers. Lorsqu'elle se fut assurée qu'ils dormaient tous, elle avait filé. C'était aussi simple que cela - elle s'était éloignée dans la forêt, et une fois perdue dans l'épaisse nuit organique, elle s'était allongée au sol, le coeur battant la chamade, caressant la terre de ses mains et de ses lèvres, riant et pleurant de joie.

@@@

- Elle a peut-être un problème, fit remarquer Isla Brown. Elle s'est peut-être éloignée pour une raison quelconque, et il lui est peut-être arrivé quelque chose.

- Que voulez-vous qu'il lui arrive, Isla ?
- Nous ne sommes pas sûrs qu'il n'y a pas d'animaux sauvages représentant un danger.
- Nous n'avons vu que des animaux de très petite taille, observa Azoury d'un air dubitatif.
- Mais nous sommes loin d'avoir visité l'intégralité de cette immense planète, protesta Brown. Il se peut très bien qu'une faune plus conséquente nous ait échappé. Il se peut aussi qu'il soit arrivé autre chose, qu'elle soit tombée dans un trou, qu'elle ait fait un malaise...

Le major Rodriguez haussa les épaules.

- Vous pouvez discuter autant que vous voulez. Elle a déserté.
- Vous ne pouvez pas dire ça, major. Il y a la présomption d'innocence. Et la désertion est passible de...
- De la cour martiale. J'en suis parfaitement conscient. Et c'est précisément à cette cour martiale que nous allons déférer Touré dès que nous aurons mis la main sur elle.

Isla Brown se tut. La détermination du major lui faisait peur - il ne semblait aucunement paniqué, et pas même en colère. Mais il avait des gestes précis et brutaux, comme quelqu'un qui se prépare au combat.

- Il y a au moins 400 km, sans le moindre sentier tracé, entre ici et les habitations humaines... murmura Azoury, interloqué.
- 400 km, avec une bonne carte, et une bonne condition physique, c'est faisable, dit Rodriguez

d'un air buté. Vous pouvez regarder si elle a emporté les cartes - je suis certain qu'elle l'a fait.

Isla Brown regarda rapidement dans les affaires classées à l'arrière du véhicule.

- Les cartes, et l'essentiel de la nourriture et de l'eau. Elle nous a laissé une seule bouteille !
- Ça vous étonne, Brown ? je vous le dis pourtant depuis le début : elle a déserté, maugréa Rodriguez, l'air sombre.

La situation rendait Damian Azoury nerveux.

- Mais comment va-t-on s'y prendre ? demanda-t-il d'une voix qui avait monté dans les aigus. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !
- Nous allons quadriller cette zone, à pied, montra Rodriguez sur la carte. Puis nous quadrillerons cette zone, à basse altitude, avec le véhicule.
- Pendant combien de temps ?
- Le temps qu'il faudra, dit sèchement le major.

Isla Brown cependant rassura son assistant.

- Nous n'avons plus d'eau, et presque plus de vivres. Notre battue ne pourra pas excéder vingt-quatre heures.
- A trois ? geignit Azoury. A trois pour faire une battue sur une... planète ?
- Ne soyez pas ridicule, Azoury, ou je ferai un rapport sur votre couardise. Préparez-vous, départ dans dix minutes.

@@@

Michelle n'avait pas envie de mourir, juste après avoir trouvé le sens de la vie. Elle ne laissa donc rien au hasard. Certaine que les recherches de ses coéquipiers ne pourraient excéder une journée, ou deux au maximum, elle songea qu'il lui suffisait de se cacher jusqu'à ce que le véhicule s'en aille pour de bon. Elle devait rester à couvert, car l'essentiel de leurs recherches s'effectuerait sans doute à basse altitude. Un arbre, à cet égard, paraissait idéal. Mais il fallait aussi qu'elle fasse attention à la piste qu'elle ne manquerait pas d'avoir laissé en partant. On ne laisse pas de trace de son passage dans un lieu humain, sur la course d'un vaisseau ou même sur une route. Mais on ne

peut se frayer un chemin dans la nature qu'en brisant des arbustes, en piétinant des herbes. Il existait sans doute une trace qui menait du véhicule jusqu'à l'endroit où elle s'était laissée tomber - sans compter l'aide potentielle des robots qui seraient capables de détecter des bruits et des vibrations inaudibles...

Rester immobile pendant un ou deux jours, pour éviter sa détection par les robots. Rester à couvert, pour éviter d'être repérée par le véhicule. Ne pas se trouver au bout d'une piste où il suffirait à Rodriguez de venir la cueillir... L'équation n'était pas facile, mais il lui sembla trouver la solution au moment où le soleil se levait. Elle allait faire une grande trace circulaire, d'une circonférence de plusieurs centaines de mètres, qui ferait perdre du temps à ses poursuivants, car ils mettraient du temps à se rendre compte qu'ils tournaient en rond. Puis elle choisirait un arbre parmi tous ceux qui se trouvaient sur ce cercle - un point parmi une infinité. Et cet arbre, que rien ne distinguerait de tous les autres, serait le point de départ d'un deuxième parcours - un parcours plus dangereux, et forcément plus court, où elle progresserait cette fois dans la canopée. Elle avait l'habitude des acrobaties, et, dans sa combinaison, du matériel pour s'encorder. Dès qu'elle estimerait avoir atteint une cachette sûre, sous le couvert des arbres, au-dessus d'un sol inviolé, elle s'immobiliserait et attendrait, silencieuse et patiente, le départ du véhicule. Elle avait suffisamment de vivres pour cela. Et quand le véhicule serait parti - alors, seulement, elle mettrait en oeuvre la seconde partie de son plan.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2827

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830, pour impression, et conservées sur papier en plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Quo Vadis.

Je n'ose encore y croire. Mais les différentes sondes que nous avons envoyées nous reviennent toutes avec la même nouvelle miraculeuse. Cette planète est dotée d'une atmosphère respirable, d'eau, et d'une couverture végétale.

Je me répète ces mots pour m'en convaincre, mais je n'arrive pas encore à y ajouter foi. Sur combien de planètes vénéneuses ou brûlantes, glacées ou secouées de séismes, gazeuses ou dépourvues d'atmosphère, avons-nous posé le pied... Que de rocs désolés, que de mornes solitudes, que de régions oubliées de l'enfer... Et là, cette fois, alors que personne ne l'espérait plus, elle apparaît !

Tous ceux qui ont quitté la Terre sont morts aujourd'hui. Aucun d'entre nous n'aura posé les yeux à la fois sur la Terre et sur cette planète nouvelle, innommée, si vierge et si belle. Comment allons-nous la baptiser ?

Avant même de connaître son nom, j'en suis déjà éperdument amoureux.

CHAPITRE 9 : BRIDE SERREE

CALENDRIER ORGANIQUE : AN 589

La veillée de Rameau ne s'était pas très bien passée. Nuée et Grive s'étaient montrées très affectées par leur deuil, et lorsque Foudre avait voulu s'approcher d'elles pour les réconforter, elles s'étaient détournées très vite, en lui disant qu'elle les avait abandonnées le soir de la mort du vieil homme, et qu'elles s'étaient passées d'elle en se réconfortant mutuellement. Foudre avait regardé autour d'elle, et constaté que le sentiment de rancune à son égard était général - son clan ne comprenait pas ce qui avait pu motiver qu'elle n'assistât pas à la veillée. Elle se justifia, longuement, leur expliquant que la visite diplomatique de l'équipage de la Sonde était un événement exceptionnel, et que le Conseil des Clés l'avait désignée pour accueillir la délégation. C'était là une mission d'un ordre supérieur, qui dépassait les intérêts du clan de la Foudre, pour représenter ceux de l'Organe. Ils avaient écouté respectueusement, mais leurs visages fermés étaient restés de glace. Elle les rassura, collectivement, et individuellement, et leur jura que leur Lien n'avait pas faibli, qu'elle ressentait leurs douleurs toujours aussi vivement dans sa chair, et qu'elle s'emploierait à combler le manque qu'ils avaient éprouvé. Elle se donna à eux avec une énergie redoublée, niant sa propre fatigue, déployant des trésors d'imagination pour inventer des solutions nouvelles à leurs éternels problèmes. La jeune Liane, dont le Lien était tout récent, exprima à Foudre ses doutes quant à la pertinence de son choix : avait-elle bien fait de choisir de se Lier à une Clé qui pouvait se dérober à elle alors qu'elle en avait un urgent et tragique besoin ? Foudre dut, également, la rassurer. Non, elle ne se déroberait pas. Elle était venue administrer une mort douce au vieux Rameau, elle était venue toute affaire cessante, et n'était repartie que lorsqu'il s'était éteint paisiblement. Elle n'aurait jamais abandonné Grive et sa mère si elles n'avaient pas été toutes les deux très soudées - elle n'aurait jamais demandé aux membres de son clan un effort dont ils n'étaient pas capables. Mais elle avait dû faire un choix, et il pouvait arriver que des nécessités extérieures au Clan interviennent dans leurs existences. Ils devaient l'accepter.

Elle savait combien l'équilibre d'un Clan était fragile. Elle savait aussi que la confiance que les membres du Clan témoignaient à leur Clé n'était jamais acquise définitivement; cette confiance se renouvelait à chaque souffrance partagée et soulagée, à chaque problème résolu. Lorsqu'une Clé déplaisait à certains membres du Clan, cela créait une dissension dommageable. Lorsqu'une Clé n'était pas absolument équitable, et ne donnait pas exactement la même quantité d'attention à chacun, des jalousies s'embrasaient. Lorsqu'une Clé était malade, ou temporairement dans l'incapacité d'apporter son soutien, une angoisse profonde se développait au coeur du Clan, et

chacun de ces déséquilibres mettait un temps infini à se résorber. Il fallait être sur le qui-vive, sans cesse, et d'une force toujours égale. Foudre ne connaissait rien de plus harassant que d'assurer le bonheur. Souffrir était de loin plus facile. Maintenir l'harmonie supposait un mouvement perpétuel - car, comme certaines roues qui ne pouvaient se tenir droites qu'à grande vitesse, et dont la trajectoire pouvait être interrompue à tout instant par les mille obstacles du chemin, l'harmonie d'un Clan ne pouvait se passer une seule seconde de l'énergie de son moteur. Rien n'est plus fragile au monde que l'équilibre - l'équilibre est par nature sans cesse menacé de rupture, il est une bataille sans fin et sans victoire - et celui qui en reçoit la charge reçoit la tâche la plus ardue qui soit.

Aussi, quand elle put enfin quitter son Clan, Foudre avait presque oublié les heures passées avec le major Strauss. Toute la journée, elle avait contenu sa colère. Elle l'avait tenue en laisse, comme un chien dangereux, et l'avait fait taire. Mais il était l'heure de libérer la bête - sa colère demandait à sortir si impérieusement qu'il était, maintenant, impossible de lui résister. La paix qui tombait des arbres centenaires, le long du chemin, glissait sur cette colère sans parvenir à l'entamer. Foudre avait besoin de se sentir seule, coupée de tous ses Liens organiques. Les membres de son clan se rendaient-ils seulement compte de tout ce qu'elle sacrifiait pour eux ? Ses efforts permanents, son souci de leur bien-être comme première pensée, chaque matin, son corps même dont elle leur faisait un sacrifice presque complet... Savaient-ils qu'elle souffrait autant et plus qu'une vieille femme, alors qu'elle était âgée de vingt et quelques années ? Savaient-ils qu'elle n'était jamais *seule* dans son corps, jamais à l'abri de ce qu'ils pouvaient, et allaient, lui infliger ? Savaient-ils qu'elle avait prêté serment de ne pas enfanter, pour ne pas briser le Lien qu'elle avait eux ? Bien sûr, ils le savaient, mais ils ne se doutaient pas de ce que cela signifiait. Ils n'en avaient pas la moindre idée - cela d'ailleurs ne les intéressait pas. Ils se contentaient d'exiger, de réclamer, chaque jour, et ils s'estimaient en droit de lui faire des reproches quand elle n'arrivait pas à donner assez... Mais était-ce jamais assez pour eux ? N'étaient-ils pas comme des animaux parasites qu'elle nourrissait de son propre sang, et qui n'étaient jamais rassasiés ? Des larmes de rage dans les yeux, elle regarda les tatouages de ses bras, et les imagina comme des sangsues qui recouvraient son corps, et jusqu'à son visage. C'est à cela qu'elle avait consenti, à cela qu'elle consentait encore à chaque nouvelle cérémonie de l'Aiguille. A cette exploitation impitoyable de sa personne. Personne, évidemment, ne prenait en charge sa douleur à elle. Personne ne s'en souciait - dans le monde de l'Organe, la douleur des Clés était le paramètre dont on ne parlait jamais, la matière sombre que nul ne pouvait mesurer.

Elle récita, comme un mantra, l'un des quatre poèmes de la colère.

Arracher, piétiner, réduire en poudre, haïr,

Flamber, noyer, souffler, fracasser et détruire,

Mordre, griffer, cracher, lacérer, tordre, fondre

Marteler, écraser et tuer sans répondre.

Subir les reproches du Clan était si insupportable, parfois, que les Clés avaient recours à ces dérivatifs. Foudre avait envie de leur lancer à la tête qu'elle avait un pouvoir infini sur eux, et qu'elle n'en abusait jamais. Que disposer d'un tel pouvoir et ne pas s'en servir était en soi une chose épuisante - car la tentation de l'utiliser ne disparaissait jamais complètement, et il fallait donc repousser incessamment cette tentation. Il lui suffisait d'un mot, d'une phrase, d'une pensée même, pour suggérer profondément tout ce qu'elle souhaitait dans leur esprit. Elle pouvait les plonger dans l'angoisse, dans la culpabilité, dans le désir ou dans la guerre, par une manipulation mentale si facile qu'ils ne s'en rendraient pas même compte. Mais elle ne le faisait pas. Elle ne l'avait jamais fait, et elle ne connaissait que très peu de Clés qui eussent été obligées de le faire, à de rares occasions, pour préserver l'équilibre du Clan. L'existence-même de ce pouvoir suffisait à imposer le respect nécessaire; et son exercice était non seulement inutile, mais proscrit. A la pensée de ce pouvoir qu'elle détenait sur son Clan, et qui rendait sa relation avec ses membres absolument asymétrique, sa colère diminua d'un cran. Elle devait considérer leurs reproches et leurs angoisses avec recul. Comme les cris d'un bébé. Ils lui avaient donné, volontairement, ce pouvoir sur eux - n'était-il pas normal à présent qu'elle leur doive quelque chose en retour ? Il n'y avait pas d'égalité entre elle et eux, pas de réciprocité, pas de rapports mutuels. C'était ce qui était symbolisé par l'implantation solitaire de sa demeure. Elle ne pouvait pas réclamer leur compréhension sous prétexte qu'elle leur accordait la sienne. Elle ne pouvait pas réclamer leur hauteur de vue sous prétexte qu'elle s'y astreignait elle-même. Elle ne pouvait pas attendre leur aide en raison de celle qu'elle leur prodiguait - parce que le pouvoir, entre eux, n'était pas également réparti. C'était elle qui le détenait, pas eux. Et avec le pouvoir, elle avait accepté ce qui la mettait aujourd'hui hors d'elle, ce qui était si difficile à assumer au jour le jour, ce qui la révoltait au point parfois de lui donner envie de tout quitter : la responsabilité. Elle était responsable d'eux. Et c'est ce qu'ils lui rappelaient avec leurs reproches. C'était la contrepartie de son pouvoir - on ne méritait pas l'un si on n'endossait pas l'autre.

Le poème du pouvoir accompagna son retour au calme.

Accrochés et grouillants aux mamelles sanglantes,

*Les petits se disputent la mère immobile.
Ereintée de douleurs et de succions ardentes,
Les yeux clos, elle rêve à un envol fébrile.
Elle pourrait, en un instant, se révolter,
Les réduire à néant, plaintifs et chancelants,
Abandonnés, tapis dans l'ombre, condamnés.
Mais la tête penchée, et le souffle haletant,
Elle leur offre encor son sang, son lait, sa peine.
La faiblesse a des droits. La force souveraine
N'a pour se soutenir qu'un devoir exténuant.*

A la fin du poème, la paix qui tombait des arbres centenaires coulait enfin dans ses veines.

Elle arriva à la demeure de Pluie après une longue marche, et dut l'attendre assez longtemps. Le clan de la Pluie était si nombreux que Foudre se demandait combien de temps il lui restait pour elle - mais Pluie était vieille, et sage, et peut-être avait-elle trouvé des chemins dans les fourrés inextricables où elle, Foudre, du haut de ses vingt ans, ne voyait que des obstacles. Elle représentait un modèle pour les autres Clés - par l'extension de son clan à des limites rarement atteintes, par son apparente capacité à ne pas se laisser submerger par la tâche. L'idée importante était peut-être là, dans cette notion de submersion. On pouvait se noyer dans un verre d'eau, ou surnager dans un océan. Le tout était de tenir la tête hors de l'eau - et c'était ce qu'elle-même devait apprendre à faire, très rapidement.

Pluie arriva après la tombée de la nuit, marchant à pas lents, savourant sa solitude. Elle ne sembla pas surprise de voir la jeune fille assise sur le banc du jardin, les traits pâles et tirés. Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire en la voyant.

- Eh bien, jeune fille, tu viens me demander de te Lier à moi ?

Foudre sourit humblement.

- Il y a certains moments où je le souhaiterais. Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé ?

Pluie cessa de rire et hocha la tête, plusieurs fois, tout en déposant son bâton de marche, et en tapant sur sa cuisse pour appeler ses chiens qui vinrent l'entourer.

- Moi ? Etre Liée à une Clé ? Jamais, dit-elle. Je suis beaucoup trop éprise de ma liberté pour ça.
- Mais quelle liberté avons-nous ? Nos clans nous harcèlent jour et nuit...

Pluie alla se rincer le visage à une fontaine, et but une longue gorgée d'eau.

- Que veux-tu, Foudre ? Qu'est-ce qui t'amène ici ?
- Je voulais savoir ce que nous ferions, s'ils renvoient une délégation de la Sonde.
- Ce sujet te préoccupe beaucoup.
- Oui, en effet.
- Tu n'as pas tort de t'en préoccuper, mais cela t'éloigne de ton clan. Je peux sentir votre malaise d'ici.
- C'est vrai également. Mais mon clan attendra. Je m'en suis occupée toute la journée, et j'estime avoir le droit de me préoccuper de cette affaire, qui concerne tous les clans.

Pluie retira l'un de ses voiles, et s'assit à côté de Foudre. Un petit chien ne cessait de lui faire la fête, et elle le flattait, affectueusement.

- Tu veux mon avis là-dessus, c'est ça ?
- Oui.
- Et quel est ton avis, à toi ?
- Je ne sais pas. Je ne suis pas objective.
- Parce que tu as couché avec le beau major Mikaël Strauss ?

Foudre rit.

- Oui, sans doute.
- Je pense que cette situation est très critique, et que ces hommes ne sont pas raisonnables.
- Que crains-tu ?
- Je ne sais pas. Qu'ils exigent quelque chose qu'on ne voudra pas leur donner.
- Comme quoi, par exemple ?
- Comme l'allégeance.
- Que se passera-t-il, si nous refusons de leur donner ce qu'ils exigent ?

Pluie émit un petit rire de gorge, qui ressemblait à un étrange bruit d'oiseau.

- Que se passe-t-il en général quand il y a un conflit ?
- Le plus fort des deux réduit l'autre à l'impuissance.
- Exactement.
- Et qui est le plus fort des deux ? demanda Foudre.

Pluie hocha la tête à nouveau, tous ses tatouages faciaux semblant s'animer par ce mouvement.

- C'est une excellente question. Et, de surcroît, c'est une question qu'ils ne se posent pas.
- Pourquoi ?
- Parce qu'ils nous prennent pour des primitifs.
- Et ce n'est pas ce que nous sommes ?
- Non, dit Pluie. Ce n'est pas ce que nous sommes.

Foudre réfléchit.

- Ils vont donc exiger, menacer, et frapper. Et nous ?

Pluie caressa le visage de Foudre, à l'endroit de son récent tatouage, qui lui faisait un peu mal.

- Nous, nous n'exigerons rien, nous ne menacerons pas.
- Et nous frapperons les premiers, termina Foudre.

Pluie eut un sourire un peu triste.

- Je te conseille d'oublier ton major Mikael Strauss, dit-elle.

Foudre se tut, et elles restèrent un moment assises côte à côte, communiant dans le calme des soirs. C'était l'heure où les clans se reposaient, remettaient leurs douleurs au lendemain comme on dépose un fardeau. L'heure où les Clés, par-delà une fatigue presque exquise, sentaient monter en elles le sentiment du devoir accompli, et la liberté silencieuse d'être elles-mêmes, l'espace de quelques instants.

Par les trouées des branchages noirs, un bleu profond coulait encore du ciel piqué d'astres, où des nuages très blancs dérivait lentement, vaporeux comme des rêves.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2827

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830, pour impression, et conservées sur papier en plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Quo Vadis.

Nous qui avons franchi les années-lumière... était-ce pour mourir ainsi, d'une banale épidémie ? Quel sens donner à cette mort collective, à cette mort par centaines, par milliers, au moment-même de réaliser notre destin ?

C'est la mort dans l'âme que j'écris, pour consigner dans ce journal de bord l'horreur indicible de notre hécatombe. La planète est si splendide, et nous l'avons abordée d'un pied si confiant... Mais la vie est un cadeau empoisonné - nous l'avons oublié, nous autres hommes nés du ciel. Nous avons oublié que la nature est dangereuse, qu'elle est porteuse de mort autant que de vie. Nous vénérons un mythe, et c'est une réalité qui nous a accueillis - nos organismes habitués à l'asepsie de l'espace n'étaient pas préparés à ce grouillement de microbes, à ce ruissellement de germes. Nous mourons par tous les bouts - des poumons, de l'intestin, et du coeur.

Nous qui ne connaissions que la mort sans pesanteur de l'espace - l'ombre d'un corps qui glisse dans le noir - nous voilà confrontés à la puanteur des bûchers, disputant les corps aimés aux vers immondes, malhabiles à creuser des trous assez profonds.

Nous apprenons que la nature tue les enfants d'abord, et laisse parfois les vieillards en vie.

Nous croyions l'aimer sans la connaître - et nous comprenons que nous devons apprendre à l'aimer, car nous ne la connaissons pas, et tout ce que nous croyions savoir sur elle était faux.

Comme nous avons méprisé les Terriens d'avoir détruit la Nature... Il me semble aujourd'hui que je pourrais peut-être les comprendre.

CHAPITRE 10 : EN ORBITE

ANNEE TERRESTRE 3416

- Nous traversons une crise sans précédent, avait dit le capitaine Richards au major Strauss après la désertion de Touré. Il y a un malaise à bord.
- C'est sans doute la proximité de l'Organe.
- Cela suffit-il vraiment à expliquer cette atmosphère négative ?
- Il me semble que le contraste violent entre les modes de vie de l'Organe et de la Sonde est mauvais pour le moral de l'équipage, avait prudemment avancé Mikaël.
- Le contraste à quel niveau ? Il me faut des idées concrètes, pour remédier à ce déplorable état de faits. N'hésitez pas à interroger l'équipage, et proposez-moi des projets, avait ordonné Richards.

Mikaël avait demandé un délai de réflexion. Puis il était revenu voir le capitaine.

- Je pense que le contraste est particulièrement violent au niveau des interactions sociales, qui sont très faibles sur le vaisseau. Nous sortons d'une longue période de déplacement, avec peu d'événements à la clé, et un repli sur soi de chacun dans une routine solitaire. Je suggère d'organiser des événements sociaux.

Le lieutenant Malkine, qui avait été invité à assister à cet entretien, n'avait pas caché son mépris.

- Vous voulez organiser un bal de Noël ?
- Si vous voulez mon avis, avait répondu Strauss, il vaudrait mieux quelque chose qui permette de sublimer les instincts agressifs.

Et c'était ainsi qu'avaient débuté les « matches ». Echecs, basket, boxe, squash. Le capitaine Richards était content - ces ateliers, auxquels il avait été rendu obligatoire de participer, étaient un petit succès. Mikaël lui-même avait pris beaucoup de plaisir à battre le lieutenant Malkine aux échecs, encouragé par des techniciens auxquels il n'avait jamais parlé, mais qui rêvaient de voir perdre le second. Il avait été applaudi lorsqu'il avait doucement, et sans ostentation, renversé le Roi Blanc en prononçant le rituel « Echec et Mat ». Cela ne comptait pas pour rien. Les hommes et les femmes, les officiers et les mécaniciens, les scientifiques et les simples soldats, les médecins et les patients vidaient leurs querelles, tissaient des solidarités, des inimités aussi, et commentaient les

événements.

Dans les vestiaires, Mikaël entendait toujours des bribes de conversation concernant l'Organe, et ne pouvait s'empêcher de tendre l'oreille à toutes ces rumeurs.

- Je trouve que Touré a eu bien raison de leur fausser compagnie, moi si on me débarque, je jure que je fais pareil.
- Ne raconte pas n'importe quoi... Elle va se retrouver au bout d'une corde.
- Touré ? Tu plaisantes ou quoi ?
- Elle passera en cour martiale, et je te parie qu'ils ne lui feront pas de cadeau. La hiérarchie ne peut pas prendre les désertions à la légère.
- Ah bon, pourquoi ? Dès qu'on sera partis de cette foutue orbite, la désertion ne sera plus une option pour personne, à quoi ça servirait de la pendre ?
- Qui te prouve qu'on va partir bientôt de cette foutue orbite ?
- Tout le monde est remonté à bord, non, à part elle ? On a les informations pour l'Union ... Qu'est-ce qu'il attend, le Capitaine ?
- Ce ne sont pas des informations, qu'on est venus chercher ici. Ce sont des ressources. Et les ressources, ça prend du temps à extraire. On serait là pour dix-huit mois, que ça ne m'étonnerait pas. J'ai entendu dire que ça n'avait rien de rare quand on tombait sur une planète riche.
- Dix-huit mois à tourner en rond ?
- Exactement. Et Touré ne pourra pas se planquer pendant 18 mois. Il faudra bien qu'elle refasse surface chez les autochtones, et ils seront obligés de nous la livrer.
- La vache, tu crois vraiment qu'ils vont la pendre ?
- Ça va jeter un sacré froid, si tu veux mon avis. Cette fille avait le plus beau sourire de tout le vaisseau.

Mikaël frissonna en entendant les derniers mots. C'était vrai, qu'elle avait un sourire magnifique. Il se fit, sans le vouloir, une image mentale de Michelle étranglée par la corde, et secouée de soubresauts. Et il la revit en train de débarquer sur l'Organe, submergée par une joie profonde. Le technicien avait-il donc raison ? Le capitaine Richards aurait-il le cran de la faire pendre ? Il n'osa jamais le lui demander directement, malgré les nombreuses occasions qu'il eut de le faire. Le major Strauss était en effet particulièrement sollicité depuis son retour à bord, deux

semaines auparavant - au grand dam du Second, qui ne lui reconnaissait toujours aucune compétence particulière.

Le statut de Mikaël était quelque peu bâtard - en tant qu'ambassadeur désigné, il était mis dans le secret, et on faisait appel à son témoignage, mais en tant que simple major, il n'était pas réellement consulté sur la ligne diplomatique à mettre en place. Le capitaine était un homme pondéré, qui ne prenait pas les décisions à la légère, et il tenait à analyser à fond toutes les données récoltées avant de prendre une décision. Mikaël savait qu'une fois cette décision prise, elle serait irrévocable, et il essayait tant bien que mal d'orienter ses réflexions dans des directions moins techniques, et plus humaines. Le capitaine le faisait régulièrement appeler pour lui poser de nouvelles questions, auxquelles il s'efforçait de répondre. Quelle paraissait être l'organisation étatique ? Y avait-il, à son avis, un code pénal écrit ? Quel était le régime de propriété qui avait cours ? A quelle personne juridique le Vaisseau appartenait-il ? Puis le capitaine s'abimait dans la contemplation des images satellite.

- Le Vaisseau est profondément incrusté dans la Ville. Enkysté, même, pourrait-on dire.

Mikaël ne savait que répondre, car il ignorait pour quelle raison cela pouvait avoir une importance. Il savait que le capitaine convoquait, au moins aussi souvent, l'ingénieur Ido, depuis sa sortie du cachot, ainsi que le major Rodriguez et les roboticiens qui l'avaient accompagné. Mais le capitaine les recevait toujours séparément, et il lui était difficile de se faire une idée de la décision qu'il était en train de mûrir. Une fois que le major avait répondu tant bien que mal au questionnement exigeant du capitaine, ce dernier marquait en général une pause avant d'aborder l'autre sujet qui lui tenait à coeur.

- Et Reda ? demandait-il.

Mikaël lui faisait part des avancées dans sa relation avec Filip. Leurs rencontres étaient devenues quotidiennes, et Reda les attendait toujours avec beaucoup d'impatience. Il manifestait également un grand intérêt pour les événements de l'Organe.

- Quels événements ? demanda le capitaine avec un peu de sécheresse.

- Eh bien, l'évasion de Michelle Touré. Et la mission solitaire de l'ingénieur Ido. Il me demande aussi beaucoup de détails sur mon expérience personnelle.

- Je vois, dit le capitaine. Tenez-le en haleine, Strauss, tenez-le en haleine autant que vous le pouvez... Tant qu'on attend la suite de quelque chose, on ne met pas fin à ses jours.

Mikaël se permit de sourire.

- Dois-je faire comme Schéhérazade ?

Le capitaine ne sourit pas, et répondit très sérieusement.

- Oui, major Strauss. A la différence que ce n'est pas votre vie que vous voulez sauver, mais la sienne.

Cette phrase trotta dans la tête de Mikaël toute la journée. « Ce n'est pas votre vie que vous voulez sauver ». C'était pourtant sa vie qu'il avait l'impression d'avoir laissée en-bas, ou du moins, si ce n'était pas réellement sa vie, c'était une vie possible, une vie désirable, un avenir qui ne cessait de s'imposer à son imagination. Et n'était-ce pas de cela, finalement, qu'ils parlaient avec Filip Reda ? Du deuil d'une vie meilleure, de l'acceptation ou non de la vie telle qu'elle était sur la Sonde, d'une évasion... Michelle avait fui physiquement, Filip Reda voulait fuir à sa manière, et Mikaël se sentait avec eux d'étranges et dérangeantes affinités. Michelle survivrait-elle, à 400 km de tout lieu habité ? Filip Reda cesserait-il un jour d'attendre le lendemain ? Lui-même, n'était-il pas suspendu à la suite de son histoire avec Foudre - entre parenthèses, en attente ? S'il n'avait pas été intimement persuadé de retourner bientôt sur l'Organe, comment serait-il en train de réagir à présent ? Sa vie à lui ne serait-elle pas aussi en danger ?

Ces réflexions décousues tournaient en rond dans sa tête, sans jamais aboutir à aucune certitude. Lorsque les obligations de la journée s'achevaient, il s'enfermait avec soulagement dans sa cabine, et là, il déposait la réalité avec son uniforme, et s'autorisait à rêver. Il exerçait son imagination et sa mémoire, s'entraînait à retrouver et à noter toutes les sensations qu'il avait éprouvées sur l'Organe, depuis le chant des oiseaux jusqu'aux jeux d'ombre et de lumière du couvert forestier. Il évoquait la couleur de la ville, la présence des animaux, la rumeur des voix humaines dans le lointain, à ciel ouvert. Et insensiblement, par sauts de puce, sur l'aile d'associations libres de toute logique, il finissait toujours par retourner en imagination à la demeure de Foudre. Il entendait le grain un peu rocailleux de sa voix, il la voyait se plonger nue dans sa vasque d'eau tiède, il sentait au bout de ses paumes le velouté de sa peau qui sentait l'herbe et le soleil, et qui réfléchissait les étoiles. Et le désir, toujours, était au bout de sa rêverie.

@@@

Tout l'équipage était réuni dans la grande salle de conférence. Le capitaine Richards et le Lieutenant Malkine faisaient face à l'auditoire, et il y avait dans cette mise en scène une solennité légèrement inquiétante. Le major Strauss se trouvait au troisième rang, à côté d'Isla Brown et d'une enseignante de seconde classe nommé Norca. Filip Reda était probablement le seul à avoir été dispensé

d'assister à cette communication exceptionnelle, et le major se prit à envier la solitude de sa petite cabine.

« Equipage de la Sonde, c'est avec beaucoup d'honneur que je commande ce vaisseau, parce que je sais pouvoir compter sur votre sens de la discipline, du travail et de la loyauté. Loyauté envers la Sonde, envers l'Union, envers les valeurs qui nous animent et nous poussent aux confins de l'espace. Nous représentons l'ultime héritage de la Terre. En nous brûlent encore la soif de connaissances, le désir de repousser les limites, l'audace de conquérir. Et je suis fier, comme vous, d'appartenir à cette vaste et noble flotte, à cette diaspora que n'enferme aucune frontière, que ne barre aucun horizon. Equipage de la Sonde, nous sommes, comme chaque vaisseau de l'Union, le miroir de l'Union tout entière. »

Il n'y avait aucun murmure - les soldats étaient trop disciplinés pour ça. Les discours de ce genre étaient de surcroît suffisamment rares pour flatter des oreilles rompues au prosaïsme des existences quotidiennes. En jetant un oeil sur le côté, Mikaël ne vit pas de visages ironiques ou fermés - mais des visages fervents. Il se demanda s'il était le seul à nourrir des pensées séditeuses, et tenta de les étouffer. Mais le capitaine Richards était vraiment trop grandiloquent, et son exorde était grossier... Qu'allait-il donc annoncer après une pareille introduction ?

« Nous avons l'insigne honneur d'avoir trouvé une planète où le Grand Essaimage a dispersé une partie de l'humanité. Nous ignorons combien de telles planètes restent encore à trouver - mais nous savons qu'avant nous, en cinq siècles, seules cinq d'entre elles ont été trouvées. Cette planète, que vous avez tous pu contempler de près ou de loin, est d'une grande richesse. Elle possède une civilisation de stade 4, plutôt pacifique, et avec une population assez peu nombreuse. Dans la Ville principale, le Vaisseau qui a amené leurs ancêtres est demeuré presque intact, chargé de matières premières extrêmement rares et de connaissances précieuses sur l'Histoire du Grand Essaimage. Le reste de la planète regorge de ressources en tout genre : eau potable, air respirable, semences végétales, minerais, bois... Les bénéfices que nous pouvons en retirer pour l'Union sont incalculables. Au terme d'une longue période d'analyse des données que les missions scientifique et diplomatique m'ont fournies, j'ai pris un ensemble de décisions, que je vous communique, et qui seront mises en oeuvre sans délai. »

« Nous y voilà », songea Mikaël, le coeur battant un peu plus vite.

« Nous procéderons à la remise en état du Vaisseau et à sa mise sur orbite en vue d'un arraisonnement. Cet objectif est prioritaire, et les travaux de remise en état des moteurs débiteront dans trois semaines. Il est impossible de dire, à ce stade, combien de temps ces travaux devront durer. Mais le rapport scientifique de l'officier qui a visité le Vaisseau indique un minimum de deux à six mois. En même temps, durant cette période, l'extraction de matières premières se fera selon un

calendrier précis. Des équipes d'extraction tourneront, en plusieurs points de la planète, y compris des points très éloignés du foyer de peuplement. Nous repartirons de l'Organe avec les soutes chargées de ces trésors. Parmi eux, le plus grand qui soit : un Vaisseau de la première Flotte, dont aucun spécimen fonctionnel n'a pu être étudié à ce jour.

Cette mission, soldats, nous vaudra une distinction toute particulière de l'Union. Pas seulement pour les officiers, mais pour tout l'équipage, jusqu'au plus humble mécanicien. Vous serez récompensés et honorés comme des héros. Et ne croyez pas que cette reconnaissance sera en une quelconque manière imméritée... Non, vous la mériterez amplement, car cette mission sera l'une des plus difficiles que vous aurez à mener dans votre carrière militaire. »

Le capitaine Richards marqua une pause. Mikaël, comme tous les autres, était suspendu à ses lèvres.

« L'Organe n'est pas seulement une planète pleine de ressources. Elle est aussi une planète d'une grande beauté, une planète hospitalière au climat doux et tempéré. Elle exercera sur vous une séduction si forte que l'envie de désertir, quelque dévoués que vous puissiez être, naîtra dans vos coeurs. C'est ce qui est arrivé à votre camarade Michelle Touré. L'enseigne Touré a déserté, soldats. Elle n'a pas résisté à la tentation, elle a trahi les valeurs de l'Union, de la Sonde, elle a trahi le respect qu'elle a juré à son capitaine. Elle s'est conduite comme une bête relâchée dans un environnement naturel, et qui oublie toute forme de domestication. Elle s'est conduite comme un animal happé par sa biosphère. Pas comme un être humain, pas comme un Terrien rattaché à l'Union par tous les liens symboliques qui font de lui le descendant de notre noble espèce. L'enseigne Touré sera poursuivie, et n'en doutez pas, elle sera attrapée, traduite devant la cour martiale, et jugée pour son crime. Nous ne montrerons aucune indulgence envers elle - car son geste est celui d'une trahison méprisable.

Le planning des équipes techniques qui interviendront dans trois semaines vous sera communiqué dans les prochaines heures. Selon vos compétences, vous serez affectés à l'extraction ou à la réparation du Vaisseau. Cette dernière mission sera plus sélective, car elle se déroulera dans un lieu habité. D'ici là, et à partir de demain, deux missions préparatoires seront lancées. La première est le repérage et l'interpellation de l'enseigne Touré. Elle sera orchestrée par le Lieutenant Malkine, qui sera accompagné pour cet objectif des enseignes Wilson et Fabre, ainsi que de l'ingénieur Ido qui a déjà l'expérience de la planète et pourra apporter un éclairage technologique. La seconde mission est de nature diplomatique. Il s'agit de persuader les autochtones de nous laisser agir pacifiquement, si nécessaire en négociant des contreparties pour eux. Elle sera menée par le major Strauss. »

Mikaël répondit au sourire d'Isla Brown qui le félicitait discrètement. Quelques rangées derrière, on entendit un bruit étrange, qui fut vite couvert par la voix solennelle du Capitaine dans le micro.

« Des héros - des héros qui auront résisté à la plus séduisante des tentations - voilà ce que vous allez être. Faites le plein de souvenirs, de sensations, d'anecdotes, enregistrez des photos, des vidéos, des lumières, épinglez des animaux et des fleurs dans des livres... Mais souvenez-vous que cette moisson n'est pas pour vous uniquement - elle est pour l'Union. L'Organe est une planète merveilleuse que nous devons offrir à l'Union - il ne nous appartient pas de savoir aujourd'hui ce que l'Union décidera d'en faire. Peut-être une vaste colonie s'installera-t-elle ici dans les décennies à venir. Peut-être le gouvernement de l'Union choisira-t-il d'y élire domicile. Peut-être cette planète peut-elle devenir une nouvelle Terre. Peut-être certains d'entre nous reviendront-ils ici. Mais il ne nous appartient pas d'en décider. Nous ne sommes que les découvreurs, nous ne sommes que les passeurs, nous ne sommes que des soldats. »

Mikaël se sentit, un bref instant, presque convaincu - c'était un discours fort, qui jouait sur la loyauté et le courage autant que sur le rêve et le mythe. N'était-il pas plus facile de partir, en pensant qu'on allait revenir ? Le major aurait parié dix ans de sa vie que le capitaine ne croyait pas un mot de sa péroraison. Aucun membre de l'équipage de la Sonde ne reviendrait s'installer ici - la distance était si grande, de toutes façons, qu'une vie d'homme eut à peine suffi à faire l'aller et retour entre ici et l'Astroport Central. Ses réflexions furent cependant interrompues par un nouveau bruit à l'arrière de la salle - il s'agissait, comme il le comprit assez vite, d'un membre de l'équipage qui se trouvait mal.

Les médecins du bord furent rapidement auprès du malade - qui se révéla être l'ingénieur Ido. Pris de tremblements et de sueurs, les yeux dilatés comme s'il était au bord de la mort, cet homme d'ordinaire si froid et si calculateur était en proie à une panique presque animale.

- Je n'y retournerai pas ! hurlait-il. Je ne peux pas y retourner ! Je n'y retournerai pas !

Ses cris finirent par être clairement compréhensibles pour tout le monde.

- Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Brown à mi-voix.

- Je ne sais pas, dit Mikaël. Cela ne lui ressemble pas.

Tandis que l'équipage se dispersait, jetant au passage un oeil curieux à l'ingénieur hystérique, le Capitaine Richards fit signe à Mikaël de le rejoindre. Il semblait contrarié par l'exubérance de la crise de Ido, qui faisait planer quelque chose d'un peu maléfique sur tout son discours. Ido criait comme s'il avait peur - mais *de quoi* avait-il peur ? Dans l'esprit inquiet des membres de l'équipage, cette peur s'associait confusément à la potence qui attendait Michelle Touré, dressée au-dessus de l'Organe, et qui y projetait son ombre angoissante.

- Major, j'ai à vous parler. Suivez-moi.

Mikaël s'exécuta, mais ne put s'empêcher de se retourner plusieurs fois pour regarder à la dérobée les convulsions spectaculaires de Ido, qui s'achevèrent bientôt avec une piqure de calmants.

- Capitaine, je ne sais pas si cela a un rapport, mais... lors de cette punition symbolique de l'ingénieur Ido, sur l'Organe, il lui a été ordonné de ne pas y revenir.
- Vous avez raison de me le rappeler, major. Sa présence n'est finalement pas souhaitable, car les autochtones risqueraient de mal le prendre. Et son comportement est de plus en plus imprévisible, surtout depuis qu'il est sorti du cachot.

Mikaël ne répondit pas. Une fois qu'ils furent installés en tête à tête, le Capitaine reprit la parole. Ce discours-là, qu'il avait préparé également, était destiné à lui seul.

« Nous avons longuement hésité, le Lieutenant Malkine et moi-même, à vous confier cette mission. Le lieutenant Malkine a d'ailleurs insisté pour se rendre lui-même à terre, afin de pouvoir vous superviser ou prendre le relais en cas de fausse route. »

Mikaël ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Il n'était pas d'usage de couper la parole d'un supérieur hiérarchique pendant un développement.

« Je ne vous cache pas que le Lieutenant Malkine s'est opposé à votre désignation, à cause de la sympathie que vous avez exprimée envers les autochtones. C'est moi qui ai finalement tranché dans l'autre sens, et paradoxalement pour la même raison : justement *parce que* vous avez exprimé de la sympathie envers les autochtones. Voyez-vous, il faut que vous compreniez bien la situation. Nous n'allons pas négocier d'égal à égal. Il ne s'agit pas d'aboutir à un compromis satisfaisant pour les deux parties - du moins, si cela peut se faire, tant mieux, mais ce n'est pas un objectif prioritaire. L'objectif prioritaire est de dégager ce Vaisseau de là, de le mettre en orbite, et d'extraire toutes les ressources possibles. Avec ou sans le consentement des autochtones. »

Mikaël encaissa l'information.

« Votre mission diplomatique n'a pas d'enjeu crucial pour nous. Si vous réussissez à convaincre les autochtones de nous laisser opérer, cela représentera évidemment une facilitation importante de la mission. Je vais vous dire exactement ce que vous pouvez leur proposer en échange de leur collaboration pacifique - il se peut, si vous êtes doué, que vous arriviez à les convaincre. »

- Et sinon ?
- Sinon, nous n'hésiterons pas à utiliser la force. Leur puissance militaire est apparemment nulle, et nous prendrons le contrôle de la Ville en très peu de temps. Ce sera un jeu d'enfants.
- Et si nous rencontrons une résistance inattendue ?

- Vous connaissez très bien la puissance de feu de la Sonde. Cette population autochtone n'est pas essentielle à l'Union. L'humanité n'est pas en voie d'extinction. Les morts collatérales ne seront pas prises en compte dans la chaîne de commandement.

Le capitaine avait parlé - et Mikaël savait qu'il était parfaitement inutile d'argumenter. Richards était un homme qui ne parlait jamais à la légère, et qui ne changeait jamais d'avis.

Cette seconde mission s'annonçait donc nettement moins romantique que la première.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2828

Archives numériques consultées pour la dernière fois en l'an 2830, pour impression, et conservées sur papier en plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Quo Vadis.

Aujourd'hui nous avons décidé de l'implantation de notre Cité. Jusqu'ici, nous avons continué à vivre à bord, et nous avons exploré plusieurs portions de l'Organe. Et nous avons choisi une région vallonnée, à une distance idéale de la mer, proche de la forêt et de la montagne, au bord d'une rivière. Nous ne manquerons ni d'eau, ni de bois, ni de roches, ni de poisson. Nous avons autour de nous tout ce dont nous pourrions avoir besoin.

La question s'est posée de savoir ce que nous ferions du Quo Vadis : devons-nous le « garer » quelque part, le cacher ? Le mettre de côté comme s'il était un simple moyen de transport ? Devons-nous vivre dedans encore ? Certains d'entre nous y sont très attachés - le Quo Vadis est notre lieu de naissance et notre seul univers.

Je pense qu'il serait préférable de le laisser là, en plein coeur de la Cité que nous allons construire. Cela sera plus facile pour le transport des matériaux et des outils; et il me semble que nos générations futures ne devront jamais oublier que nous venons du ciel. Que nous venons d'une planète détruite. Que cette deuxième chance ne peut, ne doit en aucun cas être gâchée.

CHAPITRE 11 : SOLEIL ET Foudre

CALENDRIER ORGANIQUE AN 589

Foudre était assise sur un rocher qu'elle affectionnait, à l'ombre d'un arbre immense, à l'orée d'un village où vivaient beaucoup de membres de son clan. Brouillard venait de lui apporter une boisson et un morceau de poisson frit, et elle l'avait chaleureusement remercié. Le jeune homme semblait beaucoup mieux que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Elle essayait de masquer sur son visage l'expression des douleurs qu'elle éprouvait à ce moment. La vieille Feuille, Liée à sa clavicule gauche, éprouvait de terribles angoisses. Mais ses douleurs principales venaient de sa nuque et de sa hanche droite, c'est-à-dire de Lune et de Lac. Les deux jeunes époux s'étaient violemment disputés après une fausse couche - la souffrance de Lune était plus intense, et la nuque de Foudre était atteinte d'une douleur permanente et presque handicapante. Foudre irait les voir dès que l'entrevue avec Astre serait terminée, mais cela ne devait pas - cela ne devait jamais - la rendre indisponible ou distraite. Cette entrevue ne serait pas écourtée - c'était là l'un des principes de base auxquels, en tant que Clé, elle s'astreignait. Astre était un homme d'une trentaine d'années, assez beau, et d'allure forte. Il lui plaisait - ce qui n'était pas interdit. Elle avait le droit d'avoir des rapports avec qui elle voulait, en dehors de son clan, tant qu'elle ne fondait pas de famille.

- Tu voulais me parler, Astre, et je t'écoute.
- Je suis sûr que tu as entendu des rumeurs circuler sur le clan du Soleil.
- En effet. Mais je ne prête pas beaucoup d'attention aux rumeurs.
- Je souhaite me déLier de Soleil, et si tu le souhaites, j'aimerais t'en exposer les raisons.

Foudre hocha la tête pour l'inviter à poursuivre. Il avait à peu près le même âge que le major Mikaël Strauss - mais il ne la regardait pas de la même façon. Il la regardait avec distance et respect, comme on regarde une Clé. Il ne la regardait pas comme si elle était une merveille de complexité et de beauté, comme Mikaël Strauss.

« Soleil est adulé par une partie du clan. Et c'est bien ce qu'il recherche, à mon sens : l'adulation. Certains membres du clan se sont mis directement à son service, et vivent volontairement en sa demeure pour s'occuper de lui. Cela me semble contraire à l'éthique de l'Organe. On prétend que Soleil a des relations sexuelles avec certaines femmes qui le servent, mais j'ignore si cette accusation est fondée. »

- C'est une accusation grave, dit Foudre.

« Je sais. Cette proximité avec certains membres l'éloigne nécessairement de certains autres. On dit qu'il utilise des breuvages pour endormir ses douleurs. Il n'apporte pas le soutien qu'il devrait apporter au Clan. Beaucoup d'entre nous s'en accommodent. Nous pouvons vivre notre vie presque sans le voir, et nous nous débrouillons. Mais il ne règne aucune unité dans le clan du Soleil, aucune solidarité. La plupart des membres ne s'en rendent pas compte, car ils n'ont connu que cela. Mais moi, j'ai grandi dans un autre Clan, et si je n'ai jamais éprouvé le Lien avec une autre Clé, j'ai assisté pendant toute mon enfance à une vie de clan harmonieuse.

- De quel clan étais-tu ?

- Du clan du Fleuve.

Foudre hocha la tête. Elle aimait bien Fleuve et ne s'étonnait pas de cette description.

- Bref, je souhaite me déLier de Soleil, et je souhaiterais savoir si tu m'accepterais dans ton clan. Beaucoup de Clés refusent d'accueillir des transfuges.

- Je sais. Se déLier est un peu sacrilège, les Clés considèrent que c'est une forme de déloyauté.

- Dois-je demeurer inféodé à un être que je méprise ? demanda Astre.

- Non, je ne le crois pas.

Ils restèrent un instant silencieux, et Foudre se laissa un moment absorber par sa douleur à la nuque.

- Pourquoi m'as-tu choisie, moi ? demanda-t-elle après un instant. Ne voulais-tu pas rejoindre le clan du Fleuve ?

- On dit que tu es juste et que tu ne favorises jamais un membre du clan.

- On dit aussi ces temps derniers que je ne suis pas assez présente.

- On dit cela de toutes les Clés. J'ai des amis dans le clan de la Foudre, et je sais que je serai heureux si je me Liais à toi.

Foudre lui fit un sourire bienveillant.

- Je parlerai de ce problème en conseil des Clés. Tu n'as jamais demandé l'arbitrage d'une autre Clé ?

- Non, c'est la première fois que j'en parle.

- Il se peut que Soleil soit considéré comme indigne de sa fonction.

- Je ne veux de mal à personne - je sais que certains membres du clan l'apprécient. Je voudrais seulement changer de clan.

- Ni toi ni moi ne sommes maîtres des conséquences de nos actes- et cela ne doit pas nous empêcher d'agir. Il me semble que les pratiques que tu as évoquées ne correspondent pas à notre code éthique. Si le conseil des Clés l'autorise, je t'accueillerai dans mon clan.

Astre lui prit la main et la porta à ses lèvres - Foudre le laissa faire, comme pour lui donner sa bénédiction. Elle ne le considérait déjà plus comme un partenaire sexuel possible, et leur contact fut d'une parfaite chasteté.

Ensuite, Foudre passa plusieurs heures à reconforter Lune, et à parler à Lac. La médiation entre les jeunes gens s'avéra difficile, et elle dut montrer beaucoup de diplomatie pour arriver à un dialogue entre eux. Lune tenait Lac pour responsable de sa fausse couche, et lui ne comprenait pas pourquoi elle devenait méchante. Foudre parvint cependant à les apaiser - sa douleur à la hanche disparut tout à fait, et la douleur à la nuque s'atténua considérablement. Il y avait toutefois des douleurs qu'une Clé ne pouvait apaiser, même avec beaucoup de patience : la perte d'un bébé laisserait un sillage de chagrin dans le coeur de Lune, et dans sa nuque à elle, pendant de longs mois.

Enfin, elle se rendit à la Ville pour assister au Conseil. Elle voulait absolument parler avec Soleil avant le début du Conseil, et finit par le trouver, au milieu de jeunes gens de son Clan. C'était un homme séduisant, d'une quarantaine d'années, vêtu avec beaucoup de distinction. Elle n'hésita pas un instant, et se dirigea vers lui, droite, franche, directe, comme elle l'avait toujours été.

- Soleil, il faut que nous parlions en privé avant le Conseil. C'est très important.

Soleil scruta son visage, et décida qu'elle était suffisamment déterminée. Il congédia les gens de son Clan qui se retirèrent à regret, lui promettant de l'attendre jusqu'à la fin de la réunion.

- Foudre, c'est bien ça ? Que me vaut l'honneur ?...
- Il ne s'agit pas d'un honneur, Soleil, mais d'un problème grave. Un homme de ton clan est venu me trouver. Il a affirmé que tu vivais avec un certain nombre de membres de ton clan, qui te servaient de domestiques, et que tu avais des relations sexuelles avec certains. Il a affirmé que tu consommais des breuvages stupéfiants pour endormir les douleurs claniques, et ne pas avoir à t'en occuper. Il a affirmé que tu cherchais l'adulation de ton Clan et que tu érigeais le favoritisme en système.

Soleil blêmit de rage.

- Qui se permet ces racontars ?
- Je ne te le dirai pas.

Les deux Clés se fixaient, comme chien et chat, avec animosité.

- Pour qui te prends-tu ? T'ériges-tu en censeur ? En gardienne de l'éthique de l'Organe ?
- Je voulais simplement t'informer du fait que, si tu ne prends pas la parole toi-même pour aborder ce problème en Conseil, je serai obligée de le faire.

L'expression de Soleil changea radicalement.

- Que peut-il m'arriver ? demanda-t-il.
- Une enquête sera effectuée, probablement par Pluie. Et si l'homme a dit la vérité, ton indignité sera prononcée. Tout se passera comme si tu mourais : le clan du Soleil sera dispersé, à moins qu'il n'adopte une nouvelle Clé et ne change de nom. Quant à toi, tu devras te Lier à l'un d'entre nous. Il est possible aussi, si tu es convaincu de mensonge, que tu doives te soumettre à l'Aiguille.

Soleil paraissait maintenant effrayé, et Foudre s'étonna d'une telle lâcheté.

- N'as-tu jamais pensé à tout cela, avant de t'engager, Soleil ?
- Que faut-il que je fasse ?
 - Il faut que tu changes radicalement de comportement. Que tu congédies tous tes favoris, que tu te passes de servantes, et que tu respectes la règle de ne pas avoir de relations sexuelles à l'intérieur de ton clan. Tu dois consacrer tes efforts à soulager les souffrances. C'est pour cela, et pour cela uniquement, que tu t'es vu confier le rôle de Clé. Si tu ne t'en sens pas capable, tu dois renoncer à ce rôle. Les lois de l'Organe permettent de faire cela.
- Mais comment devrai-je vivre ?
- Tu travailleras, comme tous les habitants de l'Organe. Et crois-moi, leur travail est moins harassant que les responsabilités d'une véritable Clé.

@@@@

Ce fut un Conseil assez rapide. L'ordre du jour n'était pas très chargé, et Soleil, que Foudre tenait sous le feu de son regard insistant, prit la parole pour avouer ses manquements à l'éthique de l'Organe. Personne ne se fâcha, personne ne le vilipenda, mais la chose fut débattue, comme toutes les autres, avec le plus grand sérieux.

Le consensus arriva vite sur une évidence : Soleil n'était pas fait pour être Clé. Il ne pouvait

continuer à diriger son Clan. Un débat assez vif s'engagea sur la question de la sanction. Certains proposèrent de soumettre Soleil à l'Aiguille - mais ses crimes, selon les autres, n'étaient des crimes que pour une Clé, et s'il cessait de l'être, on n'avait pas besoin de les sanctionner une deuxième fois. On n'imposa donc pas de double peine - mais l'indignité fut prononcée, par consensus. Tandis que Pluie prenait la parole pour clore le conseil, Soleil paraissait défait - et pourtant, inexplicablement, quelque chose comme un soulagement se lisait aussi sur ses traits.

« Mes amis, nous sommes tous tristes lorsque nous sommes amenés à prononcer l'indignité. C'est que, bien sûr, nous sommes tous responsables, à un moment donné, d'une erreur d'aiguillage. C'est le conseil des Clés qui s'est trompé en confiant une responsabilité trop lourde à un homme dont la vocation n'était pas là. Au-delà de la tristesse, c'est l'occasion de nous souvenir collectivement de la mission qui est la nôtre. Notre pouvoir est un sacerdoce, et doit le rester. Nous sommes responsables dans notre chair du bien-être de nos clans. Nos douleurs claniques sont des signaux que nous n'avons pas le droit d'ignorer - et le recours aux drogues pour masquer ces douleurs est la plus grande trahison que nous puissions commettre. L'indifférence aux souffrances d'autrui a mené nos ancêtre terriens à leur perte collective. Nous avons juré qu'il n'y aurait pas une telle indifférence parmi nous - que nul ne serait exclu, exploité, abandonné, persécuté. Nous avons créé ces Liens pour que notre solidarité devienne charnelle et effective. Pour qu'aucun Chef ne puisse ignorer le mal qu'il commet sur son clan. Nous devons supporter et presque chérir nos douleurs, car elles sont essentielles à l'équilibre de l'Organe. Elles sont notre noblesse et notre supériorité sur nos ancêtres. »

La cérémonie de l'indignité fut organisée séance tenante. Soleil fut débarrassé de ses tatouages par une aiguille brûlante - et, bien que personne ne fût Lié à lui, toutes les Clés compatirent à la souffrance qu'on lui infligeait. On lui administra des drogues afin de lui permettre de supporter ce traitement barbare - puis on prit soin de son corps meurtri, brûlé sur la peau à des multiples endroits, pour entamer sa longue convalescence. Une fois complètement guéri, Soleil choisirait un Clan et se Lierait à une autre Clé. En attendant, le clan du Soleil serait rassemblé. Certains choisiraient de se Lier à un autre Clan; la plupart attendraient qu'une jeune Clé reprenne le flambeau. Les blessures s'ouvraient et se cicatrisaient. Ainsi allait le cours du monde, marqué de ruptures et de deuils, de recommencements et de fusions, dans une transformation perpétuelle et pourtant, mystérieusement, toujours identique.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU QUO VADIS - Capitaine Joseph Kellane

ANNEE TERRESTRE 2830

CALENDRIER ORGANIQUE : AN 1

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

Jamais, même lorsque j'ai pris les fonctions de capitaine sur le Quo Vadis, je n'ai ressenti si fortement ma responsabilité. Notre responsabilité, devrais-je dire, car la décision à laquelle nous aboutissons, je ne l'ai pas prise seul, même si c'est moi qui en ai eu l'idée. J'espère que nous ne commettons pas d'erreur. J'espère que nos petits enfants ne nous le reprocheront pas. J'espère que les vies qui ne pourront pas être sauvées ne pèseront pas plus lourd, à la fin, que tout le reste.

Nous avons décidé, ce jour :

- De fonder un nouveau calendrier, et de faire tomber en désuétude le calendrier terrestre, qui s'arrêtera pour nous à l'année 2830.*
- D'affirmer notre appartenance à l'écosystème de la planète en donnant à tous les enfants à naître des noms désignant des phénomènes ou des éléments de la nature.*
- De procéder au plus gigantesque « shutdown » de l'Histoire humaine, en cessant immédiatement et définitivement toute production d'électricité. Les neuf dixièmes des ressources du Quo Vadis nous seront désormais inaccessibles.*

Ce renoncement à la technologie inclut la technologie médicale, et représente un renoncement délibéré à la longévité qui a été la nôtre pendant des siècles. Ce renoncement, qui inclut la technologie de la logistique et des transports, représente un renoncement délibéré à la mobilité qui a été la nôtre pendant des siècles.

CHAPITRE 12 SECONDE MISSION
CALENDRIER ORGANIQUE AN 589
ANNEE TERRESTRE 3416

Lorsque l'Annexe atterrit au même endroit que la première fois, il n'y avait personne pour les accueillir. Le trajet, malgré sa brièveté, avait été tendu. Mikaël et le lieutenant Malkine ne s'adressaient la parole qu'en cas d'absolue nécessité, et Fabre et Wilson s'échangeaient entre eux des paroles à voix basse, qui n'étaient pas destinées aux officiers, pour lesquels ils semblaient éprouver une crainte révérencieuse.

- Parfait, déclara le lieutenant en sortant de l'annexe. Fabre, sortez le véhicule, nous ne perdrons pas de temps en palabres diplomatiques...

Mikaël Strauss avait hâte qu'ils s'écartent - en réalité, il désirait plus que tout au monde profiter de cet instant de solitude sur l'Organe. La forêt palpait - et Mikaël se demandait comment le lieutenant Malkine, dont c'était probablement la première sortie sur une planète habitable, pouvait manifester aussi peu de réactions. Fabre et Wilson paraissaient un peu ralentis par les sensations qui les assaillaient. Leur distraction agaçait le lieutenant, qui ne se priva pas de les tancer.

- Wilson, qu'est-ce que vous regardez béatement ? Vous avez les paquets à charger dans le véhicule !

Les deux jeunes gens, la jeune fille, surtout - Solveig Wilson - ouvraient la bouche et les yeux, et faisaient avec la tête un mouvement lent et circulaire. Mais les remontrances de Malkine étaient plus puissantes sur leur esprit que l'appel muet de la planète, et ils se reprirent bientôt pour redevenir parfaitement opérationnels.

Au moment de quitter la clairière où ils avaient atterri, le lieutenant Malkine se sentit obligé d'adresser quelques mots au major.

- Major Strauss, le capitaine Richards compte sur vous pour négocier la coopération des autochtones. Rappelez-vous qu'il y va de leur propre survie.

Le major fit un salut réglementaire qui le dispensa de répondre, et regarda le véhicule s'éloigner, en pensant à Michelle. Il ne se dissimulait pas que, contrairement à ce que lui dictait son devoir, c'était à elle qu'allaient tous ses vœux. Il espérait farouchement qu'elle échapperait au Lieutenant Malkine et à la corde - et s'il s'était trouvé dans la situation de pouvoir l'aider, il l'eût

fait sans hésitation. Il n'ignorait pas que cela faisait de lui, aux yeux de la hiérarchie, le complice de cette désertion. Cela l'ennuyait un peu, car il ne s'était jamais considéré, jusqu'ici, comme un officier déloyal. Il avait toujours appliqué le règlement scrupuleusement, et pensait partager la philosophie de l'Union. Certes, ses études et sa culture avaient renforcé son esprit critique, et il avait toujours su qu'il ne pourrait pas devenir un rouage aveugle de la machine, ou un soldat fanatique. Mais jusqu'à leur arrivée sur l'Organe, ce « quant-à-soi » qu'il avait gardé n'était jamais entré en opposition frontale avec le système auquel il appartenait. Michelle, en prenant la fuite, n'avait pas seulement divisé l'équipage - elle avait divisé chacun de ses membres, nécessairement tiraillé entre sa sympathie pour elle et son éthique militaire. Il n'y avait plus qu'à en tirer les conclusions : Mikaël, s'il voulait être honnête, devait reconnaître que l'éthique militaire, chez lui, venait d'être reléguée au second plan.

Lorsque le véhicule eut totalement disparu, et qu'il n'y eut plus de trace visuelle ni sonore de sa présence, Mickaël prit une profonde inspiration. Il regarda la forêt en souriant - et il se fit la réflexion que les sourires solitaires, ceux que l'on n'adresse à personne en particulier, mais qui fleurissent sur les lèvres alors qu'on est seul, étaient rares et précieux. Il essaya de profiter de cet instant : il toucha les troncs, les feuilles vertes et vigoureuses sur leurs tiges, les feuilles rousses et craquantes qui s'effritaient au sol, les mousses, les gouttes d'eau retenues au creux des fleurs sauvages. A force de rester immobile, il aperçut toute une faune timide qui sortait de ses cachettes. Il entendit les chants insoucians des oiseaux, que le bruit du moteur avait momentanément fait taire.

Il emprunta le sentier avec une merveilleuse sensation de liberté - au bout de ce sentier, il y avait une jeune femme qu'il désirait ardemment, et tout un monde à peine entrevu, qui restait à découvrir. On disait que le désir n'était jamais plus grand qu'avant sa satisfaction - mais Mikaël constatait exactement l'inverse. Cette planète n'était plus tout à fait inconnue, elle lui avait déjà livré quelques uns de ses secrets, et Foudre l'avait laissé étreindre son corps. Mais son désir pour elles n'en était que décuplé - car il savait que les richesses dans lesquelles il avait puisé étaient infinies, variées, profondes, à l'image de cette forêt. Il ne pouvait imaginer qu'il s'en lassât un jour. S'il parvenait à obtenir la coopération des autochtones, les travaux de réparation du Vaisseau dureraient plusieurs mois. En tant que chargé de mission diplomatique, il serait probablement amené à se rendre souvent sur l'Organe pendant cette période, peut-être même à s'y établir temporairement. Il ne pouvait voir au-delà - ces quelques mois, dont la limite restait indéfinie, s'illuminaient de toutes les potentialités de son désir. Il savait que la douleur serait affreuse, après. Mais cet après, pour le moment, n'existait pas. Pas encore.

Tout en marchant, il pensa aussi à Filip Reda, qu'il avait laissé là-haut. Il avait obtenu la

permission du capitaine Richards de poursuivre, par communications textuelles, ses séances quotidiennes. Il se nouait quelque chose d'étrange et de complexe entre Reda et lui, quelque chose qu'il n'arrivait pas très bien à saisir. D'un côté, il lui semblait que leurs conversations, et leur amitié, détournaient Reda de son suicide, au moins dans l'immédiat. Reda s'intéressait vivement au major, à sa mission sur l'Organe, et se montrait curieux de tous les détails de ce qu'il ne pourrait pas vivre lui-même. En fait, Reda s'intéressait davantage à Strauss qu'à sa propre vie - comme s'il s'était opéré une sorte de glissement, de transfert, ou de legs. Reda vivait un peu par procuration - il avait investi Strauss, d'une certaine manière, du sens de sa propre existence. Mikaël ne savait pas comment cela s'était fait - et surtout, il ne savait pas comment recevoir une telle offrande. Il sentait qu'une tel legs demandait une sorte de contrepartie, qu'il ne parvenait pas à entrevoir. Comme il pensait à lui, il saisit sur son transmetteur un court message à l'intention de Reda.

Je suis seul dans la forêt de l'Organe. Personne pour m'accueillir. Expérience précieuse qui me fait sourire tout seul.

La réponse ne tarda pas à arriver.

Quelles sont les trois choses les plus belles ?

Mikaël sourit.

Le chant des oiseaux. Les couleurs. Le parfum de terre humide.

Comme il arrivait non loin de la Ville, il éteignit son transmetteur et se promit de communiquer régulièrement avec Reda. Au bout du sentier, ce n'était pas, comme il l'espérait, la silhouette gracile de Foudre qui l'attendait, mais celle, puissante et hiératique, de Pluie. Il n'y avait pas de délégation, pas de collation, pas de visite guidée aujourd'hui. Un seul regard sévère de la matrone avait suffi à dégriser Mickaël, et à lui faire sentir toute l'humilité de sa position.

- Bonjour, dit-il en s'avançant. Je réponds avec plaisir à l'invitation qui m'a été faite par Foudre, de revenir un moment parmi vous. J'espère que cela n'est pas abuser de votre hospitalité.

Pluie le dévisagea d'un air presque goguenard, mais ne répondit pas.

- D'autres hommes sont arrivés avec vous. Où sont-ils ?

Mickaël, un peu surpris, répondit franchement :

- Un membre de notre équipage s'est enfui, il y a quelques semaines, loin d'ici. Les hommes qui sont venus avec moi sont à sa recherche.

- Pourquoi ne sont-ils pas venus jusqu'ici avec toi ?

- Ils voulaient commencer leurs recherches sans perdre de temps.

Pluie claqua sa langue dans sa bouche d'une manière expressive.

- Ils ont perdu quelques semaines, mais ils ne peuvent plus perdre une heure, dit-elle d'un ton sarcastique.

Mickaël tenta de sourire.

- J'en suis désolé, dit-il. Ce sont mes supérieurs hiérarchiques, je ne peux pas leur donner d'ordres.

Le regard de Pluie s'adoucit, mais elle ne sourit pas. Seuls ses yeux brillaient d'un éclat moqueur, qui n'était pas dénué d'une certaine tendresse.

- Si je comprends bien, la Sonde nous envoie un sous-fifre ?

Le sourire de Mickaël s'accentua.

- J'en ai peur.
- Et quels ordres avez-vous reçus, major sous-fifre Mickaël Strauss ?

Mickaël redevint sérieux.

- Je dois négocier quelque chose avec vous. Votre collaboration pour un projet dont je dois vous parler.

Pluie hocha la tête.

- Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-elle.
- Non.
- Je pense que vous êtes un homme sympathique, Mickaël Strauss, mais que votre mission ne l'est pas. Je pense que dès l'instant où vous commencerez à obéir à vos ordres, il n'y aura plus de plaisanteries et de sourires en coin entre nous. Je pense que cette négociation risque de mal tourner.

Mickaël craignait d'en dire trop, sans préparation.

- Je n'en suis pas si sûr, dit-il prudemment.
- Parce que vous n'êtes pas du genre à regarder la vérité en face, c'est tout. Voici ce que je crois le plus sage : vous allez vous rendre chez Foudre, et passer du temps avec elle. Vous allez essayer de comprendre et d'écouter notre point de vue sur le monde. Vous allez vous laisser imprégner de notre philosophie. Et vous aurez l'occasion, peut-être, de lui faire comprendre votre point de

vue aussi. Ainsi, lorsque nous nous retrouverons, dans trois jours, au Conseil des Clés, vous aurez peut-être révisé vos prétentions dans la négociation. Vous aurez peut-être trouvé un compromis qui nous paraîtra acceptable. Et vous aurez, en la personne de Foudre, le meilleur avocat qui se puisse trouver. Je ne peux vous donner meilleure preuve de ma bonne volonté - si je souhaitais que la négociation échoue, je vous forcerais à vous expliquer tout de suite sur ce fameux projet auquel nous devrions, selon vous, collaborer.

- Vous faites preuve d'une grande sagesse, dit Mickaël.
- Et vous, vous me flattez comme un enfant. Je me demande qui, du sage ou de l'enfant, aura le dessus dans cette négociation.

Mickaël sourit encore.

- Y a-t-il des consignes que je dois respecter ? des lieux où je ne dois pas me rendre ?

Pluie le toisa de pied en cap.

- Mais quel âge avez-vous, Mickaël Strauss ? Quel est ce peuple qui transforme ses hommes en enfants ?

Mickaël se sentit un peu vexé, mais prit soin de ne pas le montrer. Il ne baissa pas les yeux et attendit simplement une autre réponse, mais Pluie semblait prendre un malin plaisir à le laisser mariner dans son silence.

- Je vois, finit-il par dire. J'assumerai les conséquences de mes actes, notamment lors de la négociation. Il m'appartient de vous inspirer confiance en respectant votre philosophie. Rien ne m'est interdit, mais toutes mes actions seront interprétées.

Pluie éclata d'un rire sonore, crépitant, tel que Mickaël n'en avait jamais entendu.

- Foudre a de la chance, dit-elle. Vous êtes amusant. Tenez, mettez ça sur votre dos, ça vous évitera des désagréments.

Elle lui lança une sorte de veste brodée, suffisamment ample pour qu'il puisse la porter par dessus son uniforme. Puis, elle lui tourna superbement le dos, et s'éloigna à pas rapides, le laissant désorienté au seuil de la Ville. Certes, Foudre l'avait accompagné une fois, mais il n'avait pas alors fait véritablement attention au chemin. Il n'était pas sûr de pouvoir se rendre jusqu'à sa demeure forestière sans se perdre - et cette errance, il le comprenait, faisait partie de son initiation. S'il s'était risqué à demander un guide, nul doute que Pluie lui aurait bruyamment fait remarquer qu'il était incapable de se guider lui-même - et Michaël, à cet instant précis, avait trop de fierté pour faire l'aveu de son inquiétude et demander de l'aide.

Il devait se perdre ? Soit. Il se perdrait - il y avait des choses beaucoup plus angoissantes que de se perdre dans cette Ville fascinante. Le sentiment de liberté qui l'avait envahi sur le sentier se remit à couler dans ses veines, avec peut-être une intensité accrue.

@@@

Filip Reda, pendant une grande partie de la journée, reçut des messages de la part du major Strauss. Des images, des courtes descriptions... Strauss était seul, et se promenait dans la Ville; quand quelque chose le frappait, il en faisait part à Reda, comme s'il réalisait un carnet de voyage. Reda avait médité, fasciné, sur chacune des images. Il y en avait une qui représentait une place, avec au premier plan deux femmes, et à l'arrière plan plusieurs animaux différents qui vaquaient à diverses occupations : un chien courant de gauche à droite avec un objet dans la gueule, un cochon endormi au soleil, et un groupe de quatre chèvres qui montaient un escalier de pierre. La seconde représentait un jardin, probablement public, avec en bordure une multitude de façades de bâtiments. Reda ne savait pas ce que Strauss avait voulu montrer - peut-être simplement la beauté des matières, les imperfections de la pierre blanche, la manière dont elle réfléchissait la lumière, la manière dont la végétation courait sur les murs dans des directions errantes et pourtant harmonieuses, la grâce des arbres immenses, la qualité de leur ombre. Sur la troisième photographie, on voyait un très vieux vieillard, qui portait sur son visage et sur le dos de ses mains des tatouages innombrables. Il était assis sur un banc, la main sur le pommeau d'une canne, et regardait dans le lointain avec une expression difficile à déchiffrer. Sur la dernière, Strauss avait tenté de capturer la magie de la forêt - il avait envoyé une très courte vidéo, dans laquelle on entendait les trilles aigus de plusieurs oiseaux, et où l'on pouvait voir le balancement paresseux des feuillages sous la brise. Reda ne se lassait pas de les revoir, et il relisait également les messages brefs de Strauss.

Ici le temps ne coule pas de la même façon, et ne se laisse pas mesurer.

Je suis totalement perdu, et c'est un délice. Vous êtes-vous jamais perdu dans un vaisseau ?

Le bruit des voix humaines, à ciel ouvert, résonne si différemment... C'est comme une musique, un opéra dans une langue étrangère, dont on perçoit la beauté sans en comprendre le sens.

Je me demande s'il y a des tempêtes, sur l'Organe.

Les gens d'ici pleurent et crient comme partout ailleurs. Ne connaît-on jamais sa chance ?

Reda essayait toujours de répondre quelque chose de spirituel. Il parvenait presque à imaginer

Strauss déambulant parmi ces quelques décors - adressant la parole, peut-être, à ces étranges personnages. Il espérait que Strauss n'en perdait pas une miette, qu'il buvait la vie à grandes gorgées. Reda pensait que s'il avait pu chérir, quant à lui, ne serait-ce qu'un souvenir, ou entretenir un seul rêve, la vie aurait pu valoir la peine d'être vécue. Elle n'aurait pas été si froide et si vide. Il suffisait de pas grand chose, à un homme - un bastion pur et sacré, dans ses pensées, une forteresse que le présent ne pouvait assaillir. Les rêves et les souvenirs se protégeaient de la même manière, et avaient le même pouvoir d'enchanter le réel - même si les souvenirs sont plus tristes que les rêves. On n'a pas envie de mourir, quand on est en deuil de quelque chose. Alors il suffisait peut-être d'être en deuil continuellement, cette lumière triste pouvait malgré tout illuminer l'espace. Strauss ne se remettrait jamais vraiment de cette visite sur l'Organe, mais elle constituerait son bastion, son monument intérieur.

Reda était triste de constater qu'il n'avait pas de monument intérieur, c'est-à-dire rien à défendre et rien à préserver - sa vie entière était transparente, plate et crépusculaire, comme la salle de conférence de la Sonde. Il n'y avait rien de caché en elle, aucun coffre, aucun repli précieux. Ce qu'il avait de plus précieux, à l'heure où il parlait, c'était ce lien ténu avec ce jeune homme. C'étaient ces photographies, ces messages, de ce garçon qu'il aimait sans le connaître. Il y avait un certain plaisir à lâcher prise définitivement avec son ego, et à accorder plus d'importance à une autre existence qu'à la sienne. Cela vous faisait sentir infiniment léger. Prêt à vous envoler.

@@@@

Ce n'était que la deuxième fois qu'il arrivait dans ce lieu, et pourtant cette demeure lui était déjà chère, et il la retrouvait avec autant d'émotion que s'il rentrait chez lui. Foudre n'était pas là - sans doute s'occupait-elle de son clan - et Mickaël fut accueilli par les chats qui clignèrent des yeux à son arrivée et finirent par s'extirper de leur sieste pour venir se frotter à ses jambes. Tout était paisible; il n'osa pas rentrer à l'intérieur, mais s'installa sur la terrasse, parmi les fleurs et les bruits d'eau de la vasque. Comme il resta immobile un long moment, un héron finit par venir se poser sur le rebord, à quelques mètres de lui, et il le prit en photo pour Reda.

Faut-il être sauvage pour être libre - savons-nous encore ce que ce mot veut dire ?

La réponse lui parvint presque aussitôt.

Je n'ai jamais vu d'oiseau.

Mickaël n'en avait jamais vu non plus, avant de mettre les pieds sur l'Organe. Il le contempla

longuement, depuis le bec coloré jusqu'aux pattes fines, d'une texture cireuse, en passant par les yeux perçants et les plumes toutes blanches. Il était si finement ciselé, si harmonieux dans ses formes et dans son attitude, qu'il paraissait être peint. Quand il s'envola, Mickaël se remémora sa conversation avec Pluie. « Vous êtes un homme sympathique, mais votre mission ne l'est pas. » Avait-elle raison ? Était-il objectivement mal de vouloir prendre ce Vaisseau ? Mickaël ne se rendait pas bien compte de ce qu'il représentait pour les habitants de l'Organe. Certainement, ils le considéraient comme un vestige précieux puisqu'ils en avaient interdit l'accès à leurs visiteurs, et qu'ils avaient durement reproché à l'ingénieur Ido de s'y être introduit. Mais cela était-il vraiment si terrible de perdre cette machine du passé, qui ne leur servait plus à grand chose ? Ils avaient leur Ville, si belle, leurs troupeaux, leurs forêts, et la mer, au loin...

Son imagination s'attarda sur la mer, qu'il n'avait jamais vue - puis il se mit tout naturellement à penser à Foudre, à imaginer sa réaction lorsqu'elle le verrait, à imaginer leur étreinte, et sa mission diplomatique disparut de son esprit sans presque laisser de traces. Il s'était peut-être assoupi, car il n'entendit pas Foudre arriver, et se rendit compte de sa présence seulement lorsqu'elle fut toute proche.

- Tu es revenu, constata-t-elle joyeusement.

Il se leva pour être à sa hauteur, et l'embrassa timidement. Elle se laissa aller un instant, avec un abandon adorable, puis s'écarta un peu.

- Doucement, Mikaël Strauss. J'ai mal à beaucoup d'endroits, aujourd'hui. Mais cela va passer tout à l'heure.

Mikaël mit un petit instant à se réacclimater à son visage - il se rendit compte qu'il ne l'avait pas assez regardée, la fois d'avant.

- Puis-je prendre ton portrait ?

- Si tu veux.

Mickaël prit trois photos de suite, comme il le faisait souvent, et rangea son transmetteur.

- Veux-tu boire ou manger quelque chose ? proposa-t-elle.

- Si tu veux, dit-il en l'imitant.

Elle sourit.

- Alors attends-moi quelques instants.

Il se rendit compte, lorsqu'elle s'éloigna, que le sourire qui étirait ses lèvres y était accroché. Il était incapable de s'arrêter de sourire.

- Je suis heureux d'être ici ! cria-t-il.
- Pour combien de temps es-tu là ?

Cette question lui fit l'effet d'une piqûre.

- Trois jours sans rien devoir à personne... Puis il faudra m'acquitter de ma mission diplomatique, auprès du Conseil des Clés.
- Qui t'a dit cela ? Pluie ?
- Oui.
- Et quelle est ta mission diplomatique ?
- Pluie m'a conseillé de passer trois jours avec toi, et de m'imprégner de votre culture, de votre point de vue sur le monde, avant de vous le révéler. Elle pense que peut-être cela adoucira le marché que je suis censé vous proposer.

Foudre eut un air pensif, et Mickaël ne savait pas si c'était à cause de ce qu'il disait ou à cause des douleurs dont elle avait parlé. Il se rendait compte qu'elle avait une vie pleine, en dehors de lui, et qu'elle n'avait pas passé son temps à l'attendre et à rêver de lui. Il en conçut un peu de tristesse - car il lui semblait que lui, au contraire, n'avait prêté de réalité à rien d'autre qu'à son souvenir. Elle disparut un moment à l'intérieur de la maison, et quand elle reparut, avec des boissons et des friandises, elle paraissait rafraîchie et plus détendue.

- Tiens, goûte ça. Ce sont des beignets de fleurs d'hibiscus.

Mickaël croqua une bouchée - c'était croustillant et sucré, avec une note subtilement fruitée.

- J'ai l'impression de croquer dans un poème, dit-il. C'est délicieux.
- Nous ne mangeons presque jamais de viande, dit-elle. Cela arrive, lorsqu'un animal meurt d'un accident. Nous avons lu qu'il se trouvait dans la viande certaines protéines indispensables à l'équilibre de notre corps. Mais cela reste très rare.
- Tous les animaux que j'ai vus dans la Ville ne sont donc pas des animaux d'élevage ?
- Si, plus ou moins. Nous leur prenons du lait et des oeufs, mais nous ne les abattons pas, et nous les laissons libres de leurs mouvements. Nos ancêtres, que nous appelons les Aïeux, c'est-à-dire ceux qui sont arrivés sur le Vaisseau, avaient noué des relations très étroites avec certaines espèces, et notamment avec les cochons.
- Vraiment ?

- Oui. Les cochons sont extrêmement intelligents. Ce sont des compagnons un peu encombrants, mais ils peuvent nous aider dans certaines tâches. Il semble qu'ils aient été capables d'accomplir certaines tâches dans le Vaisseau.
- Je n'ai pas vu de chevaux...
- Non, il n'y en a pas. Le Vaisseau contenait surtout des animaux d'élevage, et les quelques chevaux qui sont montés à bord ne se sont pas reproduits. On dit qu'ils n'ont pas supporté la captivité.
- Et les lézards, les oiseaux, les rongeurs ?
- Endémiques. Les Aïeux les ont trouvés sur l'Organe.
- Comment sais-tu tout cela ?
- Parce que je l'ai lu.
- Il y a donc un récit ? Un carnet de bord du Quo Vadis ?
- Il y en a plusieurs. Le voyage du Quo Vadis a duré 96 ans... Le premier capitaine a tenu un journal électronique, ainsi que le second. Mais le troisième, qui a pris ses fonctions environ trente ans avant l'arrivée sur l'Organe, a anticipé la perte de la technologie électrique. Il a rédigé un journal sur papier, et a même fait un bref résumé des journaux précédents.
- Comment s'appelle ce capitaine prévoyant ?
- Son nom terrien était Joseph Kellane. Mais nous le connaissons surtout par son nom organique : Rhizome.
- Rhizome ?
- C'est une sorte de racine qui se développe en intégrant les racines voisines, et en constituant un réseau. Rhizome était un grand homme, un visionnaire. C'est lui qui a jeté les fondements de notre philosophie.

Mickaël, tandis que Foudre parlait, était séduit par tout ce qui émanait de sa personne. D'abord, par sa parole, si intelligente et si vive - il avait avec elle une conversation profonde et fluide, comme il ne pouvait en avoir avec personne ou presque sur la Sonde. Ensuite, par sa voix, qui l'appelait par toutes les modulations sensuelles de son timbre. Par ses gestes précis et gracieux. Par son corps qui sentait l'herbe et le soleil. Par sa demeure forestière, qui était comme un écrin autour d'elle. Il était tellement séduit qu'il se sentait devenir stupide, et comme engourdi. Il lutta contre cet alanguissement et se redressa pour rester à la hauteur.

- J'aimerais beaucoup voir ce journal de bord.
- Pour cela, il faudrait que tu ailles dans le Vaisseau.
- Crois-tu que cela serait possible ?
- Avec moi, peut-être, si nous nous cantonnons à la Bibliothèque.
- Ne serais-tu pas curieuse de lire les journaux des autres capitaines ?
- Si, bien sûr. Toutes ces données dormantes m'ont toujours fait envie.
- Cela nous serait très facile de vous donner accès à toutes ces données.
- Je sais. Nous en avons discuté, tous ensemble.
- Discuté de quoi ?
- De l'opportunité de profiter de votre présence pour faire un bond technologique.
- Et qu'avez-vous conclu ?
- Que c'était une mauvaise idée.

Mickaël comprenait que rien, dans ces trois jours, ne serait totalement détaché de sa mission diplomatique. Lorsque lui n'y pensait pas, c'était elle qui l'y ramenait - cette mission était là entre eux, avec son cortège de non-dits et de mensonges. Il se demanda si elle lui cachait autant de choses que lui. Probablement.

- Foudre, dit-il, je voudrais être ici sans mission à mener à bien. Je voudrais être ici sans arrière-pensée, et profiter de ta présence, simplement.

Foudre sourit.

- Tu voudrais faire l'amour avec moi.
- Oui, dit-il en riant.
- Ce ne sera pas possible tout de suite.
- Pourquoi ?
- Parce que je suis fertile.
- Comment peux-tu en être sûre ?

F o u d r e

r i t .

- Lorsqu'on écoute son corps vraiment attentivement, on parvient à... sentir ce qui se passe à

l'intérieur. Pas forcément les douleurs, non. Mais les petits événements de nos organes. Nous parvenons, à force d'entraînement, à ressentir des choses qui se passent dans notre cerveau, par exemple. L'ovulation est une sensation très fine, très infime. Mais lorsque nous sommes des Clés, nous apprenons à la reconnaître, afin de respecter notre serment.

- Parce que vous ne devez pas enfanter ?
- Non. Si j'enfantais, cela briserait le Lien que j'ai avec mon Clan. Et je ne le souhaite pas.
- Je vois, dit-il. Ou plutôt, non, je ne comprends pas. En quoi cela t'empêcherait-il de t'occuper de ton Clan ?
- Il ne faut aucune préférence, entre une Clé et les membres de son Clan. Il faut que tous les Liens soient d'égale nature. Un enfant m'éloignerait de tous les autres.
- Ainsi, tu payes ton pouvoir de ta solitude.
- De ma solitude, de ma douleur... de beaucoup de choses.
- Est-ce que cela en vaut la peine ?

Foudre réfléchit un moment.

- Je ne sais pas. Il y a des jours où je voudrais être une personne simple, qui s'en remet à une Clé quand elle a des ennuis, et qui vit sa vie paisiblement le reste du temps. Parfois je me dis que c'est cela la liberté. Et d'autres jours, je me dis que je ne pourrais supporter d'être dépendante de quelqu'un d'autre. Que je joue le seul rôle qui me convienne, et que c'est cela être libre. Ne recevoir d'ordres de personne. Je ne peux pas répondre à ta question. Je ne sais pas si ça en vaut la peine. Ce n'est pas un calcul que je fais, c'est comme ça. Tous les rôles comportent leur part de servitude. Sur l'Organe, si on ne dépend pas de quelqu'un, c'est que ce sont les autres qui dépendent de vous.

Mickaël lui raconta l'Académie Aéro-Spatiale, la vie sur la Sonde, la hiérarchie militaire, les aurores galactiques, la traversée des nébuleuses. Il la fit rire et rêver. Elle lui raconta son enfance, dans le clan de la Sève, son adolescence aux côtés de Torrent. Elle le fit rire, aussi, et le rendit jaloux. Au crépuscule, la forêt s'illumina de centaines de lumières volantes, et Mickaël se tut, émerveillé, pendant de longues minutes.

- Ce ne sont que des lucioles, dit-elle en souriant. Rien à voir avec les galaxies que tu traverses.
- C'est beaucoup, beaucoup plus beau, dit-il sincèrement.
- Tu aimes l'Organe, n'est-ce pas ?

- Eperdument. Et je t'aime, toi. Je ne sais qui je préfère, de toi ou de ta planète.

Elle secoua la tête en riant, en signe de dénégation.

- Tu parles comme un enfant... Tu me connais à peine.
- Je me sens plus lié à toi en quelques heures qu'à tout mon équipage avec lequel je navigue depuis six ans.

Il ne distinguait pas très bien son visage dans l'ombre, mais il lui sembla qu'elle avait un air doux et infiniment triste, comme si elle ressentait une grande pitié pour lui.

- Préparons quelque chose à manger, dit-elle pour changer de sujet.

Il regretta d'avoir déclaré ainsi son sentiment, de manière si enfantine et peut-être grotesque. Mais il savait que cela l'avait touchée - seulement, quelque chose la retenait. Il pensa que ce devait être ses fonctions de Clé, ses coutumes, ou bien ce poids que faisait peser la mission diplomatique, ou le fait qu'il était destiné à partir. Elle avait allumé une vasque qui projetait d'agréables lueurs sur la terrasse, et des lampes à l'intérieur de la cuisine où elle préparait une collation constituée d'une sorte de salade composée, et d'une préparation frite. Il la regarda longuement - chacun de ses gestes lui paraissait être un tableau. Dans le clair-obscur, son profil pur se dessinait, au milieu d'ustensiles et de natures mortes. C'était une image vivante de la simplicité et... de la réalité. Tout paraissait infiniment *réel*, ici, sur l'Organe - et Mickaël aurait pu passer des heures à contempler la texture d'une cuillère, d'un plat en terre cuite, ou d'une surface de bois rayée par l'usure. Il avait l'impression d'avoir vécu pendant des années dans l'écran d'un ordinateur, dans un monde géométrique et rigoureux, où la lumière, la température, et même les personnes, étaient constantes. Sur cette planète, tout était au contraire mobile et changeant, et l'impression qui s'en dégageait était que tout, à chaque instant, pouvait arriver. Les démons et les merveilles. La mort et l'amour fou.

Il eut une pensée soudaine pour Michelle, et eut envie d'en parler à Foudre.

- Je t'ai dit qu'un membre de mon équipage s'était enfui, la dernière fois.
- Oui.
- J'espère qu'elle a survécu. Et j'espère qu'ils ne la retrouveront pas.
- Pourquoi ? Es-tu lié à elle ?
- Pas particulièrement. Mais elle m'est sympathique.
- Pourquoi les autres veulent-ils la retrouver ?
- Je ne sais pas exactement, mentit-il. Mais j'ai peur qu'ils lui fassent du mal.

- Qui lui ferait du mal ?
- Nos chefs.

Foudre le regarda avec vivacité, presque avec indignation, puis elle se reprit.

- Sur l'Organe, une Clé ne peut pas faire de mal à un membre de son Clan. C'est inimaginable.
- Et si quelqu'un s'enfuyait ?
- Cela n'arrive jamais. Mais si cela arrivait, je suppose qu'on dénouerait le Lien.

Mickaël sentait qu'il y avait quelque chose d'obscur dans cette notion de Lien - quelque chose qui dépassait ce qu'il avait compris, et qui avait trait aux douleurs que Foudre ressentait.

- En quoi consiste le Lien ? demanda-t-il.

Elle resta silencieuse un instant, en posant la nourriture sur la table.

- En quoi consiste le projet auquel tu dois nous faire collaborer ? demanda-t-elle sans agressivité.
- Excuse-moi de t'avoir posé une question indiscreète. Je ne voulais pas profiter de ton hospitalité pour te soutirer des renseignements. J'étais juste curieux.
- Je sais, dit-elle avec douceur.

Ils mangèrent en silence, et elle fit beaucoup d'efforts pour le remettre en train, mais son humeur s'était assombrie.

Quand Mickaël alla se coucher, seul, sur un hamac que Foudre lui installa, il se sentait malheureux. Rien ne s'était passé comme il l'avait rêvé - l'Organe et Foudre étaient encore plus belles que dans son souvenir, mais il n'arrivait pas à les rejoindre tout à fait; son désir demeurait sur le seuil, pour la bonne raison qu'il n'avait aucun avenir ni dans ce monde fabuleux, ni avec cette jeune étrangère. Il était un pilleur de passage, une comète qui traversait le ciel pour courir vers d'autres univers. Foudre avait de l'attraction et de la sympathie pour lui - mais elle ne voulait pas s'attacher à lui, et elle avait raison. Elle ne voulait pas lui faire confiance, et elle avait encore raison. Il n'était là qu'en qualité d'exécuteur de basses oeuvres - Richards l'avait envoyé pour leur faire avaler une pilule qu'il serait bien difficile de leur faire admettre. Et s'il échouait, il ne pouvait se cacher indéfiniment ce qui risquait d'arriver. Leur histoire d'amour, à peine commencée, était vouée à l'échec, et elle l'avait compris avant lui.

Avant de s'endormir, il envoya un message à Reda.

Vous aviez raison de ne pas descendre. L'idée-même de quitter tout cela empoisonne l'air que je respire.

La réponse de Reda se fit attendre un peu plus longtemps que de coutume.

Croyez-moi, il vaut mieux avoir quelque chose à regretter.

JOURNAL DE RHIZOME

CALENDRIER ORGANIQUE AN 6

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

Innombrables sont les difficultés rencontrées pas les Clés.

Cette fonction doit toujours être un choix, et ce choix doit être toujours réversible.

La solitude.

Il ne faut pas contraindre plus que nécessaire la vie personnelle des Clés - s'il me paraît utile que l'on n'ait pas d'enfants réels lorsqu'on prend à sa charge toute une communauté, il me paraîtrait inutile, comme certains le préconisent, de se vouer au célibat et à l'abstinence sexuelle.

Certes, la Clé doit être prioritairement disponible pour son clan, et ne peut donc en aucun cas cumuler ses fonctions avec une passion amoureuse exclusive, qui la couperait des autres. La Clé ne doit pas non plus avoir de rapports sexuels avec les membres de son clan, pour deux raisons. D'abord parce qu'il ne peut y avoir d'égalité entre une Clé et la personne qui lui est Liée - et que les rapports sexuels sans égalité sont une chose socialement dangereuse. Ensuite parce que cela susciterait des jalousies et des déséquilibres de toutes sortes au sein du Clan.

Ainsi, Les Clés doivent trouver leur équilibre sexuel en dehors de leur Clan.

La douleur.

Tous les membres du clan verront leur douleur soulagée, à l'exception de la Clé, dont les douleurs claniques possèdent un statut particulier.

Par principe, ignorer ses douleurs claniques en les endormant par des drogues est interdit, car cela est contraire à l'éthique de l'Organe. La douleur est le Lien qui permet de veiller au bien-être de tous - endormir la Douleur, c'est couper ce Lien.

Au moment de la fin de vie d'une Clé, ou dans les moments particuliers où sa santé personnelle est

en péril, il sera cependant possible de lui administrer des calmants ponctuels, avec l'accord du Conseil des Clés.

CHAPITRE 13 : CHASSE A L'HOMME

CALENDRIER ORGANIQUE 589

ANNEE TERRESTRE 3416

Michelle n'était plus, depuis des jours, l'enseigne de seconde classe qui avait débarqué sur l'Organe quelques jours auparavant. Elle ne s'appelait plus Touré, elle était un corps jeté dans le monde, à peine un « je ». Elle absorbait la lumière comme une feuille, s'accrochait comme une liane, tombait comme une pierre. Elle avalait ce qu'elle trouvait, des fourmis, des baies, des lézards, et quand elle n'avait rien elle mâchait de l'écorce. Dans les creux, sa langue devenait troglodyte, et fouillait les gouttes d'eau et de sève. Quelques minutes par jour, avant de s'endormir, et après s'être réveillée, elle se ressaisissait elle-même, et parvenait à se raconter sa propre histoire. Elle suivait le chemin du Nord-Ouest, en direction de la Ville, et devait bientôt tomber sur une rivière, dont elle avait décidé de suivre le cours. La rivière, que la tradition cartographique notait en bleu, était plutôt verdâtre sur les photos satellite. Autour d'elle, il n'y avait que du vert, du brun, et une infinité de couleurs dont elle ne pouvait apprécier la merveilleuse diversité que maintenant, après des journées entières d'immersion. On disait que sur Terre, le peuple esquimau avait eu plus de quarante mots pour décrire le blanc. Il lui semblait qu'elle serait capable maintenant d'en inventer des centaines pour les couleurs de la forêt. Un mot pour chaque moment de la journée, un mot pour chaque stade de la vie végétale, un mot pour chaque espèce, un mot pour chaque texture. Tout était brun-vert, et pourtant il n'y avait pas deux taches de couleurs identiques dans le vaste tableau mouvant qui se déroulait sous ses yeux.

Michelle n'était pas triste ou gaie. Elle était vivante. Ses fonctions vitales battaient à plein régime - elle digérait, parfois douloureusement, elle exsudait, elle produisait de l'adrénaline. Elle transformait l'oxygène en énergie. Son sang circulait à toute vitesse. A travers l'épuisement de ses membres écorchés, des forces nouvelles renaissaient sans cesse de son corps jeune. Elle n'avait pas peur de mourir, car elle savait qu'elle avançait dans la bonne direction, et qu'elle finirait par trouver des hommes. Ce qui se passerait après était un autre chapitre, une autre histoire à laquelle elle ne pouvait pas se permettre de penser.

Penser n'était pas sa priorité, et elle passait la plupart de ses journées dans une sorte de

transe. L'effort physique, la solitude et le silence, mais aussi l'immersion dans la beauté radicale et indifférente de la forêt, occupaient tout son esprit. Aussi, lorsqu'elle entendit le moteur d'un véhicule au-dessus de sa tête, elle mit plusieurs minutes à l'interpréter comme une menace. Et puis, comme si on lui avait jeté un seau d'eau froide sur le cerveau, elle revint à elle. Quelqu'un la recherchait à nouveau - peut-être le major Rodriguez et Isla Brown, revenus avec des vivres pour suivre sa piste. Elle eut du mal à s'immobiliser, comme si son propre corps était un animal lancé au galop. Ce fut son réflexe premier - un réflexe archaïque, venu du fond de son ADN. Faire le mort.

@@@@

Henry Malkine était un homme patient, prévoyant, qui appliquait, en toutes choses, la même méthode. Il avait organisé cette chasse à l'homme de la même façon qu'il avait organisé sa carrière : en procédant à une planification. Rien ne résistait à la planification, qui était capable de tout réduire, de tout produire, de tout briser, de tout construire. Malkine avait d'abord évalué son objectif, et décidé qu'il était nécessaire d'appréhender Michelle Touré. Il avait dû, comme souvent, batailler contre le capitaine Richards, enclin à l'indulgence envers cette jeune femme spontanée, dont le sourire creusait de si charmantes fossettes. Richards avait évoqué la possibilité de « laisser tomber ». C'étaient les mots qu'il avait employés : « laisser tomber ». Pour un homme aussi sensible à la discipline militaire, ces mots avaient quelque chose de choquant. Dans l'armée, on ne laissait rien tomber. Ni les ennemis, ni les blessés, ni les objectifs. C'était une question de principe - et les principes étaient le nerf de l'existence. Une désertion impunie avait toutes les chances de saboter durablement, peut-être définitivement, la cohésion de l'équipage et son sens du service. Au contraire, une punition sévère ramènerait l'ordre. L'équipage se souderait contre les chefs - et cela était une excellente chose. La haine et la peur du chef faisaient partie de la vie militaire - et il valait mieux le savoir avant de postuler aux postes de commandement. Malkine faisait partie de ces gens qui ne cherchent pas à se faire aimer. Sa popularité était un paramètre qu'il prenait très rarement en compte dans ses calculs. Paraître injuste était le cadet de ses soucis - tandis que paraître faible lui paraissait extrêmement dangereux. Mieux valait une injustice qu'un désordre, disait-on. Mais le lieutenant Malkine ne considérait même pas cela comme une réelle injustice. Cette jeune femme avait choisi. Elle avait fichu le camp, en emportant les cartes et les vivres. Elle avait déserté. Le code militaire ne la prendrait pas par surprise. Dans la vie, comme dans une partie de poker, chacun savait ce qu'il misait, ce qu'il risquait. On ne venait pas pleurer quand on avait perdu, et on payait sa dette. Fossettes ou pas.

Malkine avait choisi Fabre et Wilson sur des critères qui lui étaient personnels. Solveig Fabre et Gus Wilson ne se distinguaient en rien - et c'était là leur qualité première. Ils n'avaient pas

de fossettes, presque personne ne connaissait leur nom dans l'équipage; ils ne gagnaient pas les tournois sportifs, ne faisaient rire personne avec leurs blagues, et réalisaient leur travail d'une manière qui faisait écrire sur leurs rapports : RAS. Rien à signaler. Pour le Lieutenant Malkine, un équipage estampillé « RAS » était le meilleur possible. Il n'avait aucune inquiétude concernant leur potentielle désertion, leur manque de courage au moment d'appréhender Touré, ou les excès désagréables de leur compassion. Ils nourrissaient probablement beaucoup d'exaspération envers Touré - cette exaspération passive, muette, que les gens de l'ombre nourrissent envers ceux qui s'exposent un peu trop. Cette satisfaction mesquine quand il leur arrive malheur. Cette façon de clore le dossier en disant : « Elle ne l'a pas volé. » Et c'était exactement ce sur quoi le Lieutenant Malkine comptait : les rancoeurs inavouables, les jalousies informulées, qui pousseraient une partie de l'équipage à admettre la pendaison comme une nécessité du service, sans trop se poser de questions. Evidemment, il y aurait les réfractaires, les libres-penseurs, les Mikaël Strauss, qu'il entendait déjà plaider. Touré avait succombé à un vertige, elle avait perdu la tête, et s'était ensuite contentée de survivre. Une nuit de folie ne pouvait remettre en question toute une existence d'obéissance active... Il suffirait de traiter cette argumentation pour ce qu'elle était : un bourdonnement fatigant, mais sans conséquence. Touré serait pendue, au final, et c'était tout ce qui comptait.

Le véhicule avait survolé la zone à très haute altitude. Une forêt épaisse, sans limite, qui s'étendait sur des milliers de kilomètres carrés... Malkine ne pouvait s'empêcher d'admirer la quantité de matières premières qui s'offrait là. Cette forêt s'étendait jusqu'au lieu de peuplement - la rivière qui passait par la Ville continuait son cours dans la forêt, et c'était, de cette hauteur, ce qui ressemblait le plus à une route. La rivière avait la largeur et le tracé sinueux d'un grand chemin - elle trouait les arbres comme un coup de pinceau sur une toile verte. Il n'était pas douteux que Touré eût songé à la même chose - la rivière était objectivement la meilleure façon de regagner la Ville. La végétation sur les berges était plus clairsemée; si la rivière était poissonneuse, elle pourvoirait également la fugitive en nourriture et en eau douce. Il eût fallu être stupide, dépourvu de sens pratique ou privé de la moindre connaissance géographique, pour ne pas aboutir à cette conclusion. Et ce n'était certes pas le cas de la cartographe Michelle Touré.

Après un premier vol de reconnaissance, le lieutenant Malkine avait ordonné à Wilson et à Fabre de faire des allers et retours permanents au-dessus de la rivière, à moyenne altitude, entre la Ville et le point qui lui paraissait le plus proche de l'endroit où Touré avait déserté. Puis il observa attentivement la photo satellite des bordures forestières de la Ville. La rivière traversait un premier hameau, puis elle inondait les premiers faubourgs. De là, Touré pouvait rayonner un peu, mais cette zone devait être visitée en premier. Si les autochtones pouvaient coopérer, ce serait idéal, mais

Malkine n'y comptait pas. Il fallait plutôt poser des caméras, et cela tombait bien, car le Lieutenant en avait emporté une centaine.

@@@@

Michelle était restée immobile toute la journée, stuporeuse, paralysée. Le bruit du véhicule ne cessait jamais vraiment - il s'éloignait et se rapprochait, changeait parfois d'altitude. Il lui semblait, parfois, que cette altitude était basse - plus basse que la cime des arbres, et cela lui faisait penser que le véhicule devait survoler le lit de la rivière, et que cette dernière n'était pas loin. Elle mit longtemps à accepter cette idée, à l'incorporer. Depuis un nombre de jours qu'elle ne comptait plus, elle s'était enivrée de silence et de solitude, et ne songeait qu'à rejoindre cette rivière, afin de la longer, ensuite. Ce bruit de véhicule venait tout détruire - le silence, la solitude, et l'itinéraire. Michelle essaya de se secouer l'esprit. Cela faisait de si longs jours qu'elle ne pensait plus avec des mots - sa pensée était comme rouillée, ankylosée, contaminée de sensations physiques qui lui venaient à la place des mots. Si elle avait passé plusieurs jours enfermée, sans pouvoir bouger, il lui faudrait faire des exercices corporels avant de retrouver une mobilité normale. Là, elle ressentait le besoin de faire des exercices mentaux. Tant qu'elle ne serait pas en état de penser convenablement, elle devait continuer à faire le mort - et tant qu'elle faisait le mort, elle n'avait rien de mieux à faire que des exercices. Elle avait beaucoup pesté, à l'AéroSpatiale, quand on lui avait donné ces protocoles de récupération mentale. Elle s'était moquée de ses formateurs. A quoi ces exercices pouvaient-ils bien servir ? Ils étaient pourtant tout ce qu'elle avait sous la main, aujourd'hui, pour redémarrer son cerveau en panne. Il y avait d'abord les listes. Faire des listes de mots à haute voix - des couleurs, des objets, des personnes, des mouvements. Puis il y avait les paroles de chanson à retrouver. Les tables de multiplication à réciter. Les dates d'Histoire. Insensiblement, le fait d'articuler les mots à haute voix lui fit retrouver l'immédiateté du langage. Au bout d'une petite heure, il lui semblait que son esprit était à peu près clair, et elle se mit à élaborer, toujours à haute voix, une ébauche d'argumentation.

- S'ils surveillent la rivière, ne faut-il pas passer par ailleurs ?

- Mais d'après mes calculs, passer par la rivière faisait gagner plusieurs semaines. Combien de temps puis-je survivre ainsi si je passe par ailleurs ?
- N'est-il pas possible de marcher la nuit ?
- Certaines nuits sont très noires.

- Mais il y a deux lunes, la plupart des nuits sont claires.
- Marcher la nuit, et rentrer à couvert de jour.
- Ils vont m'attendre à la sortie.
- Lorsque les premières habitations seront en vue, il faudra faire un détour.
- Un détour ?

Michelle prit la carte. Il y avait un hameau, puis la Ville se densifiait en direction du Nord-Ouest. Mais si on prenait plein Nord, on arrivait aussi à des habitations, un peu plus clairsemées et excentrées.

- On peut essayer là.
- Oui. On peut essayer là.

Michelle se demanda qui était à la manoeuvre - cette information lui aurait été utile. Le major Rodriguez, par exemple, risquait, de par sa formation, d'aboutir aux mêmes conclusions qu'elle. Mais si c'était quelqu'un d'autre - mettons, un officier non-scientifique, alors elle avait peut-être une chance.

Et ce fut ainsi que Michelle, pendant plusieurs semaines, s'astreignit à vivre et à se déplacer la nuit. Une fois ou deux, pendant les premiers jours, le véhicule circula aussi la nuit. Elle aperçut au loin ses lumières, juste avant d'entendre son moteur et eut le temps de se cacher. Cela ne fit que lui faire perdre une nuit de marche. Les soldats qui étaient à bord avaient dû se rendre compte que cette battue de nuit n'était guère utile, et l'abandonnèrent bientôt. Sa marche fut plus lente, plus périlleuse, et elle se fit quelques vilaines blessures. Mais elle avait à boire, et il y avait beaucoup d'animaux faciles à attraper dans la rivière. Elle suçça des choses gluantes dont elle ne savait même pas le nom. Elle vomit, une ou deux fois. Mais il lui semblait que son corps était de plus en plus dur, de plus en plus sec, et avait de moins en moins besoin de nourriture. Par moments, elle levait la tête, juste pour regarder les reflets du clair de lune sur les pierres ruisselantes qui affleuraient - et qui lui faisaient penser, elle ne savait pourquoi, à des géants aux aguets sortant la tête de l'eau. Le bruit du courant, le clapotis des cascades était une musique si douce qu'elle fermait les yeux, parfois, pour la laisser remplir et purifier son âme. Dès que les premières lueurs de l'aube poignaient, elle s'esquiva à regret, et s'enfonçait d'une centaine de mètres sous le couvert des arbres. Elle prenait en général la peine de grimper sur une grosse branche afin de s'y blottir, et là, entre ciel et terre, elle guettait le bruit du moteur qui ne tardait jamais à se faire entendre. Cette ténacité lui faisait peur - car derrière une telle détermination, elle voyait se dessiner le profil

. anguleux du Lieutenant Malkine

Elle faillit se faire prendre à quelques heures de marche du premier hameau - alors qu'elle débouchait d'un coude de la rivière, elle vit deux soldats en embuscade, de chaque côté de la rivière. Elle avait eu beaucoup de chance. D'abord parce qu'elle n'avait pas eu le réflexe de crier. Ensuite, parce qu'ils ne l'avaient pas vue immédiatement. Enfin, parce qu'elle avait pu reculer sans faire de bruit et s'enfoncer dans la forêt. Son coeur battait à tout rompre - elle n'en était pas sûre, mais il lui semblait qu'il y avait une fille parmi les deux soldats, peut-être Solveig. Cela la choqua, et elle mit du temps à recouvrer son calme. Quand ce fut fait, elle quitta les berges de la rivière et piqua droit au Nord - cela rallongerait sa marche de quelques jours, mais il n'y avait pas d'autre moyen.

@@@@

Le clan de l'Orage était l'un des plus excentrés. C'était un clan restreint, d'une cinquantaine de personnes. Contrairement aux autres clans, dont les membres habitaient souvent dans des villages différents, avec une structure diasporique, le clan de l'Orage était, par la volonté de sa Clé, profondément soudé, à la fois géographiquement et dans ses moeurs. Orage était un homme déjà âgé, d'une grande douceur et d'une profonde bienveillance. Il n'élevait jamais la voix, et son Clan vivait paisiblement, en harmonie avec la forêt, dont il vivait. Orage portait mal son nom, disait-on en riant, car il ne se mettait jamais en colère.

Un beau matin, deux femmes du clan, qui s'étaient enfoncées dans la forêt pour la cueillette des champignons, furent saisies de frayeur en apercevant, en haut d'une branche, un très gros animal qui s'agitait. La forêt ne contenait que des petites espèces, des rats d'eau, des écureuils, des oiseaux, des grenouilles et des lézards, et toutes sortes d'insectes. La chose qui se mouvait sur la branche était énorme - et, cherchant à repérer où se trouvaient la tête et la queue, elles mirent assez longtemps à reconnaître un vêtement synthétique et un visage humain dans l'aspect ensauvagé de Michelle Touré.

Celle-ci les regarda, depuis les hauteurs où elle s'éveillait. Et les deux femmes virent le visage étrange, qui ne ressemblait à aucun visage de l'Organe, se fendre d'un grand sourire.

- Je suis heureuse de vous voir, dit Michelle assez lentement. J'ai besoin d'aide.

Les femmes se regardèrent.

- D'où viens-tu ? demanda la plus âgée.

- De ce vaisseau, là haut. La Sonde.

- Que fais-tu ici ?
- Je me suis échappée, car je ne voulais plus vivre dans le ciel. Je suis tombée amoureuse de l'Organe.

Les deux femmes éclatèrent de rire - cette formulation devait avoir un double sens, ou une étrangeté quelconque, car elles mirent quelque temps à retrouver leur sérieux.

- Je suis recherchée par ceux de la-haut.
- Des soldats de la Sonde sont passés au village, confirma la jeune femme. Ils ont posé des petites machines un peu partout, face à la forêt.
- Des caméras ? demanda Michelle.

Elle entreprit de descendre pour les rejoindre, et les deux femmes l'aidèrent à se laisser tomber jusqu'en bas.

- Est-ce que tu dors toutes les nuits dans les arbres, comme un chat ?

Michelle sourit.

- Je ne savais pas que les chats dormaient dans les arbres, dit-elle. Dans les vaisseaux, quand ils sont autorisés, les chats dorment plutôt sur les couchettes.
- Pauvres chats, sont-ils heureux, enfermés dans ces bâtiments de métal ?
- Plus heureux que les humains, dit Michelle. Ils trouvent toujours l'occasion de paresser.

Les femmes rirent encore, et la plus jeune sembla se souvenir de quelque chose.

- Tu as faim ? Soif ?
- Oui, dit Michelle.

Les deux femmes insistèrent pour qu'elle mangeât et bût l'intégralité de leurs provisions, ce qui lui fit un peu mal au ventre. Mais elles étaient naturelles, gentilles et volubiles, et Michelle se sentait revivre auprès d'elles, comme un corps glacé qui retrouve peu à peu les sensations sous l'effet de la chaleur. La plus âgée s'appelait Fleur, et la plus jeune, Brise.

- Nous ne pouvons pas décider de ce que nous allons faire, mais nous allons demander son avis à notre Clé.
- Votre Clé ?
- La Clé de Voûte du Clan est celui qui soutient tous les autres. Notre Clé est un vieil homme très sage, qui s'appelle Orage. Il sera de bon conseil.

Michelle eut un sourire un peu mélancolique à l'idée que Brise et Fleur la quittent. Elle avait peur, maintenant, d'être replongée dans cette solitude qu'elle avait si bien supportée jusque là - comme si l'exploit qu'elle avait accompli ne pouvait en aucun cas se renouveler. Elle ne dit absolument rien, mais se demanda l'instant d'après si elle avait exprimé son sentiment à haute voix, car il lui semblait que les deux femmes l'avaient *entendu*.

- Est-ce que tu voudrais que l'une d'entre nous reste avec toi ? demanda Fleur. Je peux m'asseoir ici, avec toi. Brise marche plus vite.

La jeune fille adopta immédiatement son idée, et Michelle sentit des larmes de reconnaissance couler de ses yeux. Pas une fois, pas une seule fois elle n'avait pleuré depuis qu'elle s'était relevée dans la forêt, et qu'elle avait pris la fuite. Pas une fois la solitude, la faim, la douleur, l'incertitude, la peur, ne l'avaient ébranlée. Mais cette compréhension immédiate, sans paroles, cette solidarité désintéressée, l'émouvaient aux larmes.

La jeune fille partit, et, très naturellement, Fleur prit Michelle dans ses bras, comme un enfant. Elle chantonna une mélodie étrange, qui tournait sur trois ou quatre notes, et qui eut pour vertu d'apaiser Michelle en quelques minutes. Puis Fleur entreprit de regarder les blessures de Michelle; elle la déshabilla doucement, sans paraître porter aucun intérêt à sa nudité, mais seulement aux lésions, aux balafres, aux plaies ouvertes qui saignaient sur elle. Elle confectionna une sorte de baume, à l'aide d'une huile qu'elle avait dans sa poche, et d'un certain nombre de plantes qu'elle trouva et broya sur place. L'onguent, d'une chaleur mystérieuse, semblait désinfecter et assécher ses plaies.

- Je voudrais tant être acceptée par votre Clan, murmura Michelle.

- Orage est vieux, il n'a pas formé de nouveau Lien depuis longtemps. Mais il n'y a pas que le clan de l'Orage, il y a d'autres clans, un peu partout.

Michelle hocha la tête.

- Non. Je suis tombée amoureuse du clan de l'Orage.

@@@@

Le lieutenant Malkine savait une chose, à propos de la méthode : on ne pouvait pas appliquer une méthode à moitié. Il fallait être systématique, exhaustif, et aller jusqu'au bout avec une attention toujours égale. Si on quadrillait un millier de cases à la recherche d'un indice, par exemple, il ne fallait pas en rater une, ou se montrer distrait. Pas une seule fois. Aussi, quand les caméras de surveillance furent posées, il se montra attentif à tout ce qui pouvait sortir de l'ordinaire

dans ces villages primitifs. Tout rassemblement qui paraissait inopiné, toute visite, toute intrusion, tout arrêt même temporaire de la caméra. Il vit défiler devant sa centaine d'écrans des centaines de scènes de vie rurale. Ces vidéos auraient sans doute passionné quelqu'un comme Mikaël Strauss - mais Malkine, lui, s'en moquait éperdument. La vie de ces humains primitifs n'avait strictement aucun intérêt pour lui, il ne cherchait pas à en comprendre le sens, les symboles ou les structures. Quand il était las de scruter ces images monotones, et qu'il frottait ses yeux rougis, il songeait que des hommes avaient passé leur vie à faire ça - et qu'ils jouissaient, en plus, d'un grand prestige social à leur époque... A l'heure où les humains étaient capables de naviguer dans le continuum des quatre dimensions, à quoi cela rimait-il de savoir comment ces pauvres hères coupaient leurs bouts de bois ou aiguisaient leurs couteaux ? S'il était parfaitement honnête avec lui-même, il estimait qu'ils n'appartenaient pas vraiment à la même espèce. L'homo stellaris n'avait plus grand chose à voir avec l'homo sapiens.

Ce qui retint son attention, sur la zone la plus éloignée de son quadrillage, fut une simple silhouette encapuchonnée, qui sortait de la forêt en compagnie de deux femmes. Le vêtement jurait avec ceux que les autochtones portaient - peut-être n'était-ce pas un vêtement de saison. Et, surtout, la peau de cette personne n'avait pas le même ton que celle des autres. Indubitablement, c'était un individu de couleur noire. Il fit un zoom et observa attentivement l'image - très fugitive - qui montrait les trois femmes se diriger vers l'intérieur du village. Il ne pouvait pas dire qu'il reconnaissait Touré dans cette silhouette famélique. Et il ne pouvait pas affirmer non plus que les autochtones de l'Organe ne comptaient pas des individus de couleur noire. Mais il y avait là suffisamment d'éléments pour se rendre sur place dès le lendemain.

@@@@@

Avec le temps, Orage avait développé une qualité de Lien très particulière. Il n'était pas seulement sensible à la souffrance de son clan; il ressentait également, physiquement, son bien-être. Cela prenait la forme de sensations brusques, de bouffées de joie, de grâces plus ou moins passagères. Par moments, il se sentait presque jeune, et il avait l'impression que ses propres douleurs en étaient comme effacées. Peut-être était-ce ce qui lui avait plu chez Michelle, ce potentiel de vie et de joie, ce grand sourire qui perçait la douleur comme un rayon de soleil perce les nuages. Peut-être avait-il eu pitié de sa grande solitude. Toujours est-il que lorsqu'elle se présenta à lui, et s'inclina presque jusqu'à terre pour lui demander de l'accepter dans son clan, il accepta. D'ordinaire, la cérémonie de l'Aiguille, qui consacre le passage à l'âge adulte, se prépare longtemps à l'avance. Mais Orage, en peu de mots, comprit l'urgence et la menace de mort qui pesait sur

Michelle. Il ordonna qu'on procédât le jour-même, et le Lien fut créé sans délai. Michelle choisit l'emplacement du tatouage sur le corps d'Orage : juste sous le coeur.

- Je l'aiderai à battre, avait-elle promis.

Orage, surpris, avait souri.

Le vieillard s'était retiré ensuite, épuisé par la douleur, et le clan avait accueilli Michelle par une fête improvisée.

- Tiens, bois du vin. Il faut danser et nous amuser beaucoup, pour aider Orage à supporter ses maux.

Quelque chose d'endormi depuis des années se réveillait lentement en Michelle, tandis qu'elle se laissait porter par le groupe de danseurs et l'ivresse délicieuse. Ce n'était presque rien, à peine une sensation - comme le murmure d'une cascade en bruit de fond. Une présence presque maternelle à laquelle elle se sentait reliée en-deçà de l'espace, par un invisible cordon ombilical.

JOURNAL DE RHIZOME

CALENDRIER ORGANIQUE AN 8

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

Si nous l'avons fait, nous si imparfaits, belliqueux, faibles et limités, alors d'autres peuvent le faire. Le ciel de l'Organe sera peut-être un jour une porte ouverte sur d'autres civilisations. L'humanité, bien que nous ayons perdu le contact avec la Terre, n'a pas disparu - et des milliers d'autres organismes vivants et intelligents peuvent exister, en toute logique, dans l'Univers.

Si un jour une telle confrontation se produit, que faudra-t-il faire ?

Respecter la liberté de l'autre, tout en préservant la sienne propre - ceci n'est-il pas d'ailleurs la seule règle possible pour régir tous les rapports humains ?

Aucun rapport humain, qu'il soit familial, clanique, sexuel, conjugal ou collectif, ne doit jamais aliéner la liberté de l'une des parties. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de pouvoir - car immense est le pouvoir des Clés - cela veut dire que nul ne doit, jamais, en abuser.

CHAPITRE 14 : QUO VADIS

CALENDRIER ORGANIQUE AN 589

ANNEE TERRESTRE 3416

Mickaël, pendant la nuit, fit un drôle de rêve. Il se voyait enfant, comme à distance de lui-même, et se trouvait dans la Sonde, au milieu d'une salle qui n'existait pas dans la réalité, et dans laquelle on avait dressé un échafaud. Il s'approchait de l'échafaud, accompagné par Filip Reda, et soudain, il prenait conscience qu'un corps de femme était en train de se balancer au bout d'une corde - cependant, le balancement n'était pas vraiment effrayant. La femme avait une cagoule noire sur la tête, qui lui faisait peur, et, sans savoir comment, il se trouvait à sa hauteur et lui arrachait la cagoule, pour se rendre compte que la pendue n'était autre que Foudre, qui le regardait avec un regard désolé et qui murmurait : « Ce n'est rien, c'est juste mon ovulation ». Alors, le capitaine Richards arrivait, mais il était couvert de tatouages étranges. « Major Strauss », disait-il d'une voix éraillée, « où avez-vous mis votre mission ? »

« Major Strauss... Major Mickaël Strauss ? » La voix n'était décidément pas celle d'Egon Richards; elle était douce, et caressante, avec un accent invitant, c'était une voix de femme. Mickaël ouvrit les yeux et tomba sur le sourire de Foudre, penchée sur lui.

- Tu sembles très fatigué, Mickaël Strauss... Mais j'ai hâte de reprendre notre conversation, et peut-être de t'emmener en visite.

Mickaël était jeune, et il avait l'habitude des réveils militaires; il fut debout, frais et dispos, en un temps si bref que Foudre eut à peine le temps de préparer la table du petit déjeuner.

- Je me suis levée à l'aube, dit-elle. La forêt est si belle à l'aube - grise, mystérieuse, pleine de lambeaux de brume et de chants d'oiseaux. Je me suis lavée dans la vasque, où tu iras tout à l'heure, après notre repas. Et j'ai longuement réfléchi.

Mickaël ne pouvait pas lutter - les gâteaux et les fruits étaient si savoureux, le soleil matinal si frais et si joyeux, il y avait dans l'air une telle transparence, et les bruits d'eau de la cascade toute proche sonnaient si clairs à ses oreilles; Foudre elle-même paraissait si agréable, qu'il oublia d'un seul mouvement les rêves de la nuit et les soucis de la soirée, et se laissa envahir par une bonne humeur qu'il n'avait pas éprouvée depuis les années lointaines de son enfance.

- Je donnerais tout pour jouir de tels matins, tout au long de ma vie.

Foudre sourit.

- Les matins sont charmants, c'est vrai. On dirait que le monde s'éveille toujours pour la première fois.

Ils se perdirent un instant dans la contemplation du jardin.

- Ne veux-tu pas savoir à quoi j'ai longuement réfléchi ? reprit Foudre.
- Tu veux vraiment assombrir mon humeur... Non, je n'ai pas vraiment envie de le savoir, car je pense qu'il va s'agir de tout ce à quoi je n'ai pas envie de penser.
- Et à quoi n'as-tu pas envie de penser ?

Il désigna le ciel sans lever la tête .

- Je n'ai pas envie de penser à la Sonde. Ni à mon départ. Ni aux inévitables problèmes que va faire surgir ma mission.

Une ombre légère passa dans les yeux de Foudre.

- Sont-ils vraiment inévitables ?

Mickaël haussa les épaules.

- Evidemment.
- Evidemment, répéta-t-elle, comme si c'était, vraiment, une évidence.
- Et toi, à quoi n'as-tu pas envie de penser ?
- Moi ? Oh, la liste est assez longue... Je n'ai pas envie de penser à la tumeur de Rivage, qui est apparue sur son cou, ni à la façon dont Roche se comporte vis-à-vis de son deuxième enfant, et qui entraîne la souffrance de toute sa famille; je n'ai pas envie de penser à Brouillard, qui souffre affreusement de sa solitude, et qui aime une jeune fille qui ne le lui rend pas; je n'ai pas envie de penser aux deuils de Grive, de Nuée, de Lune. Je n'ai pas envie de penser à Liane, qui médite de moi et qui sème le doute et l'insécurité autour d'elle. Je n'ai pas envie de penser à mon clan.
- A quoi as-tu donc réfléchi ?
- A la décision de Pluie. Je pense qu'elle souhaite que nous soyons proches, que nous nous aimions, que nous ayons le plus grand désir possible de voir aboutir les négociations. Je pense qu'ainsi, elle met toutes les chances de paix de notre côté. Et je pense que nous devons lui obéir, nous faire confiance, et nous mettre à nu. Si nous n'en sommes pas capables, nos communautés le seront encore moins. Aussi, je vais répondre à ta question. Et j'espère que tu répondras à la mienne.

Mickaël se recula sur son siège et attendit.

- Le Lien est de nature psychique et physique en même temps. Il nous permet de percevoir les sentiments de ceux auxquels nous sommes Liés, même à distance. C'est ainsi que j'ai su que le vieux Rameau, l'autre fois, était sur le point de mourir. C'est pourquoi je souffre, parfois, brusquement, dans un endroit de mon corps.
- L'information te parvient sous forme de souffrance ?
- Oui.

Mickaël, profondément intéressé et curieux, se permit de caresser les tatouages de son bras - sa caresse s'attarda un peu, car le contact de la peau veloutée avait rallumé son désir.

- Et les tatouages ? demanda-t-il.
- Les tatouages sont le symbole du Lien que j'ai avec une personne. Par exemple, ici, dit-elle en désignant sa tempe gauche, c'est le symbole qui signifie Liane. Lorsqu'elle n'ira pas bien, lorsqu'elle souffrira dans sa chair ou dans son coeur, ma tempe me fera mal.
- La Liane qui médite de toi ? Tu ressentiras toutes ses douleurs ?
- Oui.
- Toujours de la même façon ?
- Non, la douleur varie en intensité - et puis, avec le temps, les Clés apprennent à lire leurs douleurs, comme on lit un texte subtil et plein de nuances. Les tatouages nous piquent, nous brûlent, nous démangent, ils sont parfois comme des plaies vives, parfois comme paralysés ou endurcis; et chaque variation possède sa signification particulière. Cela dépend aussi de la personne - chaque Lien est unique.

Mickaël soupira.

- Je reste sans voix, dit-il. C'est une évolution extraordinaire.
- Oui. Nous ne savons pas exactement à quoi elle est due, même si Rhizome émet quelques hypothèses à ce sujet dans son journal.
- Cette évolution a commencé avant d'arriver sur l'Organe ?
- Oui. Peut-être était-ce simplement dû à la promiscuité dans le Vaisseau, ou à une communauté de destin si forte, si pregnante, qu'elle a fini par s'exprimer dans nos corps. Toujours est-il qu'il raconte qu'à la troisième génération, des liens de ce genre ont commencé à apparaître entre certains passagers du Vaisseau.

- C'est incroyable.
- Et lui, Rhizome, a développé une sensibilité particulière pour les souffrances des autres; c'est pourquoi il a été choisi comme capitaine. C'est lui qui a donné un nom et une forme à tout cela, lui qui a jeté les bases de ce que nous appelons aujourd'hui nos liens organiques.
- Comme je suis jaloux des membres de ton clan, dit-il.
- Tu ne devrais pas.
- Pourquoi ?
- Parce que je suis comme une mère pour eux. Je ne peux pas prendre mon plaisir avec un membre de mon clan... A toi maintenant, de répondre à ma question. Que dois-tu négocier auprès de nous ?

Mickaël, que les paroles de Foudre avaient mis sur la pente du désir, ne réfléchit pas assez avant de répondre.

- Tu as été honnête, et je vais l'être aussi. Le capitaine Richards veut réparer le Vaisseau.

Foudre réagit vivement avec ses yeux, mais se força à se taire pendant quelques secondes, avant de répondre :

- Nous ne souhaitons pas qu'il soit réparé, je te l'ai dit. La technologie peut paraître séduisante, mais elle ne nous intéresse pas.
- Ce n'est pas tout. Il veut également, quand le Vaisseau sera réparé, c'est-à-dire, en état de s'envoler, l'emporter loin d'ici.

Foudre bondit sur ses pieds, comme si elle avait été piquée par un serpent.

- Il est prêt à vous donner des contreparties, dit-il. Il faut en moins que vous en discutiez.
- Aucune contrepartie ne pourra jamais compenser la perte du Vaisseau.
- Mais à quoi vous sert-il ?

Foudre faisait les cent pas. Elle essayait manifestement de contenir sa colère, ou du moins, de ne pas la diriger sur Mickaël.

- Y a-t-il un objet que tu gardes avec toi, là haut, dans ta cabine ? Un objet qui témoigne de ton passé ?
- Oui, dit Mickaël.

Elle ne lui demanda pas ce que c'était, mais il avait pensé à un enregistrement qu'il tenait de sa

mère - un conte qu'elle lui lisait à haute voix quand il était enfant, et dont elle avait fait un enregistrement pour l'aider à s'endormir lorsqu'elle devait s'absenter. Il ne l'écoutait qu'à des occasions exceptionnelles, mais l'idée de le perdre l'aurait profondément ébranlé.

- Comment réagiras-tu si un parfait étranger faisait intrusion dans ta cabine et se saisissait de cet objet pour ses besoins personnels ?

- Je serais furieux, dit-il.

Cet aveu parut désarmer la colère de Foudre, qui revint près de lui et plaida, presque suppliante :

« Le Vaisseau est comme la racine de notre Ville - c'est à partir de lui que ses branches ont poussé et se sont ramifiées. Les informations mystérieuses qu'il renferme en font une sorte de temple, que nous visitons rarement, mais toujours avec un sentiment du sacré. Le fait de voir de nos yeux la carcasse métallique dont nous provenons nous rappelle la chance que nous avons eue d'être adoptés par cette planète. Le fait de voir sous nos yeux cette technologie ultra perfectionnée échouée au sol nous rappelle aussi que la technologie n'est pas indispensable et qu'elle a mené les Terriens à l'échec. Nous sommes attachés à ce Vaisseau, il est notre monument aux aïeux, notre lieu de mémoire. Vous ne pouvez pas nous l'arracher. »

- Foudre, murmura-t-il, Foudre... Ce n'est pas moi qui ai décidé cela.

Elle s'écarta.

- Je sais, dit-elle. Mais tu vas venir le voir, malgré tout, ce Vaisseau que ton maître veut nous arracher sans même l'avoir vu. Est-ce à cause de l'ingénieur Ido ?

- Oui, en partie, sans doute.

Elle fit claquer sa langue dans un geste méprisant, qu'il avait déjà remarqué chez Pluie.

- Il paiera pour cela, siffla-t-elle.

Elle était si en colère que Mickaël n'osa pas lui demander ce qu'elle voulait dire, et comment elle comptait se venger d'un homme qui se trouvait à dix mille pieds d'altitude.

- Comment va-t-il, d'ailleurs, l'ingénieur Ido ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique.

- A vrai dire, dit Mickaël un peu embarrassé, le capitaine lui avait ordonné de descendre au sol pour participer aux recherches de notre fugitive. Et il a fait une sorte de crise.

- Est-il descendu sur l'Organe ? demanda-t-elle.

- Non. Il n'a pas pu - j'ai rappelé au capitaine que vous le lui aviez interdit. Et le capitaine a jugé plus diplomate de ne pas le renvoyer en bas dans ces circonstances.

Foudre parut réfléchir, le visage fermé, les yeux plissés et les sourcils légèrement froncés.

- Tu peux te laver dans la vasque, dit-elle. J'ai besoin d'être seule un moment avant de t'accompagner au Vaisseau.

Elle avait parlé de façon froide, et Mickaël se sentit, une fois de plus, malheureux. Elle l'avait laissé seul, et était partie à pied dans la forêt, ou du moins dans la direction de son jardin de simples. Il se déshabilla, et se glissa dans l'eau tiède. Malgré toutes les raisons qu'il avait de maudire le sort - son désir frustré, la délicate harmonie de ce matin amoureux mise en pièces, la certitude que cette mission ne pouvait se solder que par la destruction des autochtones - il ne put s'empêcher de savourer un peu la sensation d'immersion dans ce cadre idyllique. Il fut dérouté par le contact des minuscules poissons qui vinrent grignoter ses peaux mortes, mais parvint à recouvrer une partie de son calme.

Lorsqu'elle revint avec une poignée de simples, Foudre avait toujours le visage dur. Mais elle se déshabilla résolument, et le rejoignit dans la vasque avec une certaine brusquerie.

- Faisons l'amour, dit-elle. J'ai besoin d'exprimer des choses que je ne peux pas dire par des mots.

Cette invitation était d'autant plus troublante qu'elle n'était pas tendre comme la dernière fois, mais qu'il la sentait en colère. Il s'approcha d'elle et elle finit par se jeter sur lui, presque toutes griffes dehors. Ils s'étreignirent avec une certaine violence, comme s'ils menaient un combat, indifférents aux aspérités de la pierre, au clapotis de l'eau et aux tiges déchirées des nénuphars. L'orgasme qu'ils partagèrent fut très intense - puis ils retombèrent dans l'eau, dont la surface finit par retrouver son calme limpide.

Elle n'avait plus le visage crispé et il put à nouveau admirer la pureté de ses traits. Elle le regarda et ses yeux étaient redevenus rieurs.

- Il t'arrive souvent de faire l'amour quand tu es en colère ? demanda-t-il.
- Non, c'est la première fois.
- On dirait que c'est efficace...
- Oui, on dirait... Dis-moi, Major Mickaël Strauss, est-ce que tu es amoureux de moi ?

Surpris par la question, il répondit :

- Etant donné que nous sommes presque officiellement des ennemis, que ma mission diplomatique va s'achever en fiasco dans un jour ou deux, et que nous sommes appelés à vivre séparés par des années-lumières, il serait tout à fait stupide de ma part de tomber amoureux de

toi, n'est-ce pas ?

- Oui. Ce serait tout à fait stupide.
- Eh bien on dirait que je suis tout à fait stupide, alors.

Foudre ne riait plus. Elle l'embrassa avec une tendresse triste, et sortit de l'eau.

@@@@

Mickaël s'était imaginé une vue d'ensemble du Quo Vadis - peut-être parce que Foudre en avait parlé comme d'un temple, ou parce qu'il l'avait vu de haut, depuis l'annexe, dans toute son entière majesté. Mais les autochtones ne le voyaient jamais ainsi - le Quo Vadis était un coeur, ou plutôt, il était une grotte, dans laquelle on pouvait pénétrer, dont on apercevait les entrées, mais qui ne possédait pas de forme extérieure. On passait insensiblement, comme dans un morphing subtil, d'une ruelle à une coursive à demi-effondrée - et puis la lumière se faisait rare, et on comprenait que l'on avait pénétré dans le coeur du mystère. Mickaël n'éprouva donc pas de saisissement particulier ou de crainte révérencielle; il suivit Foudre dans un environnement qui devenait seulement plus métallique, qui prenait une couleur gris anthracite et un aspect crépusculaire. C'était à la fois une plongée dans l'avenir et dans le passé - car le Vaisseau était l'origine, mais aussi la destination, ou du moins l'une des destinations possibles, de toute civilisation humaine.

Foudre avait donné un flambeau à Mickaël; il le tint précautionneusement, car c'était la première fois qu'il tenait à bout de bras un objet enflammé. Cela le ramenait à ses lectures enfantines, dans lesquelles de courageux aventuriers exploraient des souterrains humides, armés de leur torche et de leur dague. C'était excitant, mais cela éclairait beaucoup moins bien que les torches électriques - Mickaël cependant ne voulut pas le faire remarquer à Foudre, et évita de sortir son propre équipement. Les lueurs dansantes des flammes projetaient des lumières fauves sur les parois qui semblaient d'obsidienne - il y avait un silence épais, à l'intérieur du Vaisseau, très semblable au silence de l'espace, si familier à Mickaël. Foudre se dirigeait avec assurance. Elle lui montra diverses salles, et même des quartiers entiers - quartiers d'habitation, cuisines, salles des machines où des technologies que Mickaël n'avait jamais vues étaient en train de dormir de leur dernier sommeil. Foudre s'arrêtait parfois devant des pales, des câbles, une console, ou un écran. Elle caressait ces objets du bout du doigt comme s'ils étaient des artefacts précieux, tirés de fouilles archéologiques; on sentait qu'elle avait pour ces objets la même fascination que les Terriens avaient longtemps ressenti pour les ruines.

Ils passèrent devant des portes closes.

- Tu n'as jamais été de l'autre côté ? demanda Mickaël.
- Non. Nous avons renoncé à les ouvrir depuis plusieurs générations. Les enfants essaient encore parfois, et échafaudent tout un tas de théories sur ce qu'il peut y avoir derrière. La réalité est probablement beaucoup moins colorée que leur imagination.

Mickaël ne répondit pas, conscient comme Foudre que cette part de mystère, si vivifiante pour l'esprit des enfants, allait probablement leur être retirée. Ils vivaient dans un monde plus plat, sans profondeur, sans souterrain à explorer.

Ils arrivèrent enfin à la Bibliothèque, et Mickaël fut, cette fois, très impressionné. C'était une cathédrale - dans les vaisseaux modernes comme la Sonde, il n'y avait aucune salle d'une telle dimension. Mickaël avait déjà vu des livres de papier, mais ils étaient rares, collectionnés comme des antiquités. Dans cette bibliothèque qui était restée cinq cents ans à l'abri du soleil et du grand air, les livres se trouvaient dans un remarquable état de conservation. Les écrans des ordinateurs, bien sûr, étaient éteints, aveugles, comme des yeux opaques. Mais les volumes de toutes tailles et de toutes couleurs se succédaient presque à l'infini dans les rayonnages, du sol au plafond, accessibles par des échelles et des passerelles improbables. Mickaël avait bien lu, dans les livres d'Histoire, que les vaisseaux du Grand Essaimage avaient contenu, comme des arches, l'essentiel du savoir humain. Mais il n'avait pas idée de ce que cela représentait dans la réalité.

- C'est la Littérature que je préfère, dit Foudre. Et, bien sûr, le journal de Rhizome.

Posé comme un livre sacré sur un lutrin, un livre de très grande taille, relié à la main, était disposé. Il n'y avait personne en ce moment dans la Bibliothèque, mais on voyait à la propreté relative du lieu, et particulièrement à celle du lutrin, que ce lieu était loin d'être désaffecté.

- Je peux le regarder ? demanda Mickaël.
- Bien sûr.

Mickaël s'approcha, s'attendant presque, dans ce voyage dans le temps, à trouver un manuscrit. Mais Rhizome avait utilisé une imprimante pour produire ce livre, et il n'y avait là nulle écriture médiévale en lettres gothiques, mais un livre d'apparence très neutre. La qualité du papier, cependant, était particulière. Mickaël remarqua qu'il existait plusieurs exemplaires de ce livre, peut-être une centaine, qui étaient disposés sur une étagère attenante. Rhizome semblait avoir pris grand soin de cet héritage. Mickaël ouvrit une page au hasard, vers la fin du volume, et lut.

JOURNAL DE RHIZOME

CALENDRIER ORGANIQUE AN 11

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

L'échec est le legs le plus important que nos pères nous ont laissé. La vision de leur échec. Je voudrais pouvoir transférer sur une toile imputrescible ces images de la Terre que j'ai sous les yeux - ces images dont pas un livre ne parle, et dont aucune vie ne témoigne, car ces images se situent au-delà de l'expérience humaine et du langage. Encore faut-il interpréter ce legs, en comprendre l'enseignement paradoxal.

Pendant les deux siècles de la Destruction, nombre de personnes ont pris la parole. Nombre de personnes ont parlé de la volonté de toute-puissance, de l'orgueil de l'homme, de sa domination. Certains allaient même jusqu'à dire que la menace d'extinction était un juste châtement. Mais ce ne sont pas ce que ces images me disent. Ce que ces images me disent, c'est un immense aveuglement. Un refus de voir. Un mépris de la science. Les Terriens n'ont pas détruit leur planète par l'excès de la science comme on le croit souvent, mais par le mépris de la science, par le non-traitement de l'information. Quel paradoxe, quand on y songe ! Jamais l'information sur Terre n'avait circulé plus vite ni plus librement, et jamais elle ne fut aussi mal décodée, aussi mal entendue. Les Terriens n'ont pas détruit ces milliards de vies précieuses, animales et humaines, sur l'autel du pouvoir, mais par pure inconscience. C'est cela que nous devons interroger. A quoi cela sert-il de gloser sur les tenants et les aboutissants moraux de cet échec ? Le vrai enjeu, à la fin, n'était pas moral, il était cognitif. C'était un enjeu de conscience. Non pas entre le bien et le mal, mais entre le réel et le fictif. Entre le vrai et le faux. Les humains, pendant les derniers siècles, comme un moribond qui nie ses symptômes et se déclare en parfaite santé, ont nié le réel.

C'est cette réflexion qui m'a conduit à imaginer une société où l'inconscience, la méconnaissance, l'erreur, la perte de l'information, ne seraient pas possibles. Je veux dire : qu'elles seraient matériellement impossibles. Je me suis demandé, au niveau biologique, par quels chemins circulait l'information. Et j'ai compris alors l'importance de la douleur dans une vie d'homme. Sentir la douleur, c'est sentir la réalité du mal, c'est sentir le danger. Les Terriens ne se sont-ils pas détruits en détruisant la douleur ? Car en détruisant la douleur, on se coupe du réel. En détruisant

l'empathie à la douleur d'autrui, on se coupe du réel. Les dirigeants qui adhéraient au mythe pernicieux de la croissance, enfermés dans leurs milieux privilégiés, n'avaient plus accès aux réalités quotidiennes de leurs peuples. Et lorsqu'on se coupe du réel, on commence à vivre dans la fiction. Et c'est la fiction qui nous tue. On peut comprendre que les capitalistes les plus riches aient cherché à multiplier leurs profits - aussi, leur part de responsabilité n'est pas obscure, elle est claire et éclatante. Mais il ne faut pas non plus oublier les millions, les milliards de personnes qui, malgré les ressources informationnelles sans précédent de leur civilisation, malgré des progrès constants, et attestés par tous, du niveau mondial d'éducation, ont continué pendant deux siècles à accepter la dictature de l'argent - pire, parfois, à voter pour ses suppôts, à croire à des promesses électorales qu'un enfant de cinq ans n'accepterait pas, à se gaver de marchandises fictives et d'histoires sans queue ni tête. Dans la civilisation que je rêve, nul chef ne pourrait nier le réel, car le réel s'imposerait à lui, de manière physique, immédiate et organique, par la douleur. Nul peuple ne pourrait vivre dans une fiction meurtrière.

CHAPITRE 15 : DEMANDES INCONSIDEREES

CALENDRIER ORGANIQUE AN 589

ANNEE TERRESTRE 3416

Et voilà, le matin du troisième et dernier jour est arrivé. Dans quelques heures, je serai séparé de Foudre, de l'Organe, et de ma vie.

Filip Reda répondit à l'instant.

Ne pourriez-vous essayer de vous enfuir, comme Touré ?

Si je m'enfuis, qui essaiera de plaider la cause de l'Organe auprès du capitaine ? Je suis obligé de remonter là haut. Il faut que je lui parle, que j'essaie au moins de le dissuader.

Avez-vous déjà réussi à convaincre le capitaine ?

Non, jamais.

Vous feriez mieux de vous enfuir. Strauss, je vous le demande, instamment : sauvez-vous, ne remontez pas dans le Vaisseau. Cela me fait presque aussi mal qu'à vous.

Mickaël sourit tristement en lisant les mots sur son transmetteur.

Cela vous ferait encore plus mal si je m'enfuyais et s'ils me pendaient.

Je ne vivrais pas pour voir ça - alors que je vais devoir vivre pour voir votre retour à bord de la Sonde.

Je vais devoir vous quitter, maintenant, Filip. On m'attend pour les grands pourparlers. A tout à l'heure.

Bonne chance, Strauss. Enfuyez-vous si vous le pouvez.

Foudre n'avait montré aucun signe d'impatience, mais il voyait qu'elle était prête. Ils prirent le chemin de la Ville en silence. La veille, il lui avait parlé de Reda, et elle avait immédiatement compris son sentiment de responsabilité vis-à-vis de cet homme. « Tu es Lié à lui », avait-elle dit simplement. Il ne l'avait pas démentie - la souffrance de Filip Reda ne résonnait pas dans sa chair,

mais elle était présente à son esprit. Le jour d'avant s'était écoulé sans accroc, et Mickaël avait beaucoup appris sur la culture de l'Organe. Subrepticement, il avait photographié une partie du journal du Quo Vadis, dont il comptait poursuivre la lecture lorsqu'il serait sur la Sonde. Il avait également accompagné Foudre dans sa tournée de soins et de conseils, admirant sa faculté à prendre des décisions autant qu'à écouter les autres. Elle était médecin, mère, juge et administratrice. Elle tranchait sans cesse dans des choix difficiles - avec un seul principe, celui de ne jamais sacrifier l'un à l'autre. Il ne pouvait y avoir de bouc émissaire, il ne pouvait y avoir d'exclusion ou de haine, car l'exclu souffrait dans sa propre chair. Elle maintenait donc, parfois à bout de bras, l'harmonie de tous, respectant les logiques individuelles jusqu'à ce que cela devienne vraiment impossible, ce qui était rarement le cas. Les solutions qu'elle trouvait étaient imaginatives et inattendues - du moins pour lui. Il la vit « punir » une femme qui maltraitait son enfant en la plaçant à la place de la victime. Les membres présents du clan furent accusés de l'avoir ignorée, de lui avoir imposé une trop lourde charge, de l'avoir laissée se débattre, avec son enfant, dans une situation impossible. L'enfant fut placé sous le contrôle de la famille élargie, et la femme pleura de reconnaissance et de honte. Nul ne l'avait blâmée. On la soulageait seulement d'une charge trop lourde.

Une fois rentrés à la demeure de Foudre, ils avaient échangé caresses et baisers une grande partie de la nuit, saisis par l'urgence. Mais Mickaël savait que Foudre ne pleurerait pas, au moment de le quitter, et qu'elle enfouirait dans sa mémoire les moments passés avec lui, sans que ceux-ci rejaillissent le moins du monde sur son comportement social. Il n'espérait pas un seul instant qu'elle se placerait de son côté, au Conseil des Clés, pour recommander de laisser l'équipage de la Sonde emporter le Vaisseau. Elle s'opposerait à lui aussi farouchement que les autres - et Mickaël le comprenait parfaitement, car c'était une décision injuste, que lui-même n'approuvait pas, et qu'il se voyait contraint de défendre par le jeu des obligations hiérarchiques. Le seul aiguillon qui pouvait le pousser à négocier sincèrement était la peur des représailles de Richards sur les autochtones. Il espérait que ces derniers s'inclineraient devant la force, et ne tenteraient pas d'action désespérée.

La beauté indifférente de la forêt ne suffit pas à apaiser ses inquiétudes.

- Ne pleut-il donc jamais, sur l'Organe ?
- Mais si ! répondit Foudre en riant. Comment crois-tu que la forêt pourrait être si verte, s'il ne pleuvait pas ?
- Comment est-ce, la pluie ?
- Il faudrait que tu reviennes plus longtemps pour la voir, Mickaël Strauss. Trois jours ne suffisent pas à cette saison. Et la seule Pluie que tu vas voir aujourd'hui ne sera ni belle ni commode à ton égard.

Mickaël eut un petit rire triste.

- Je m'en doute. J'en frémis déjà.
- N'aie pas peur, va. Le Conseil n'est pas un espace d'agressivité. Du moins, l'agressivité y est tellement canalisée qu'elle n'est pas dangereuse.
- Qui prendra la décision finale ?
- Toutes nos décisions sont prises par consensus, expliqua Foudre.
- Vous n'avez jamais de désaccord profond, entre le noir et le blanc ? Jamais d'opposition frontale, qui empêche tout consensus ?
- Le monde n'est pas noir et blanc; les situations ne sont pas noires et blanches. L'opposition frontale est une invention de l'occident terrien.
- Que veux-tu dire ?
- Qu'à un problème donné, il existe toujours plus d'une seule alternative.
- Accepter ou refuser, n'est-ce pas une alternative simple, qui correspond à la question que je vais poser ?
- Tu ne vas pas poser de question comme celle-ci. Tu vas exposer une situation complexe, en n'omettant rien de sa complexité. Et nous définirons une attitude complexe, qui nous semblera la plus appropriée à cette situation.

Mickaël médita ces paroles, dont la sagesse, pour l'instant, lui échappait.

- Parfois, dit Foudre d'un ton énigmatique, il suffit de supprimer la question pour éviter d'avoir à y répondre.

Les arbres commençaient à se clairsemer et ils pénétrèrent bientôt dans la Ville. Mickaël prit beaucoup de photographies et de vidéos, sous l'oeil amusé de Foudre.

- Tu es un drôle de touriste, se moqua-t-elle. Est-ce que tout le peuple de l'Union se considère ainsi, comme un ensemble de touristes en voyage ?
- En général, nos destinations ne sont guère touristiques. Je n'avais jamais marché sur un objet naturellement entouré d'une atmosphère respirable.

Foudre eut un air compatissant et n'ajouta rien.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la Salle du Conseil, Mikael sortit à nouveau son appareil photo

et prit de nombreuses images du lieu. Cette terrasse qui dominait la Ville offrait une très belle vue sur le Vaisseau qu'il avait visité la veille - la présence de cette noble épave, que deux communautés diamétralement opposées allaient se disputer cinq ans après son échouage, semblait pleine de sens. Du côté intérieur, le vaste espace, ombragé par une voûte végétale, avait la majesté des colonnades antiques, sauf qu'il ne s'agissait pas de colonnes de bois, comme il l'avait cru au premier abord, mais d'arbres vivants et sculptés, d'une hauteur immense, parmi lesquels Mickaël vit des centaines de Clés, dont beaucoup le dévisageaient discrètement, déambuler tranquillement. Il glissa à Foudre :

« Si nous devenons ennemis, n'oublie pas que je suis tout à fait stupide, et que cela ne m'empêchera pas de t'aimer. »

« Je chérirai ton souvenir », répondit Foudre.

Cette phrase sonna de manière étrange aux oreilles de Mickaël, comme si elle envisageait qu'il pût mourir. Il voulut continuer à lui parler, mais le moment était passé - une foule se pressait autour d'eux; Foudre saluait presque tout le monde, et s'écarta un moment avec Pluie. Mickaël se sentait pris d'une sorte de vertige - les Clés, qui étaient jusqu'à présent des personnages très abstraits dans son esprit, venaient de s'incarner dans un réel qui le cernait de toutes parts. La bulle qui les entourait, lui et Foudre, depuis deux jours, venait de crever : le rythme du réel, soudain accéléré, le reprenait dans ses rapides. La Sonde, au-dessus du Quo Vadis, bien visible quand on levait la tête, faisait peser une menace muette. Et Mickaël crut même apercevoir le lieutenant Malkine derrière une colonne. Cette impression se confirma bientôt.

« Major Strauss, dit-il. J'ai besoin de vous parler avant le début de cette mascarade. »

Mikael suivit Malkine à contresens des Clés qui se pressaient vers l'intérieur, et ils atteignirent le bord de la terrasse.

« J'ai retrouvé Touré, dit-il, mais le chef du clan où elle s'est réfugiée m'a dit de m'adresser ici. Comme j'ai peur de perdre mon sang-froid plus rapidement que vous, je souhaiterais que vous fassiez entrer cet élément dans la négociation : la collaboration pour la réparation et la restitution du Vaisseau n'est que l'une de nos deux revendications. La seconde est qu'ils acceptent de nous restituer Touré. Sur le champ. Je souhaite la remonter avec nous tout à l'heure. »

Mikael resta silencieux un moment de trop. Le retour au réel avait été trop brutal - habitué à converser uniquement avec Foudre et avec Reda depuis deux jours, il avait perdu l'habitude des conversations hiérarchiques, dans lesquelles il fallait savoir se taire, mentir, et réfléchir à toute vitesse pour éviter les pièges que les mots pouvaient tendre.

- Eh bien, Strauss, vous ne répondez rien ? Etes-vous devenu idiot ?

- Pardon, mon Lieutenant. En vérité, la négociation va déjà être extrêmement tendue à propos du Vaisseau, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée d'ajouter un second point de désaccord dans la balance.

Le lieutenant le considéra avec mépris.

- J'ignorais que le capitaine Richards vous avait mandaté pour me donner des conseils, major. Il ne me semble pas vous en avoir demandé, pour ma part.
- Non, mon Lieutenant. En effet. Je ne faisais que vous donner mon éclairage.
- Je connais déjà votre éclairage, major. Vous estimez sans doute que les autochtones sont attachés à ce Vaisseau échoué, et qu'il est illégitime de notre part de nous en saisir. Et vous estimez très certainement que l'enseigne Touré devrait être laissée à sa nouvelle famille sans subir la moindre conséquence de sa désertion.

Mikael ne savait que répondre; il n'avait pas envie de démentir le lieutenant.

- Vous voyez, Strauss, je vous connais par coeur. Heureusement, vous avez un grade suffisamment bas pour que ces idées stupides restent de peu de conséquence. Vous ferez donc ce que je vous dis, non pas par esprit de discipline - car vous en êtes tristement dépourvu - mais parce que vous êtes suffisamment intelligent pour comprendre le sens d'une menace directe. Si je n'obtiens pas satisfaction pour mes deux revendications, il nous faudra prendre ce que nous voulons par la force. Et vos amis tatoués ne seront pas capables de nous en empêcher. Vous voyez : la Sonde est juste là. Je vous attendrai ici.

Mikael jeta un regard vers le ciel - jamais son vaisseau ne lui avait paru si sinistre.

- A vos ordres, Lieutenant, finit-il par dire.

Puis il fit un salut militaire et prit la direction du Conseil.

Les Clés s'étaient réparties un peu partout. Certaines sur les sièges de bois, certaines adossées contre les arbres, d'autres, assises en tailleur par terre. D'autres enfin restaient debout. Mikael chercha Foudre des yeux, mais ne la trouva pas tout de suite. Pluie, quand il arriva, lui fit signe de s'avancer, et il la rejoignit, le coeur étreint par une angoisse galopante.

« Mes chers amis », dit Pluie. « Vous savez que ce Conseil des Clés est un Conseil Extraordinaire, et nous ne traiterons pas aujourd'hui des affaires courantes de l'Organe. Nous allons écouter ce que le major Mikael Strauss, qui a été désigné par ses maîtres pour leur servir d'intermédiaire auprès de nous, a à nous dire. Puis nous discuterons afin de savoir quelle réponse nous enverrons à ses maîtres, toujours par son intermédiaire. Nous allons lui laisser la parole, puis vous pourrez tous lui

poser toutes les questions que vous voulez, afin que notre délibération puisse se faire en toute connaissance de cause. Enfin, nous inviterons le jeune homme à quitter les lieux, pour attendre notre réponse. »

Mikael prit une profonde inspiration, et se mit à débiter le petit discours qu'il avait appris par coeur. Foudre lui avait conseillé d'exposer les faits dans toute leur complexité.

« Le vaisseau que vous avez tous vu dans le ciel, et qui s'appelle La Sonde, est un bijou technologique, qui permet à notre équipage de voyager à travers d'immenses distances. Nous sommes des pionniers pour l'Union, qui représente ce qui reste de la Terre, une diaspora humaine d'environ un million de personnes. Nous ne savons pas exactement ce qu'a donné, dans l'Univers, le Grand Essaimage : à ce jour, vous êtes seulement la cinquième colonie humaine que nous avons retrouvée. L'Union souhaite évidemment représenter une passerelle entre toutes les communautés humaines, et considère naturellement que votre colonie se rattache à elle, d'une manière ou d'une autre. Nous partageons l'ADN, la langue, l'Histoire. Cela n'est pas rien, et cela suffit sans doute pour justifier un échange régulier, un commerce permanent, aussi bien culturel qu'économique, entre nous.

J'ai parlé de commerce car cela semble la chose la plus pacifique et la plus naturelle pour décrire les relations que l'Organe et la Sonde pourraient entretenir. Vous possédez, sur l'Organe, des richesses merveilleuses pour nous autres, humains de l'Union. Vous possédez de l'air, de l'eau, du carbone, du bois, et mille autres minerais et ressources naturelles, à profusion. Vous possédez une chose rarissime dans l'univers, une planète habitable, capable de servir d'abri à l'humanité tout entière si elle venait à en avoir besoin. Mieux encore, ces ressources sont largement inexploitées, et leur exploitation éventuelle ne vous dérangerait quasiment pas. Mais nous ne sommes pas non plus dépourvus de richesses pour vous, et notamment de richesses intellectuelles. Nous maîtrisons des savoirs, des techniques, qui dépassent très largement ceux de vos ancêtres, car nous avons sans cesse innové et développé de nouvelles capacités grâce à nos voyages spatiaux pendant ces cinq siècles. Nous avons le pouvoir de guérir, le pouvoir de voler, le pouvoir de franchir les montagnes et les mers, le pouvoir de construire... nous avons aussi, évidemment, le pouvoir de détruire. Mais tous ces pouvoirs pourraient vous appartenir - nous sommes prêts à rester suffisamment longtemps sur l'Organe pour vous former. Nous sommes prêts à vous donner des machines, à vous en expliquer le fonctionnement, et les secrets de leur fabrication.

La bonne entente avec l'Union garantirait également votre paix. A l'heure qu'il est, un message est certainement déjà parti vers l'Amirauté, qui est le pouvoir central de l'Union, et les coordonnées de l'Organe ne sont plus secrètes. D'autres humains viendront, même s'ils doivent mettre beaucoup de temps à venir. Le temps où vous étiez séparés de l'Union par la barrière infranchissable du secret

est déjà révolu. Vous avez donc tout intérêt à nouer avec la Sonde des relations équitables, de profit mutuel.

J'en viens aux deux points qui constituent la partie délicate de notre négociation. Le capitaine Richards, qui dirige la Sonde, souhaite que vous fassiez deux gestes afin de montrer votre bonne volonté. Ce sont deux gestes qui ne vous coûteraient pas grand chose, car ils ne mettent en péril la vie d'aucun habitant natif de l'Organe, et qu'ils ne mettent pas non plus en péril votre mode de vie et vos principes solidaires. Il s'agirait tout d'abord de nous laisser ramener à bord de la Sonde la jeune femme qui s'est perdue sur l'Organe et qui a trouvé refuge dans l'un de vos clans. Il s'agit ensuite de laisser nos ingénieurs - pas l'ingénieur Ido, bien sûr, qui a prouvé son irrespect, mais d'autres - pénétrer dans le Quo Vadis et essayer de le réparer. Ce Vaisseau, je l'ai compris, représente beaucoup pour vous. Mais nous pourrions fort bien vous laisser tout ce qui se trouve à votre disposition, et notamment tout le contenu de la Bibliothèque. Nous nous contenterions, si nous parvenions à réparer le Vaisseau et à le faire décoller, d'emmener sa structure principale. Nous pourrions même sans doute vous fournir une réplique du Quo Vadis, afin de vous laisser un objet de mémoire. »

Mikael se tut, et des murmures graves, inquiets, parcoururent l'assemblée. Foudre posa la première question - peut-être parce qu'elle avait eu le temps d'y songer, depuis deux jours, et qu'elle brûlait de la lui poser depuis longtemps.

- Le capitaine Egon Richards est-il disposé à utiliser la force contre les habitants de l'Organe, en cas de refus de notre part ?
- Oui, je le crains, dit Mikael sans se dérober.

Foudre insista.

- Pour le Vaisseau, mais aussi pour la jeune femme qui a trouvé refuge dans le clan de l'Orage ?
- Oui.

Mikael s'était attendu à une levée de boucliers, des protestations, mais il n'en fut rien. Il y eut un grand, un long silence. Puis des Clés qui lui étaient inconnues se mirent à lui poser des questions, presque avec douceur.

- Votre technologie vous sert-elle à procréer, ou procréez-vous toujours de manière naturelle ?
- De manière naturelle, la plupart du temps.
- Vous avez dit qu'il y avait environ un million d'humains dans l'Union, est-ce que cela comprend les quatre colonies que vous avez trouvées ?

- Oui. Ce sont des colonies moins importantes que celle de l'Organe.
- Y a-t-il des enfants, à bord de la Sonde ?
- Non. La procréation est interdite pendant les voyages spatiaux militaires.

Mikael crut ressentir un imperceptible soulagement dans l'assemblée, qu'il ne comprit pas.

- Combien de passagers y a-t-il à bord de la Sonde ?
- Nous formons un équipage de 169 personnes.

Là encore, le silence se prolongea. Mikael avait l'impression qu'ils étaient conscients qu'ils n'auraient pas d'autre occasion de poser leurs questions, et qu'ils ne voulaient rien oublier. Il s'était attendu à de l'émotion, à de l'agressivité, à de la révolte - et il devait faire face à des questions calmes et posées.

- A combien d'années-lumières nous trouvons-nous de l'Amirauté ?
- Environ 1,8.
- C'est le temps que mettra le message pour parvenir là-bas ?
- Oui.
- A quelle vitesse se déplacent vos Vaisseaux ?
- Nous atteignons le dixième de cette vitesse.

Foudre reprit la parole.

- Major Mikael Strauss, à titre personnel, aimeriez-vous vivre sur l'Organe ?
- Oui.
- Avez-vous impérieusement besoin du Quo Vadis pour votre survie ?
- Non, pas vraiment. Nous ne sommes pas en danger, actuellement, ni en pénurie de ressources.

Un vieil homme couvert de tatouages demanda d'une voix claire :

- La fugitive que vous recherchez, quel sort allez-vous lui faire subir ?
- Elle sera jugée pour désertion par une cour martiale.
- Quel risque cela lui fait-il encourir ?
- La peine capitale, je le crains.
- Pouvez-vous être plus explicite ?

- La mort, par pendaison.
- Y a-t-il d'autres formes d'intelligence dans l'univers ?
- Sans doute, mais nous ne les avons pas trouvées.
- Le but de l'Union est-il de s'installer sur une planète habitable comme l'Organe ?
- Je ne sais pas. Je ne crois pas.
- Pourquoi ? ne put s'empêcher de demander une jeune Clé.
- Parce que l'Union rayonne, explore, sillonne l'Univers. Cette quête est ce qui maintient son unité. Vous ne me posez pas de questions sur les technologies que nous pourrions vous apporter ?

Personne ne répondit.

- Combien de temps la réparation du Quo Vadis pourrait-elle durer ? demanda un homme assez âgé.
- De deux à six mois.
- Y a-t-il des ressources précieuses derrière les portes scellées ?
- Oui, précieuses pour une civilisation technologique.
- Que vous permettraient-elles de faire ?
- De l'énergie, principalement. Et peut-être des matériaux de construction et d'équipement.

Mikael se rendait compte que les questions s'espaçaient, et allaient bientôt se tarir. Aucune de ces questions ne lui paraissait essentielle, ni pertinente. Ils n'avaient rien demandé sur la puissance de feu de la Sonde, sur ses capacités de coercition. Ils n'avaient rien demandé sur les avantages technologiques que l'Union leur proposait. Ils n'avaient rien demandé du tout.

Lorsque le silence eut duré assez longtemps, Pluie demanda :

- Y a-t-il des points que nous aurions oublié d'aborder ?

Des voix se parlèrent, se répondirent, puis se turent.

- Bien, reprit Pluie. Dans ce cas, major Mikael Strauss, je vous invite à rejoindre vos amis de la Sonde, à l'extérieur, et d'attendre le résultat de notre délibération.

Mikael s'inclina, et lança à Foudre un regard presque désespéré. Elle lui sourit, un peu tristement. Puis il se dirigea vers ceux qui n'étaient pas du tout ses « amis ».

- C'est déjà terminé ? demanda Malkine.
- Non, ils délibèrent.
- Et votre impression, Strauss ? comment les négociations se sont-elles passées ? Obtiendrons-nous leur accord?
- Je ne sais pas, Lieutenant. J'ai exposé la situation et nos desiderata. Je leur ai fait comprendre qu'ils avaient tout intérêt à trouver un accord profitable pour les deux parties, et que le capitaine Richards n'hésiterait pas à employer la force en cas de refus.
- Ont-ils beaucoup protesté ?
- Non, c'est ce que je trouve étrange. Ils n'ont pas protesté du tout.
- Ce sont des primitifs, Strauss. Ils ne se rendent même pas compte de la puissance de feu de la Sonde. Ils pensent peut-être que nous allons nous battre tous à mains nues.
- Peut-être.

Fort heureusement, le Lieutenant n'était pas d'humeur à prolonger cette conversation, et Mikael, après avoir brièvement salué Wilson et Fabre, put s'éloigner promptement. Il avait envie de parler à quelqu'un, cependant, et sortit son transmetteur pour joindre Reda.

J'ai porté le message de menace et de mort, de la part de la Sonde.

Et qu'ont-ils répondu ?

Ils ont demandé s'il y avait des enfants à bord.

Cette fois, Reda ne répondit pas, et Mikael guetta un long moment son interprétation, en vain. La délibération cependant ne fut pas très longue, et, moins d'une heure après sa sortie de la salle, Mikael fut rappelé. Il vit que Pluie tenait à la main un papier, sur lequel était écrit un court texte.

- Installez-vous, major Mikael Strauss. Je vais vous faire lecture de ce papier. Si vous avez des questions à nous poser, vous pourrez nous les poser. Puis vous rapporterez cette réponse là-haut.

Mikael acquiesça silencieusement.

Le Conseil des Clés a décidé, par consensus démocratique, de répondre ainsi aux exigences exprimées par le major Mikael Strauss au nom du capitaine de la Sonde :

- *Concernant Michelle, qui appartient désormais au clan de l'Orage, et qui a pris le nom organique de « Forêt », elle a, par la cérémonie de l'Aiguille, abandonné sa communauté*

d'origine et épousé le clan de l'Orage. Il nous est impossible de l'exposer volontairement à une souffrance, ni de lui faire violence. Il nous est impossible de vous laisser l'emmener contre son gré.

- *Concernant le Quo Vadis, nous y sommes très attachés et ne comprenons pas la nécessité de le réparer, ni de l'arracher du sol.*
- *Nous ne souhaitons en effet bénéficier d'aucune avancée technologique que vous nous apporteriez artificiellement.*
- *Nous comprenons néanmoins l'intérêt que nous pourrions avoir à coopérer avec l'Union. Nous concédons à l'Union un dixième du territoire de l'Organe, aux antipodes de notre foyer de peuplement, pour une libre exploitation. Nous proposons également à tous les membres de l'équipage qui le souhaitent de venir rejoindre l'un de nos Clans, afin de profiter de la beauté et de la fertilité de notre chère planète.*
- *En gage de votre bonne volonté, et pour sceller ce pacte de bonne entente, nous demandons au capitaine Egon Richards de bien vouloir nous laisser à demeure le major Mikael Strauss, et de le délier de ses fonctions et autres engagements auprès de l'Union.*
- *Nous espérons recevoir une réponse favorable d'ici à l'aube prochaine. Dans le cas contraire, nous prendrons certaines dispositions à votre rencontre.*

JOURNAL DE RHIZOME

CALENDRIER ORGANIQUE AN 6

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

J'ai longuement réfléchi, et j'ai relu mes classiques. Si on veut fonder une communauté où les inégalités soient presque inexistantes, comment s'y prendre ? L'hypothèse de Rousseau m'a longtemps intéressé... Supprimer la propriété privée, ce serait faire prendre une autre direction à la civilisation. Et pourquoi pas supprimer l'argent ? Mais j'ai peur que cela ne fonctionne pas. Les animaux sont eux-mêmes très souvent territoriaux - ce qui veut dire qu'ils revendiquent en quelque sorte la possession, l'usufruit d'un territoire. Si ce n'est au niveau individuel, du moins au niveau d'une meute, d'une tribu. A quoi servirait de lisser les inégalités entre individus s'il demeurait des inégalités entre tribus, entre communautés ? Non. J'en suis venu à considérer que la meilleure façon de faire serait de supprimer l'héritage. C'est l'héritage qui a poussé les inégalités à leur extrémité. Qu'un bébé naisse propriétaire, ou futur propriétaire, quand d'autres naissent esclaves. Qu'on ait quelque autre droit à la naissance que le droit à la santé, à l'éducation, et à la liberté, cela n'est pas normal. A chaque génération, tout doit être remis à plat. Tous les biens accumulés pendant une existence doivent revenir à la communauté, et partagés à nouveau. Cela ne ferait souffrir personne. Cela éviterait seulement qu'on cherche à accumuler des profits dont une vie ne suffirait pas à jouir. Et qu'on crée, dès la naissance, des castes de dirigeants et des castes de dirigés.

CHAPITRE 16 : INTERPELLATION
CALENDRIER ORGANIQUE AN 589

ANNEE TERRESTRE 3416

Le lieutenant Malkine ne décolérait pas. Il avait failli déchirer le papier, puis l'avait enfoui dans la poche de son uniforme. Mikael n'osait pas lui adresser la parole pour lui demander où ils se rendaient; Malkine faisait de toutes façons comme s'il n'existait pas. Il avait finalement ordonné à Fabre et à Wilson de diriger le véhicule vers le village où se cachait Touré. Mikael, un peu secoué par la conduite sportive de Fabre, avait regardé le paysage défiler sans poser la question qui lui brûlait les lèvres : allaient-ils vraiment se battre ? A quatre contre un clan tout entier ? Mikael, à l'arrière du véhicule, n'osait pas non plus sortir le transmetteur, de peur de se le faire confisquer, ou de se faire accuser de trahison. Il était déjà bien assez suspect que les autochtones aient demandé sa démission de l'Union et son transfert définitif sur l'Organe.

- Mais qu'avez-vous dans le crâne, Strauss ? lui avait lancé, cinglant, le lieutenant Malkine. Vous n'avez pas compris que tous ceux qui resteront avec les autochtones partageront leur destin ?

Mikael n'avait pas répondu.

- Je ne veux pas que vous sortiez du véhicule quand nous serons là-bas, Strauss. Je ne veux plus que vous ayez aucun contact avec ces foutus autochtones.

Outre la colère de Malkine et le stress qu'il répandait tout autour de lui dans le véhicule, outre l'inquiétude à l'idée qu'on allait utiliser la force pour ramener Touré à bord, et que ce serait très probablement dans le but de la pendre, Mikael devait aussi gérer sa propre incompréhension de la situation. Son manque de clairvoyance et de discernement. Quelque chose lui avait totalement échappé, chez les autochtones - quelque chose qui leur permettait, alors qu'ils n'étaient pas fous, de se comporter comme s'ils l'étaient.

Au bout de quelques minutes, le trajet, par sa silencieuse monotonie, calma un peu ses nerfs. Foudre était très intelligente, il en avait eu de multiples preuves, et c'était aussi le cas des autres

Clés, il en était certain. Ils avaient la culture nécessaire pour comprendre les enjeux que Mikael avait décrits. Ils avaient forcément *compris* le message. Alors, pourquoi agissaient-ils comme s'ils ne craignaient rien ? Comme s'ils n'étaient pas en danger ? Cela restait un mystère. Mikael avait peur d'en deviner la raison : peut-être étaient-ils tout simplement si solidaires et si respectueux de la vie, qu'ils n'imaginaient pas réellement qu'Egon Richards serait capable de les tuer pour arriver à ses fins. Ils pensaient que c'était un coup de bluff, peut-être. Mais de quelle « dispositions » parlaient-ils ? Essayaient-ils, eux aussi, de bluffer ? Disposaient-ils d'une arme dissuasive - peut-être un canon du Quo Vadis qu'ils auraient réussi à faire fonctionner d'une manière ou d'une autre ? De quelle puissance inconnue disposaient-ils, pour pouvoir se sentir ainsi en sécurité ?

@@@@

Orage, avec la prudence qui caractérisait l'ensemble de ses décisions, ne s'était pas rendu au conseil des Clés. Il avait expliqué la situation à Brume, qui avait été sa voix auprès des autres Clés. L'homme de la Sonde allait revenir, et revenir en force, avec des armes dans les mains et des menaces plein la bouche, et il allait exiger qu'on lui livrât la réfugiée, qui faisait maintenant pleinement partie de son clan sous le beau nom de Forêt.

- Pendant les dernières semaines, j'avais la sensation de ne plus être moi-même, et d'être la forêt, avait-elle expliqué.

Ce nom lui avait donc été attribué à l'unanimité.

Forêt était d'une nature joyeuse et courageuse; sa soif d'apprendre et de s'intégrer avait aplani toutes les difficultés, vaincu toutes les réticences de certains membres du clan. Son symbole était gravé juste au-dessous du coeur du vieil homme, et il songeait que c'était une bonne place. Elle avait en effet gagné le chemin de son coeur, et il devinait que son sourire illuminerait ses vieux jours, et qu'elle serait l'un des derniers visages qu'il voudrait voir avant de s'éteindre, quand le temps viendrait.

Il n'avait donc pas hésité une seule seconde lorsque l'homme de la Sonde était venu la réclamer. Pour la juger, avait-il dit. Pour la punir. Parce qu'elle avait déserté. Orage s'était montré très diplomate, et lui avait expliqué, avec beaucoup de courtoisie, que les usages en vigueur sur l'Organe nécessitaient l'accord du Conseil des Clés. Il avait offert aux trois personnes du vin de prune et des beignets; auxquels l'homme de la Sonde avait à peine touché. Il n'avait pas été dupe de cet atermolement volontaire - il ne pouvait décemment y réagir comme si c'était une fin de non-recevoir, mais il savait que cette procrastination était une insolence, un refus et une diversion. Il

avait pressé les deux jeunes gens qui l'accompagnaient, et s'était retiré avec un mot d'une politesse glacée. Orage avait regardé le véhicule disparaître au-dessus de la rivière, et était resté longuement à méditer après le que le bruit du moteur eut cédé la place au clapotis des eaux.

Aujourd'hui, il avait réuni tout le clan de l'Orage sur la grande place, et dès qu'ils reconnurent au loin le bourdonnement mécanique du moteur, ils amorcèrent le rituel ancestral.

- Je te prêterai la force de mon esprit lorsque tu en auras besoin, chantèrent à l'unisson tous les membres du clan.

- L'équilibre du clan sera ma seule boussole, répondit la voix éraillée et solitaire du vieil homme.

- Je serai ton corps, tes mains, ton bras, tes jambes.

- Je serai ton courage et ton secours.

Les paroles de la cérémonie du Lien furent répétées plusieurs fois, et petit à petit, ils sentirent tous qu'une sorte de pont s'ouvrait entre leurs esprits et leurs corps, la plupart du temps séparés. Le vieil Orage, qui avait depuis plusieurs années le maintien un peu vouté d'un vieillard, se redressa dans un impressionnant regain de jeunesse et de puissance; comme s'il puisait dans toutes les forces vives qui lui étaient offertes, il était traversé d'une énergie nouvelle, plus impétueuse qu'un torrent. Alors Orage se mit à accomplir les mouvements de la danse rituelle, et à chaque fois qu'il mobilisait son propre corps, il mobilisait en même temps le corps de tous les autres. Il se mit à danser, avec des mouvements lents, et admira la parfaite unisson, la synchronisation absolue de son clan, qui exécutait sans réfléchir les mouvements dictés par son cerveau. La jeune Forêt, dont c'était la première expérience du rituel, avait un sourire émerveillé sur le visage tandis qu'elle regardait la danse de l'Orage. Cela ne réclamait aucun effort de sa part - il lui semblait qu'elle était guidée par une force intérieure, et cette facilité lui procurait une profonde satisfaction. Elle ne se sentait pas pour autant incapable de réfléchir - une part de sa conscience restait éveillée, et individuelle - mais quelque chose de collectif avait pris possession de son corps, comme dans les gestes de l'amour. De toutes les expériences qu'elle avait déjà vécues, c'était à un rapport sexuel que cela ressemblait le plus, par cette synchronisation inconsciente, cette participation à un mouvement partagé, cette fusion avec l'autre.

Lorsque le véhicule s'approcha, la danse de l'Orage ne cessa pas. Et lorsque le lieutenant Malkine, flanqué de Fabre et de Wilson, descendit du véhicule et pénétra dans le village, elle ne cessa pas non plus. Michelle - ou plutôt Forêt - ressentit un trouble en voyant son visage dur - mais ce trouble fut apaisé, presque aussitôt, par un afflux de forces qui lui venait du groupe. Elle parvint à sourire, et se sentit invincible.

Bientôt Orage cessa tout mouvement, et se tourna vers les intrus. Comme un seul homme, tous les membres du clan s'immobilisèrent et se tournèrent vers eux également.

- Je viens chercher l'enseigne Michelle Touré, que je vois ici, déclara Malkine d'une voix forte. Pour votre propre sécurité, n'opposez pas de résistance. Touré, vous ne souhaitez pas être responsable d'un massacre chez ces gens qui vous ont accueilli. Il vous reste suffisamment de dignité pour nous suivre volontairement.

Orage ne prit pas la peine de parler. Il avança vers les hommes de la Sonde, et tout le groupe avança avec lui, comme une marée humaine. Le lieutenant Malkine dégaina son arme, tandis que Solveig Fabre restait stupéfaite et comme terrorisée. Gus Wilson, avec un temps de retard, dégaina également son arme.

Orage poussa son avantage en se mettant à psalmodier - ce qui, repris par les centaines de voix, fit un effet saisissant. Cela suffit à mettre la jeune femme momentanément hors d'état de nuire, et à faire perdre un temps précieux au jeune homme. Seul le chef paraissait difficile à impressionner - Orage allait devoir aller plus loin. Avec une vigueur surprenante, il se rua sur les étrangers, et, assailli par le clan tout entier, qui se déplaçait ensemble, à vitesse constante, et sans la moindre hésitation, Malkine tira. Galvanisé par la peur et par l'odeur de la poudre, Gus Wilson tira également - les deux coups de feu déchirèrent le silence sacré de l'Organe, plus encore que le bruit des moteurs ne l'avaient fait. Et Orage, par la déflagration d'une douleur extrême dans son rein et dans sa main gauche, éprouva un sentiment soudain de rage à l'encontre de ces tueurs sacrilèges. Sa rage lui fit perdre la conscience claire des limites de son propre corps - il désirait que des mains arrachent les armes à feu et les jettent à la rivière - et c'est ce qui fut fait. Il désira que le véhicule soit mis en pièces, et démantelé - et c'est ce qui fut fait. Il y avait un homme de plus dans le véhicule qui n'opposa pas de résistance, et qui fut violemment poussé avec les autres. Il désira que les hommes de la Sonde soient chassés, qu'il pleuve sur eux une pluie de branches et de pierres, et c'est ce qui fut fait. Quand enfin le calme fut revenu sur les berges de la rivière, Orage coupa le Lien.

Michelle eut l'impression de s'éveiller d'un rêve ou d'une transe - ou peut-être d'un sommeil alcoolique. Elle avait un peu la gueule de bois, mais sa conscience était claire. Elle vit distinctement Orage, qui, l'instant d'avant, s'avancait avec une majestueuse puissance, s'effondrer, pantelant et presque sénile, les deux mains pressées contre son flanc. Elle vit, avec une horreur coupable, le sang rouge qui coulait des blessures de deux personnes - elle se précipita, et reconnut, dans un cri de désespoir, le corps jeune et frêle de Brise, troué au ventre. Morte. Et à quelques mètres d'elle, un homme qui se tordait de douleur, avec une balle dans l'épaule. Elle se mit à pleurer, de honte. Les propos du lieutenant Malkine lui revenaient avec une insupportable acuité :

« Touré, vous ne souhaitez pas être responsable d'un massacre chez ces gens qui vous ont accueillie. » Tandis qu'elle étreignait avec fureur le corps inerte de Brise, elle murmurait sans cesse
» : « Pardonne-moi, ce devait être moi

@@@@@

C'était Gus Wilson qui frayait le passage, et les autres suivaient. Il devait exister un sentier dans cette direction, mais ils ne le trouvaient pas, ralentis, de manière humiliante, par les difficultés stupides de la marche en forêt. Les accidents du terrain, les ronces, les fourrés. Cette maudite planète paraissait les contrarier exprès par toutes les ramifications de sa flore. Le lieutenant Malkine n'avait jamais éprouvé à la fois une telle rage et une telle impuissance - et seule la perspective des représailles lui permettait de ne pas exploser. Strauss avait le bon goût, ou plutôt la prudence, de se taire - la moindre remarque de sa part aurait inévitablement débouché sur un échange de coups. Fabre suivait la direction avec le GPS, juste derrière Wilson. Au début, Malkine les suivait, et Strauss fermait la marche - puis Malkine s'était avisé que Strauss pourrait très bien désertier lui aussi, et il l'avait fait passer devant lui.

A défaut de Touré, il pourrait obtenir des sanctions à l'encontre de Strauss. Pas la pendaison, certes, mais au moins quinze jours de mitard. Cette pensée versait un baume très léger sur la brûlure à vif de son amour-propre. Il songeait aussi au plaisir qu'il aurait à bombarder cette ville et à décimer ses habitants. Il ne nourrissait aucun scrupule à cet égard - les faibles devaient payer le prix de leur folie lorsqu'ils s'en prenaient aux forts. Les petits chasseurs ne faisaient pas feu sur les grands vaisseaux de guerre, ou ils finissaient pulvérisés. Un enfant était capable de le comprendre. Ce n'était donc pas le scrupule qui l'arrêtait - mais l'exaspération de ne pas avoir été suffisamment fort tout de suite. Ils s'étaient fait désarmer et chasser de ce village primitif, à coups de branches, à mains nues. C'était cela que les faibles allaient payer - la perte de contrôle momentanée, le vacillement du colosse, son effarement devant ce qu'il considérait de toute éternité comme impossible. On ne pouvait pas traiter avec ces gens-là - pas plus qu'avec des animaux. Ils venaient de se situer, pour Malkine, en dehors de la rationalité humaine.

Mikael, quant à lui, indifférent aux lacérations répétées des branches, aux douleurs de ses pieds, et à la haine presque palpable de son chef derrière son dos, essayait de réfléchir calmement. Ils allaient finir par retrouver la navette, c'était certain, et ils remonteraient à bord de la Sonde. Le lieutenant Malkine avait été si humilié par son échec qu'il pousserait le capitaine à attaquer tout de suite - mais Richards était un homme réfléchi et pondéré. Il ne prendrait aucune décision dans

l'urgence, et aurait à coeur d'entendre tout le monde, lui compris. C'était là sans doute sa seule chance d'éviter la tuerie - il fallait qu'il plaide la cause de l'Organe auprès de cet homme qui, pour borné qu'il pût se montrer, n'était cependant pas cruel, et pas dénué non plus d'une certaine forme d'humanisme. Jamais il n'avait eu à prononcer un discours aussi chargé d'enjeux - Mikael se sentait soudain l'avocat d'un peuple entier qui risquait la peine de mort. Il essaya de ne pas penser à cet enjeu qui le dépassait, mais de se concentrer sur les arguments qui pourraient porter auprès de Richards. L'inutilité de la tuerie - on pouvait prendre le contrôle de la Ville sans effusion de sang massive. L'avantage de la négociation - il fallait au moins envisager d'accepter les conditions des autochtones. Ils refusaient de donner le Quo Vadis - c'était certes un manque à gagner pour l'Union, mais il restait une planète presque entière à exploiter, et des ressources naturelles à foison. Ne valait-il pas mieux respecter la vie de cette colonie humaine ? La coopération de cette communauté, les savoir-faire psychiques et sociaux dont elle faisait preuve, seraient peut-être des butins plus profitables que des matières premières vieilles de cinq siècles. Son cerveau s'était saisi de cette argumentation, et, comme cela lui arrivait parfois, Mikael le laissa moudre son grain. Son cerveau, parfois, fonctionnait presque comme une machine, résolvait un problème long en fond de tâche, et libérait sa conscience immédiate, aussi bien pour les tâches quotidiennes que pour les conversations d'usage et même des questions de moindre importance. De moindre importance, vraiment ? Foudre ? Ce n'était pas seulement tous les habitants de l'Organe qui risquaient de périr - c'était elle en particulier, et cela était encore plus insupportable. Une idée lui vint alors : le transmetteur. Il pouvait laisser le transmetteur, comme une bouteille à la mer, sur le sol de la planète, avant de quitter l'Organe. Il pouvait espérer qu'elle le retrouverait, ou que quelqu'un le retrouverait et le remettrait à une Clé. Avec un peu de chance, ce détail, que seul Richards connaissait d'ailleurs, serait oublié dans la foule des urgences à régler - le Capitaine se soucierait-il de ce petit instrument, mis en place pour distraire Reda de ses pulsions suicidaires, lorsqu'il s'agirait de décider d'actes de guerre ? Grâce au transmetteur, il pourrait prévenir les autochtones, et leur permettre de fuir l'épicentre des bombardements. Il sauverait peut-être des vies. Peut-être celle de Foudre.

Lorsqu'ils arrivèrent à la clairière où les attendait toujours l'annexe, la nuit était en train de tomber. Le ciel, dérobé à leur vue depuis des heures par la cime des arbres, leur apparut dans toute sa splendeur crépusculaire, strié de pourpre et de mauve, sur un fond d'azur pâlisant. Les étoiles faisaient une trainée de poussières d'or. Des nuages flottaient dans cette lumière comme de fantastiques vaisseaux. Il y avait dans l'air une fraîcheur délicieuse - la beauté de cette soirée fit presque mal à Mikael. Il quittait l'Organe, sans aucun espoir d'y remettre les pieds, et cette pensée rendait sa marche jusqu'à l'annexe presque insoutenable. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, à renâcler

dans la dernière ligne droite : ils étaient tous épuisés - et, par un mécanisme trop humain, la vue de leur ligne d'arrivée leur avait coupé les jambes. Tous, même Malkine, avaient du mal à franchir les derniers mètres, qui semblaient, paradoxalement, les plus difficiles, après les efforts intenses qu'ils avaient tous fournis. Le lieutenant Malkine ne s'étonna donc pas que Strauss trébuche à quelques mètres de l'annexe, et tombe - il éprouva un peu de mépris pour cette incapacité à soutenir son effort jusqu'au bout, mais cette incapacité correspondait absolument à ce qu'il pensait du personnage. Les intellectuels en général, et les spécialistes de sciences humaines en particulier, lui avaient toujours inspiré un profond mépris, et cette absence de dignité ne faisait que confirmer ce qu'il croyait déjà savoir à leur sujet.

Mikael jeta le transmetteur dans l'ombre, à quelques mètres, lorsqu'il se laissa tomber volontairement. Puis il se releva tant bien que mal, avec une vraie difficulté, et se hissa jusque dans l'annexe. Il était étrange de ressentir un tel soulagement physique, en même temps qu'une telle détresse morale. Il colla son visage à la vitre, et s'efforça de ne pas regarder dans la direction du transmetteur, afin qu'aucun des trois autres n'ait l'idée de regarder dans la même direction. L'Organe était en train de plonger dans l'obscurité, et les lumières brutales de l'annexe achevaient de le rendre invisible.

Quand le moteur de l'annexe se fit entendre, et que l'accélération décrocha brusquement son cœur de sa poitrine, Mikael se rendit compte qu'il pleurait.

JOURNAL DE RHIZOME

CALENDRIER ORGANIQUE AN 11

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

Comme tous les vrais liens humains, tous les amours, toutes les attaches, les Liens Organiques doivent être réversibles. C'est ce qui fait le prix d'un lien, que d'être volontaire - s'il devient une fatalité, comme le lien du sang, alors le lien n'a plus de sens et n'est plus qu'une entrave. Je n'ai jamais compris pourquoi dans les civilisations traditionnelles on exigeait une perpétuité, par exemple, des liens du mariage. En quoi cela peut-il apporter quoi que ce soit de positif, que d'obliger les gens par la loi, à demeurer liés à ceux qu'ils n'aiment plus, dont ils ont peur parfois ? Je plaide pour le droit de chacun de quitter ses parents, ses chefs, son village, s'il estime se trouver compromis ou gravement atteint par les liens qu'il a tissés avec eux. Aucune institution sociale ou familiale ne doit exiger d'aucun individu de renoncer à sa liberté et à son bonheur.

Ainsi, il se peut qu'un membre d'un Clan prenne sa Clé en aversion - et c'est là une situation bien terrible, car la Clé possède un réel pouvoir sur son Clan, et il n'est rien de pire que d'être sous le joug de quelqu'un qu'on méprise. Toute personne doit pouvoir se libérer de ce Lien et en choisir un autre - si le Lien est une obligation, la Clé, elle, ne doit pas l'être.

Il peut arriver aussi qu'une Clé veuille renoncer à ses fonctions, ou s'y montre inapte. Et alors il est urgent de rompre les Liens qu'elle a tissés, quoi qu'il en coûte, car une Clé qui serait récalcitrante ou défaillante, ferait plus de dégâts qu'il ne s'en peut concevoir.

Une cérémonie de rupture doit être envisagée en parallèle avec la cérémonie de l'Aiguille. Ce que l'Aiguille a cousu, on doit pouvoir, si nécessaire, le découdre.

CHAPITRE 17 : VERDICT

ANNEE TERRESTRE 3416

Egon Richards n'avait plus reçu de communications de l'Organe depuis plus de cinq heures lorsqu'on lui signala le décollage de l'Annexe. Il en éprouva un vif soulagement et se précipita vers le quai pour assister à l'arrivée de la mission. Les dernières nouvelles n'étaient pas très engageantes : le lieutenant Malkine lui faisait part du refus des autochtones, et de leurs conditions exorbitantes. Il avait reçu une photographie de cet étrange message manuscrit, et l'avait tellement lu et relu qu'il le connaissait par coeur.

Le Conseil des Clés a décidé, par consensus démocratique, de répondre ainsi aux exigences exprimées par le major Mikael Strauss au nom du capitaine de la Sonde :

- *Concernant Michelle, qui appartient désormais au clan de l'Orage, et qui a pris le nom organique de « Forêt », elle a, par la cérémonie de l'Aiguille, abandonné sa communauté d'origine et épousé le clan de l'Orage. Il nous est impossible de l'exposer volontairement à une souffrance, ni de lui faire violence. Il nous est impossible de vous laisser l'emmener contre son gré.*
- *Concernant le Quo Vadis, nous y sommes très attachés et ne comprenons pas la nécessité de le réparer, ni de l'arracher du sol.*
- *Nous ne souhaitons en effet bénéficier d'aucune avancée technologique que vous nous apporteriez artificiellement.*
- *Nous comprenons néanmoins l'intérêt que nous pourrions avoir à coopérer avec l'Union. Nous concédons à l'Union un dixième du territoire de l'Organe, aux antipodes de notre foyer de peuplement, pour une libre exploitation. Nous proposons également à tous les membres de l'équipage qui le souhaitent de venir rejoindre l'un de nos Clans, afin de profiter de la beauté et de la fertilité de notre chère planète.*
- *En gage de votre bonne volonté, et pour sceller ce pacte de bonne entente, nous demandons au capitaine Egon Richards de bien vouloir nous laisser à demeure le major Mikael Strauss, et de le délier de ses fonctions et autres engagements auprès de l'Union.*

- *Nous espérons recevoir une réponse favorable d'ici à l'aube prochaine. Dans le cas contraire, nous prendrons certaines dispositions à votre rencontre.*

Puis le lieutenant Malkine lui avait indiqué qu'il partait interpellier Michelle Touré, et qu'il comptait la ramener saine et sauve. La Sonde avait pu localiser le véhicule de transport terrestre jusqu'au lieu présumé où se trouvait Touré - puis, pendant plus de cinq heures, le véhicule avait disparu des radars, ainsi que l'intercom du lieutenant Malkine, dont la fréquence n'affichait plus que « *Module d'émission non-connecté. Veuillez vérifier les paramètres de connexion.* » Se souvenant du transmetteur remis au major Strauss, Richards était allé voir Reda, et lui avait demandé d'envoyer un message à Strauss. Il avait vu de ses yeux s'afficher « *Transmetteur désactivé. Canal Inactif.* »

Revenu au pont, Richards avait patiemment tiré les conclusions des données lacunaires qu'il avait à sa disposition : le lieutenant Malkine n'avait pas réussi à interpellier Michelle Touré - or, il avait certainement fait usage de la force. Son véhicule et les intercom avaient été détruits ou suffisamment abimés pour être mis hors service. Malkine, Fabre, Wilson, et Strauss étaient peut-être morts. Et, lorsqu'on mettait en perspective cette conclusion avec celle du message des autochtones, on en venait nécessairement à penser que leur dangerosité avait été sous-évaluée. Les habitants de l'Organe n'étaient pas ce peuple inoffensif qu'ils semblaient être. Ils possédaient quelque chose, une arme cachée, une technologie quelconque, qui leur permettait de faire front. Ne jamais sous-estimer un adversaire - c'était là pourtant une leçon ancestrale de stratégie militaire. Mais les leçons de l'Académie Spatiale s'étaient dissoutes dans la routine, car l'Union était une armée sans guerre et sans ennemi. Et Richards avait été pris de court par cette irruption brutale de la guerre dans sa routine quotidienne : la désertion d'un soldat, l'engagement d'un combat, la perte de plusieurs hommes en mission, lui faisaient aujourd'hui l'effet d'une douche froide particulièrement cinglante. Richards n'avait pas voulu agir tout de suite et de manière irréfléchie. Il savait que s'il y avait des survivants, ces derniers rejoindraient l'annexe au bout de quelques heures. Et il lui resterait alors une dizaine d'heures avant l'aube - une dizaine d'heures pour mûrir une décision stratégique.

Sur le quai, les mécaniciens de service avaient du mal à cacher leur curiosité et leur impatience. Richards se sentait comme eux, mais il prenait une expression imperturbable. Le Chef ne devait pas manifester ses émotions, c'était là un précepte fondamental, et Richards devait plus que jamais se souvenir des précieux enseignements qu'il avait reçus dans sa jeunesse - le moment était venu de s'en servir, de les mettre en application. Les principes étaient justement ce qui restait lorsqu'on manquait de visibilité, lorsque l'intuition vous faisait défaut, lorsque le jugement était

embrouillé et difficile. Les principes étaient une rampe de sécurité qu'on pouvait suivre dans le noir.

Tout le monde fut soulagé de voir sortir de l'annexe le même nombre d'hommes qui y étaient entrés - Richards sentit même, chez les mécaniciens, le soulagement que l'enseigne Touré ne fût pas du nombre. L'ombre de la cour martiale et de la potence, au moins, s'éloignait de leurs fronts soucieux. Malkine, Fabre, Wilson, et Strauss, avaient une allure pitoyable : des uniformes déchirés, des égratignures sanguinolentes, de la boue jusque dans les cheveux, des traits tirés. Le lieutenant Malkine s'apprêta à parler mais Richards le coupa.

- Bienvenue à bord, dit-il posément. Une équipe médicale a été préparée pour un check-up rapide. Lieutenant Malkine, major Strauss, je vous attends en uniforme réglementaire en salle de réunion dans trente minutes. Fabre et Wilson, vous serez également entendus pour un premier debriefing avec votre officier de référence.

Cet accueil froid et protocolaire fit jaser les mécaniciens - ce qui était le but visé par Richards. Rien, dans les mots ou l'attitude du capitaine, ne devait signifier l'urgence, la panique, la désorganisation. La stratégie militaire avait peut-être été oubliée, mais la discipline militaire, elle, avait été conservée intacte, et il fallait maintenant se reposer sur elle.

@@@@@

Mikael rendit grâce à la sagesse du capitaine Richards. Ils avaient en effet grand besoin de manger, de boire, d'être pansés et massés, d'être lavés et vêtus dignement. Ces trente minutes n'étaient pas perdues - Mikael désirait jouir de toutes ses facultés mentales et physiques pour défendre son point de vue. Le lieutenant Malkine, qui fulminait déjà avec une remarquable constance depuis leur échec au village, manifestait sa colère par tous les pores de sa peau. Sa mauvaise humeur éclata contre un infirmier:

- Vous me faites mal, imbécile, et cette plaie n'a pas besoin d'être pansée... Fichez-moi la paix.

Au bout de trente minutes, les deux hommes, qui ne s'étaient pas adressés une seule parole ni un seul regard direct depuis plusieurs heures, furent reçus par le capitaine dans la salle de réunion. Richards cessa de faire les cent pas, et les invita à s'asseoir.

- Lieutenant, faites-moi un bref exposé factuel de ce qui s'est passé.

Le lieutenant Malkine, malgré sa rage, joua le jeu.

- Mon capitaine, nous nous sommes rendus en véhicule de transport terrestre jusqu'au village autochtone où nous avons repéré l'enseigne Touré. Lorsque nous sommes arrivés sur les lieux,

tous les autochtones étaient rassemblés. Nous les avons sommés de nous livrer Touré, que nous avons identifiée parmi le groupe. Pour toute réponse, ils se sont collectivement avancés vers nous, de manière menaçante. Nous avons ouvert le feu. Puis nous avons été submergés par leur nombre - ils se sont rués sur nous et sur le véhicule, qu'ils ont mis en pièces. Nous avons été désarmés et chassés. Nous avons ensuite mis plusieurs heures à traverser la forêt jusqu'à l'annexe.

- Major Strauss, avez-vous quelque chose à ajouter ?
- Le lieutenant Malkine m'a ordonné de rester dans le véhicule, car il souhaitait que j'évite dorénavant tout contact avec la population autochtone. Je n'ai pas assisté au combat. J'ai entendu distinctement deux coups de feu. Puis les autochtones se sont rués sur le véhicule, m'ont trainé dehors et nous ont en effet chassé de leur village. Les coups de feu ont fait deux victimes, je dirais un blessé et un mort. Ce qui m'a frappé était la coordination de leur attaque. Ils se déplaçaient positivement « comme un seul homme ».
- Lieutenant Malkine, comment expliquez-vous votre échec, alors que vous disposiez d'armes à feu, et qu'ils n'en disposaient pas ?
- Le nombre, mon capitaine. Nous étions dans un rapport de un contre 50.
- Mais toute l'Histoire humaine démontre qu'un seul homme armé peut souvent prendre le contrôle d'une foule, surtout si celle-ci est pacifique et civile. Regardez les attentats du début du 21ème siècle : un homme seul, armé d'une simple lame de cutter, a réussi à circonvenir tous les passagers d'un avion. L'infériorité numérique n'est que l'un des facteurs de l'explication. Major Strauss, avez-vous une idée ?
- Oui. Comme je l'ai dit, les autochtones n'agissaient pas de manière isolée, et ne cédaient pas à des sentiments individuels. Ils étaient profondément coordonnés - comme des soldats exécutant parfaitement un ordre collectif, au mépris de leur intérêt individuel.
- Comment expliquez-vous cela ? Disposeraient-ils d'une formation militaire plus poussée que nous ne l'avions présumé ?
- C'est possible, dit Strauss.
- Excusez-moi, mon capitaine, dit Malkine, mais le major Strauss se livre comme d'habitude à des spéculations littéraires. Ce qui s'est passé est beaucoup plus simple et beaucoup moins mystérieux que ce qu'il prétend : nous avons été pris de court, pris par surprise, parce que nous ne nous attendions pas à une résistance. Nous avons sous-estimé la détermination de l'adversaire, et nous avons manqué d'initiative. Fabre et Wilson n'ont pas été à la hauteur. Fabre n'a même

pas dégainé son arme, et Wilson n'a pas fait beaucoup mieux. J'assume l'entière responsabilité de ce fiasco.

Le capitaine Richards recommença à faire les cent pas. Ce que disait le lieutenant résonnait avec ses propres pensées - ils avaient sous-estimé l'adversaire et n'avaient aucune expérience de la guerre réelle - mais l'analyse de Strauss lui paraissait importante.

- Pourquoi avez-vous demandé au major Strauss de demeurer dans le véhicule ?
- Le major n'est pas une unité combattante.
- Certes, mais vous auriez pu utiliser ses compétences diplomatiques.
- Après la lecture du message des autochtones, il m'a semblé que le major Strauss était en quelque sorte... en intelligence avec l'ennemi.
- Vous utilisez des termes forts, qui ont une signification juridique. Vous parlez de trahison, fit observer Richards. Souhaitez-vous maintenir cette accusation ?

Le lieutenant Malkine hésita.

- Non. Je n'accuse pas Strauss de trahison. Mais son empathie pour les autochtones, que nous pouvions utiliser lors de la phase diplomatique des négociations, me paraît non seulement inutile, mais nuisible, dans une phase de confrontation physique. Je préconise d'ailleurs de le confiner dans ses quartiers pour le reste de cette phase.
- Avez-vous observé chez le major Strauss un comportement de nature à vous faire croire qu'il souhaitait désertir ou agir à l'encontre des intérêts de l'Union ?
- Non, mon capitaine.

Richards soupira.

- Ce point étant éclairci, j'aimerais votre point de vue à tous les deux sur le message que nous ont fait parvenir les chefs autochtones. Et je vais commencer par écouter votre analyse, major.

Il s'agissait d'un manquement au protocole : il était en effet d'usage, comme Richards venait de le faire pour le rapport sur la mission d'interpellation, de donner la parole en premier à l'officier le plus gradé. Mikael ne savait pas s'il devait considérer cela comme une lueur d'espoir - c'était en tous les cas une marque d'ouverture de la part de Richards, qui montrait ainsi fermement au lieutenant que sa décision n'était pas prise d'avance.

- Le contenu de ce message m'a beaucoup surpris. Les autochtones ne sont pas stupides, ils possèdent des connaissances solides en histoire terrienne. Ils ne peuvent pas ignorer qu'ils

risquent la destruction en refusant nos conditions. Ils ne peuvent pas ignorer non plus la puissance de feu d'un vaisseau comme la Sonde. Je ne m'explique pas les termes de leur réponse, à moins...

- A moins ?
- A moins qu'ils ne se sentent, d'une manière ou d'une autre, en position de force.

Le lieutenant Malkine poussa une brève exclamation de protestation, que le capitaine Richards ignora.

- A quoi pensez-vous ?
- Je ne sais pas, dit Mikael. Mais force est de constater que, contre toute attente, ils ont résisté avec succès à notre tentative d'interpellation de l'enseigne Touré.
- Même s'ils disposent d'une formation militaire très poussée, leur permettant une parfaite coordination tactique, à quoi cela leur servira-t-il contre un vaisseau placé sur l'orbite de l'Organe ?
- Je ne sais pas, avoua Mikael. Je me pose cette question depuis plusieurs heures.
- Merci. Votre analyse, lieutenant ?
- Ces primitifs agissent de manière fière et irrationnelle. Ils pensent pouvoir rejouer éternellement le combat de David contre Goliath. Ils sont peut-être convaincus de bénéficier d'une aide surnaturelle, d'un dieu ou d'une autre puissance qu'ils révèrent. Je ne vois strictement aucune raison d'accorder le moindre crédit à leur intimidation - le rapport de l'ingénieur Ido est formel : ils ne disposent d'aucune technologie offensive suffisante pour nous inquiéter. Leur refus est à leurs risques et périls, et ils vont très bientôt en subir les conséquences.
- Que préconisez-vous, lieutenant ? Je vais devoir prendre une décision rapide, et j'ai besoin d'entendre votre conseil. Que devrais-je décider, selon vous ?
- Il me paraît nécessaire de prendre le contrôle de l'Organe, de manière franche et définitive. Une invasion terrestre aurait été envisageable, mais les ressources tactiques dont disposent les autochtones, selon notre expérience et selon les dires du major Strauss, rendent cette solution risquée. Nous parviendrions probablement à sécuriser la Ville, mais nous perdriions des hommes. Pour ma part, j'opterais pour un grand coup, frappé en plein coeur, sans aucun risque pour nous : un bombardement massif de leur cité et des villages alentour. Les survivants retiendront la leçon pour les générations à venir.
- A quelle heure préconisez-vous d'effectuer le bombardement ?

- La Sonde a quitté sa position géostationnaire et s'est remise en orbite, n'est-ce pas ?
- Oui, c'est exact.
- A quelle heure la Sonde survolera-t-elle à nouveau la Ville ?
- Dans sept heures et trente-quatre minutes. Il sera environ 5h.
- Alors je préconise de préparer le bombardement à ce moment-là.

Richards avait un air grave. Il hocha la tête silencieusement, puis se tourna vers Mikael.

- Major Strauss, partagez-vous cet avis ?
- Non, mon capitaine.
- Le contraire m'eut étonné, souffla le lieutenant Malkine.
- Et c'est pourquoi j'ai besoin d'écouter son avis, dit fermement Richards. Laissez-le parler sans l'interrompre, Lieutenant. Strauss, je vous écoute. Que devrais-je décider, d'après vous ?
- Tout d'abord, je m'étonne que vous ayez d'emblée écarté la proposition des autochtones, sans même l'examiner. Ils cèdent à l'Union une partie non négligeable de la planète, et cette partie du contrat est certainement négociable. De plus, comme vous l'avez fort bien fait remarquer, ils semblent techniquement incapables d'empêcher qu'une exploitation plus massive ait lieu. Leur proposition, en somme, laisse libre cours à l'Union pour une récupération d'une grande quantité de matières premières - sur un périmètre qui pourra évidemment s'étendre avec le temps. L'Organe est une planète B.
- Certes, intervint Richards. Mais si nous prenons le contrôle de la Ville, nous pourrions également exploiter l'Organe. Me conseillez-vous vraiment d'accepter leurs propositions ? Quelles décisions, selon vous, devrais-je prendre ?

Mikael sentit tout le danger d'une réponse claire.

- Je vous conseille de réfléchir aux avantages d'une coopération. Les savoir-faire sociaux des habitants de l'Organe sont très développés, et les acquérir serait peut-être une avancée civilisationnelle plus importante que la récupération des ressources du Quo Vadis, dont nous ne connaissons même pas l'état.
- De quels savoir-faire parlez-vous ? demanda Richards.
- Je parle de leur coordination, de leur façon de communiquer presque à distance, de leur intégration des animaux dans leur vie quotidienne.

- A quoi cela pourrait-il être utile à l'Union ?
- Cela est utile à l'humanité, mon capitaine. L'humanité n'est-elle pas au-dessus de l'Union ?

Il y eut un silence, puis le major reprit.

- Cette colonie est un succès inespéré pour le Grand Essaimage - à vrai dire, le succès le plus éclatant de cette entreprise désespérée, jusqu'à preuve du contraire. Avons-nous le droit de trahir ceux qui ont fondé l'Union, ceux qui ont envoyé ces vaisseaux essaimer aux quatre coins de l'univers, sous prétexte qu'ils répondent de manière arrogante à un ultimatum que nous leur adressons ? Ces hommes et ces femmes partagent notre ADN; la civilisation qu'ils ont créée est singulière. Leur refus de bénéficier de notre technologie n'en est-il pas la preuve ? Sur Terre, ce mépris de la technologie n'aurait-il pas sauvé la planète, lorsqu'il en était encore temps ? N'est-il pas bon qu'il y ait quelque part cette enclave humaine, sur une planète libre, pour préserver notre plus précieux capital - notre espèce ?
- L'espèce humaine n'est plus en danger, major Strauss.
- Aujourd'hui, non, mais demain ? Vous savez comme moi combien les organismes vivants sont fragiles dans ces déserts glacés que nous traversons. Une épidémie, un cataclysme, une baisse de la fertilité, tout peut arriver.
- Nous pourrions fort bien repeupler l'Organe avec des habitants de l'Union.
- Mais alors, avec les siècles, les habitants de l'Union se multiplieront et épuiseront l'Organe, et tout sera à recommencer. Cette civilisation-là est différente, vous le voyez bien. Elle ne cherche pas à exploiter la planète. Elle évitera le paradoxe de Fermi. Vous m'avez demandé ce que je vous conseille de faire ? Eh bien voilà : si vous ne pouvez pas accepter les conditions qu'ils vous proposent, ce que je comprends, je vous conseille de donner l'ordre d'arrêter la Sonde en vol géostationnaire aux antipodes de leur foyer de peuplement, et d'installer à terre une colonie d'exploitation minière, hydraulique et aérienne. Je vous conseille de négocier avec l'Union un périmètre et une période d'exploitation qui soient compatibles avec la préservation de la biosphère. Et je vous conseille enfin de cesser tout contact avec les autochtones.
- Et les laisser s'en tirer comme ça ? demanda Malkine, interloqué.
- Oui, exactement. Les laisser s'en tirer comme ça, répondit Mikael. Nous ne sommes pas là pour venger notre honneur ou pour prouver quoi que ce soit.
- Certes, dit Richards après un moment de silence. Messieurs, je vous remercie de vos avis. Je vais me retirer et réfléchir. Lieutenant, retrouvez-moi au pont dans deux heures. Major, vous

pouvez rejoindre vos quartiers.

- Dois-je comprendre que j'y suis confiné ? demanda Mikael.
- Non, dit le capitaine. Je vous suggère à tous les deux d'essayer de dormir. Vous avez mauvaise mine et, quoi que je décide, nous aurons fort à faire demain.

@@@@@

Filip Reda activait machinalement le transmetteur, toutes les dix minutes, depuis huit heures. Il n'était pas sorti de sa cabine depuis la visite du capitaine Egon Richards, qui lui avait appris que tous les hommes de la mission étaient manquants. Mikael avait-il déserté ? Était-il en danger ? Avait-il décidé de couper tout contact avec la Sonde, ou subissait-il une avarie involontaire de son matériel ? Ces questions tournaient en boucle dans son esprit fiévreux, et une partie de lui-même avait conscience du caractère absurde de cette obsession. N'était-il pas la plupart du temps hanté par des images de sa propre mort ? Comment le destin de Mikael Strauss avait-il pu devenir si vital ?

Par moments, Reda rêvait que Mikael avait suivi son conseil, qu'il avait tout laissé derrière lui - peut-être avait-il même abandonné son transmetteur quelque part, au milieu de la forêt. Il imaginait Mikael heureux, libéré de l'attraction maléfique de la Sonde. Il l'imaginait vivant, dans la plénitude de son humanité. Mais cette rêverie cédait invariablement le pas à une autre, plus morbide. Mikael ramené de force dans la Sonde, les mains liées, le regard vide. Cette dernière image le rendait particulièrement triste - lorsqu'il se concentrait suffisamment pour en imaginer tous les détails, il avait presque envie de pleurer.

Soudain, le transmetteur émit quelque chose, et Reda sursauta.

Mikael Strauss ?

Reda fronça les sourcils, regardant le transmetteur sans le toucher comme s'il s'agissait d'une machine en train de surchauffer. Pourquoi Mikael écrivait-il ceci ?

Non. Qui êtes-vous ?

La personne, à l'autre bout de la communication, écrivait très lentement.

Je m'appelle Foudre, et je cherche à joindre Mikael Strauss.

Reda réfléchit un moment.

Pour autant que j'en sache, Mikael Strauss est toujours sur l'Organe.

Non. Le petit vaisseau a décollé il y a déjà longtemps. Il a certainement regagné la Sonde. Qui êtes-vous ?

Un ami de Mikael Strauss. Mon nom est Filip Reda.

Bonjour, Filip Reda. Mikael m'a parlé du lien spécial qu'il a avec vous.

Ces mots touchèrent Reda.

Pouvez-vous essayer de le chercher, Filip Reda ? J'ai absolument besoin de lui parler. C'est urgent.

Reda haussa les épaules. Après tout, il n'était pas sorti de sa cabine, et il se pouvait fort bien que l'annexe soit revenue. Il n'y avait aucune raison pour que quiconque le prévienne - Egon Richards était venu à la pêche aux informations, et non pour partager les siennes. Filip Reda était non seulement un simple mécanicien, mais il était de surcroît marginalisé par sa dépression. Il songea aux cours de sociologie des organisations qu'il avait suivis, plus jeune. On disait que certains membres d'un groupe ou d'un équipage étaient reliés à tous les autres, et que certains autres, en bout de chaîne, n'étaient reliés qu'à un ou deux autres membres. C'était son cas. Les individus périphériques, comme lui, n'étaient-ils pas toujours les derniers informés ?

Je ne connais pas le numéro de sa cabine.

Le temps de latence fut encore plus long que d'habitude.

Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire, mais pourriez-vous essayer de trouver les informations nécessaires pour le contacter ?

Reda soupira. Il n'avait pas envie de sortir de sa cabine; à vrai dire, il se sentait même franchement oppressé à l'idée de rencontrer des membres d'équipage et de devoir leur parler.

Je ne sais pas.

Filip Reda, c'est une question de vie ou de mort. Si vous tenez un tant soit peu au Major Mikael Strauss, vous devez faire un effort.

Reda soupira à nouveau.

Que dois-je lui dire ?

Donnez-lui le transmetteur, pour que je puisse lui parler.

Pris par une impulsion subite, Reda coupa la communication. Personne ne pouvait l'obliger à rentrer dans la vie. A parler, à entreprendre des actions, à chercher. Il avait fini avec tout cela - il s'en était délivré - et il n'y avait pas de retour en arrière. Il était là, sur le seuil, et tout était épuré et vide autour de lui. Il n'y avait plus que son corps vivant, son âme nue, et sa mort plus nue encore.

Les autres, il les avait laissés derrière lui, loin, très loin derrière lui. Les autres, avec leurs demandes incessantes, leurs jugements, leurs préoccupations diverses, leurs sentiments indécents. Cela lui apparaissait, du point où il était parvenu, comme une fourmilière grouillante et répugnante. Pour rien au monde il n'aurait voulu franchir en sens inverse le chemin qui le ramènerait vers les hommes. La mort, réduite à une ligne presque géométrique de lumière blanche, lui paraissait plus désirable.

Et pourtant, il avait laissé Mikael Strauss pénétrer dans ce sanctuaire. Il avait pris plaisir à échanger avec cette âme sincère. Un peu moins nue que la sienne, mais simple, calme, et dépourvue de futilité. C'était une dernière conversation avant l'appareillage - il le savait. Il désirait d'ailleurs le départ de Mikael - sa fuite, sa plongée dans l'inconnu de l'Organe, son absence. C'était comme un double de lui-même qu'il regardait dans un miroir avant de sauter dans le vide - Mikael devait sauter dans le vide, lui aussi, mais dans un vide plein d'espoir et de vie. Cette image ne faisait que faciliter son propre saut.

Bien décidé à ne pas sortir de sa retraite silencieuse, il était en train de ranger le transmetteur au fond d'un tiroir, lorsqu'on frappa à la porte de sa cabine. Il s'approcha de la porte, . et hésita à ouvrir

- Filip, c'est moi ! fit la voix de Mikael Strauss.

Reda éclata de rire en ouvrant la porte.

- On peut dire que vous avez de la chance, dit Reda. Il y a justement quelqu'un qui cherche à vous rejoindre.

Il reprit le transmetteur du tiroir et Mikael l'activa fébrilement. Reda le regarda faire - Mikael était dans la vie, lui, dans la fourmilière. Il ressentait des émotions, des scrupules, des peurs. Tandis qu'il lisait et écrivait les messages, Reda pouvait lire les sentiments sur son visage. Cela lui déplut - c'était un peu comme de voir un homme nu alors qu'on n'en a pas envie. Les sentiments avaient quelque chose d'agressif.

- Je ne comprends pas, murmura Mikael.

- Quoi ?

- Elle m'a dit de trouver un moyen de rejoindre la surface de l'Organe. Elle m'a dit qu'il le fallait absolument.

- Et qu'avez-vous répondu ?

- Que la surface de l'Organe risquait d'être balayée à l'aube, et qu'elle devait fuir.

- Quel est son dernier message ?

Mikael se pencha pour le lire à haute voix :

Je n'ai plus le temps. Ne reste pas à bord de la Sonde.

- Et puis ?
- C'est tout. La communication a été coupée.

@@@@@

Le lieutenant Malkine, deux heures exactement après la fin du debriefing, entra sur le pont. Plusieurs officiers se trouvaient là, visiblement un peu tendus. Pendant le quart d'heure qui suivit, tout le monde resta figé dans l'attente - car le capitaine Egon Richards, d'ordinaire si ponctuel, ne se montrait pas.

Malkine ne savait pas à quoi s'attendre, et redoutait une erreur de jugement de la part de Richards. Quand, enfin, le capitaine pénétra sur le pont, les officiers présents se levèrent et saluèrent.

- Officiers de la Sonde, dit-il solennellement quand il fut arrivé à son poste, pour la première fois depuis que j'ai l'honneur de commander ce vaisseau, je vous demande d'enclencher la procédure 43 bis du code spatial.

Ses paroles tombèrent dans un silence de mort. Malkine exultait, et éprouvait même une petite pointe d'admiration pour Richards. La procédure 43 bis était celle d'un bombardement orbital d'une zone habitée de taille restreinte. Elle différait de la procédure 43 parce qu'elle avait pour objectif premier la destruction des infrastructures, tandis que la procédure 43 avait, elle, pour priorité la destruction des unités de peuplement.

- Qu'attendez-vous, bon Dieu ? cria-t-il pour briser le silence. Tout le monde à son poste ! L'Union compte sur chacun d'entre vous !

JOURNAL DE RHIZOME

CALENDRIER ORGANIQUE AN 13

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

Je suis arrivé à l'âge où l'on peut dire : j'ai eu de la chance. Parce que quoi qu'il m'arrive aujourd'hui, de quelque façon que je meure, et même si je souffrais les pires peines, rien ne pourrait plus changer cela. C'est comme lorsqu'on dépouille les votes dans une élection - les derniers bulletins ne comptent pas. Le résultat est déjà là, avant la fin - il y a dans la vie humaine un tel point de bascule, où la balance se met à peser d'un côté ou de l'autre.

J'ai atteint l'âge de 91 ans - dans l'espace, cela correspond à une probabilité de 3%. J'ai été le capitaine du Quo Vadis - un sur quinze mille. Quelle était la probabilité de trouver une planète habitable dans la durée de mon existence ? Peut-être une chance sur un million. Si on multiplie ces probabilités, cela fait un calcul vertigineux. J'ai eu tellement de chance que j'ai du mal à y croire moi-même. Peut-être que c'est cela que les gens, de l'extérieur, appellent un destin.

Il y avait une phrase dans l'une des anciennes religions. « A ceux qui ont beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé. »

Je me demande, avant de mourir : ai-je donné suffisamment en retour ?

CHAPITRE 18 : VEILLEE

CALENDRIER ORGANIQUE AN 589

La nuit était déjà avancée. Tout le clan de la Pluie était rassemblé depuis la tombée du jour, et les bavardages, les senteurs épicées, les rires qui montaient de la foule, ressemblaient à ceux d'un soir de fête. Pluie, pourtant, sentait dans sa chair une douleur clanique particulière - ce n'était pas un tatouage précis qui lui faisait mal : elle éprouvait plutôt une gêne sur l'ensemble de la peau. Le clan était anxieux, et sa Clé de Voûte ne s'y trompait pas. Comment, au reste, ne l'aurait-il pas été ? Ces hommes porteurs de mort avaient réclamé le Quo Vadis, et, au-delà, ils avaient annoncé la mise sous tutelle de l'Organe. Le refus que le Conseil des Clés avait opposé à la Sonde avait été accueilli par des exclamations de fierté - mais l'orgueil avait un prix, et ce prix était souvent celui du sang.

Ce que Pluie s'apprêtait à faire, personne ne l'avait jamais fait. Il n'y avait pas de raison théorique pour que cela ne fonctionne pas - la distance spatiale, en effet, n'entravait en rien la circulation psychique, et cela avait été vérifié de nombreuses fois. Mais il y avait tant d'accidents possibles, tant d'aspérités dans le réel, tant d'inconnues dans ce terrain où elle s'aventurait. Elle considéra son clan nombreux, prospère, qui constituait un réservoir immense d'énergie psychique. Mais cela suffirait-il ? Au conseil des Clés, elle avait expliqué son intention, et la question de la participation des autres clans avait été soulevée. Il était en effet techniquement possible qu'une Clé utilise une autre Clé, et donc tout son clan avec elle, pour accroître sa puissance. Il suffisait pour cela que les deux Clés se Lient par l'Aiguille. Mais Rhizome, en jetant les bases de la société de l'Organe, avait proscrit toute structure pyramidale : chaque Clé de Voûte devait être indépendante, et les Liens entre Clés avaient été proscrits. Les deux arguments de Rhizome étaient développés dans un texte célèbre, que tout le monde connaissait sur l'Organe. Tout d'abord, il y avait le risque d'une dilution de la responsabilité et de la solidarité : la Clé suprême pourrait difficilement ressentir les douleurs claniques de la Clé qui lui serait inféodée avec la même intensité que les siennes propres. De ce fait, le risque que le Chef redevienne indifférent à la souffrance d'une partie de son peuple resurgissait. Deuxièmement, il fallait à tout prix éviter une structure concentrant les pouvoirs en un seul : si les Liens entre les Clés étaient autorisés, rien n'empêcherait une Clé de prendre l'ascendant sur toutes les autres. Aucun contrepouvoir ne serait de taille à lutter contre une telle masse d'énergie psychique. Cette dérive était presque aussi dangereuse que la première. L'égalité

des Clés était en effet le fondement de la démocratie organique.

Il avait donc été décidé que si d'autres clans devaient se subordonner à Pluie, ce soir-là, les Clés qui se dévoueraient pour cette opération devraient ensuite renoncer à leur statut, couper le Lien avec leur clan et vivre ensuite comme simples membres du clan de la Pluie. La question avait été posée à tous, et aucune voix ne s'était proposée tout d'abord, si bien que Pluie s'apprêtait à reprendre la parole, quand Foudre s'était levée.

- J'accepte de prêter assistance à Pluie, au nom de l'intégrité de l'Organe. Le Clan de la Foudre se prêtera ce soir à l'offensive contre la Sonde, et sera dissous demain.

Pluie avait été surprise de cette décision - Foudre lui avait toujours paru une Clé très prometteuse, et elle aimait à voir en elle une version plus jeune d'elle-même. Elle aurait aimé la voir évoluer, agrandir et gérer son clan, et pouvoir compter sur la justesse et l'originalité de ses vues lors des séances du Conseil. Mais c'était sans doute la justesse de ses vues qui, justement, la poussait aujourd'hui à ce sacrifice. Elle seule, peut-être parce qu'elle s'intéressait depuis toujours à la Terre, avait pu prendre la mesure de ce qui arrivait. Et Pluie n'ignorait pas que, dans son sacrifice, le plus difficile était celui de Mikael Strauss.

@@@@@

Foudre avait agi avec tant de ferveur qu'elle n'avait pas eu le temps de penser. La décision s'était imposée d'elle-même, comme la seule possible. Refuser les conditions de la Sonde, c'était choisir la violence. Elle le savait depuis le début. Et elle savait aussi qu'il n'était pas envisageable de les accepter, parce qu'elle étaient indues, iniques, terriblement violentes en elles-mêmes. C'était la Sonde qui portait la responsabilité de la violence première - la Sonde qui avait agi en conquérant et décrété que les « autochtones » devaient se soumettre. La non-réciprocité dans les rapports était une violence. C'était la violence fondatrice.

Les gens de la Foudre avait protesté, mais Foudre n'avait pas eu besoin de leur rappeler leur serment. Ils la suivaient maintenant, taciturnes, en direction du rassemblement de la Pluie. Foudre n'avait pas expliqué les choses en détail. Elle avait juste évoqué « la nécessité de détruire la Sonde avant qu'elle ne nous détruise. » Bien sûr, ils souffriraient un peu du changement de Clé; mais nul n'était irremplaçable. Quelqu'un d'autre prendrait la relève, et leur souffrance serait passagère.

Quand ils arrivèrent, les deux Clans se mélangèrent un peu - mais cette étrange atmosphère qui pouvait ressembler à celle d'une fête cessa brusquement.

- As-tu bien réfléchi à ce que tu t'apprêtes à faire ? demanda Pluie à Foudre, avec tendresse.
- Personne d'autre ne s'est proposé, Pluie. Et il faut que cela soit fait.
- Ce sont là les paroles d'un chef, dit la vieille femme.

Elles se préparèrent, sous le regard consterné du clan de la Foudre, pour se Lier par l'Aiguille. Pluie s'était dévêtue pour l'Offertoire et exhibait maintenant son vieux corps tout orné de tatouages - les plis de la peau, par endroits, les rendait illisibles. Foudre regarda les membres du clan de la Pluie se diriger vers leur Clé, et la toucher, avec un profond respect, presque comme on touche un mort. Certains déplaient précautionneusement les plis du ventre ou de la poitrine pour retrouver l'intégralité de leur symbole.

Un tout jeune homme était chargé de l'Aiguille, et la préparait d'une main experte. Pluie, dont le corps n'avait plus un pouce carré de vierge, tendait déjà sa langue.

La cérémonie pouvait commencer.

- J'accepte de prendre sur moi ta douleur, dit Pluie. Que l'Aiguille qui te transperce marque aussi mon corps.

L'Aiguille, silencieuse, piqua la nuque, les deux tempes, les deux flancs, et les chevilles de Foudre. Il était étrange de jouer à nouveau cette scène éternelle, mais en en endossant l'autre rôle.

- Je renonce au secret, dit Foudre.

La douleur, à partir de cet instant, fut légèrement atténuée. Foudre la ressentait toujours. Mais c'était comme de flotter dans une eau très salée - quelque chose vous portait, vous aidait à surnager et à maintenir la tête hors de l'eau.

- *Je renonce à l'indifférence.*
- Je ne me Lierai par l'Aiguille à aucun autre. Je couperai les Liens déjà formés.

A cette évocation, Foudre ressentit un grand vide, et une onde de panique, que quelque chose vint calmer de l'extérieur.

- *Je renonce à nourrir des enfants de mes seins, et renonce au cordon qui m'a donné la vie.*

Foudre se laissait guider par la voix de Pluie - elle imaginait les enfants auxquels elle pourrait maintenant donner le jour.

- Je pourvoirai à tes besoins et te déchargerai des soucis matériels.
- *Je veillerai sur ton bien-être.*

- Je respecterai tes décrets et me plierai à ta gouvernance.
- *Je n'abuserai pas de mon pouvoir.*
- Je te prêterai la force de mon esprit lorsque tu en auras besoin.

Cette force immense appartenait déjà à Pluie - Foudre se démettait de sa propre puissance.

- *L'équilibre du clan sera ma seule boussole.*
- Je serai ton corps, tes mains, ton bras, tes jambes.
- *Je serai ton courage et ton secours.*

C'était fini. Pluie avait, sur sa langue, le tatouage de la Foudre. Elle s'approcha de la jeune femme, et la serra dans ses bras.

- Comment va ta langue, Pluie ?
- Elle est brûlante et ma salive a un goût amer. Je ressens ta peur et l'arrachement de ton sacrifice, je les ressens alors que personne ne peut les voir.
- Quand je serai heureuse, Pluie, je t'offrirai un goût de miel, je te le promets.

Pluie sourit, tristement.

- Es-tu suffisamment forte pour commencer dès maintenant ? demanda Foudre.
- Oui.

Alors, à la lueur des torches et des étoiles, parmi la forêt bruissante de nuit, Foudre se mit à l'unisson de son clan, pour la dernière fois. Elle sentit jaillir en elle la puissance tellurique; pour la dernière fois, elle commanda ce chœur innombrable et sublime comme un firmament. Puis elle regarda Pluie, qui se mit à son tour à l'unisson de son clan, et Foudre se sentit happée, dissoute dans un flot d'une extraordinaire puissance. Avant de perdre toute conscience d'elle-même, elle eut un pincement au cœur en pensant à Mikael Strauss, perdu là-haut, dans sa barque de métal; à son amour pour elle, si pur, si lointain et si inaccessible, et au doux contact, envolé à tout jamais, de sa paume sur son corps.

JOURNAL DE RHIZOME, Conclusion

CALENDRIER ORGANIQUE AN 13

Archives-papier conservées à la Bibliothèque du Quo Vadis.

En partant, je vous souhaite à tous de mener une existence pleine de sens.

J'ai longtemps cru que c'était là une affaire individuelle - comme si chaque personne était libre de donner du poids à son existence, de la remplir de beauté, d'amour et de savoir - ou bien de vent et de colère.

Mais je me trompais.

Ce sont les institutions qui ont toujours privé les hommes de leur liberté, de leur temps et de leur sagesse. Ce sont les institutions qui vident le sens de l'existence des hommes. Qui les transforment en brutes, en fous, en assassins, en irresponsables.

Ne vous désintéressez jamais de la chose publique, car c'est un monstre à surveiller sans cesse, qui vous dévorera si vous lui tournez le dos. Portez haut le besoin du sens dans la vie publique - que rien ne vous soit imposé, jamais, qui n'ait pas de sens pour vous.

CHAPITRE 19 : MISE A FEU

ANNEE TERRESTRE 3416

0h00

Le capitaine Richards avait donné l'ordre à la plupart de ceux qui travaillaient sur le pont de prendre quelques heures de repos, et notamment au lieutenant Malkine, qui devait être épuisé après son expérience frustrante sur cette maudite planète. Tout le monde devait revenir à 4h, afin de finaliser la procédure. Il se sentait presque seul avec les quatre techniciens silencieux qui surveillaient leurs écrans, un casque sur la tête. Et il essayait de se départir en vain du sentiment d'irréalité, ou plutôt, de distanciation avec le réel, qui s'était emparé de lui. Depuis qu'il avait pris sa décision, il en déroulait les conséquences rationnelles, donnait les ordres qu'il fallait, prenait les mesures nécessaires, mais sans avoir l'impression de participer effectivement aux événements. C'était un sentiment très étrange que d'agir ainsi comme une marionnette de sa propre raison, en faisant taire les doutes, les questions, les scrupules, qui constituaient la chair-même de son humanité. Egon Richards se demandait toujours s'il fallait bombarder cette planète - mais le capitaine Richards, lui, paraissait très déterminé. Ses paroles ne trahissaient aucun doute.

Ce tiraillement interne agissait en lui comme une déchirure, le lançait comme une douleur, l'empêchant de penser à autre chose, et a fortiori de dormir. Il repensait aux arguments de Strauss, qui lui paraissaient, depuis qu'il avait pris la décision de les ignorer, pleins de bon sens. Après avoir tourné et retourné la question dans tous les sens, il finit par contacter Strauss, qui répondit immédiatement. Lui non plus, visiblement, ne dormait pas.

- Major Strauss, j'espère que je ne vous réveille pas.
- Comment dormir par une telle nuit, mon capitaine ?
- Pouvez-vous me retrouver dans la petite salle de réunion ? Je souhaiterais m'entretenir encore une fois avec vous.

Mikaël sentit son coeur s'emballer, piqué par un violent espoir.

- Tout de suite, mon capitaine, dit-il simplement.

Dans les cursives, l'éclairage était passé en mode nuit depuis environ une heure. Ce n'était pas

grand chose - un affaiblissement de l'intensité, une lumière moins chaude, plus bleue. Si l'on ajoutait cette infime variation au fait que les lieux s'étaient quasiment vidés, on pouvait dire que l'atmosphère nocturne était assez réussie. Rien à voir, évidemment, avec la nuit profonde, odorante, sonore et légèrement effrayante, de l'Organe. Le trajet parut long à Mikael, et il sentit, à deux reprises, une sorte de faiblesse musculaire dans sa jambe gauche. L'épuisement de la journée se faisait sentir, malgré l'excitation mentale - Mikael ne dormirait pas, mais il sentait qu'il paierait cette absence de sommeil par une sorte d'usure difficilement réparable. Il tirait sur la corde, et ignorait totalement à quel moment cette corde romprait.

Le Pont était presque désert - c'était la première fois, sans doute, que le major Strauss s'y rendait aux alentours de minuit. Il ne fit que le traverser, saluant silencieusement un technicien qui posa les yeux sur lui, le visage éclairé d'en-dessous par la lumière bleutée de son écran. La petite salle de réunion était ouverte, et le capitaine était là, guettant à la porte, manifestement aussi tendu que lui.

- Je suis désolé de vous avoir dérangé, dit le capitaine sans lui laisser le temps de parler. Vous devez probablement espérer que j'ai changé d'avis, mais il n'en est rien, je préfère vous le dire tout de suite.

Mikael sentit l'espoir se figer en lui, et la fatigue reprendre le dessus.

- Que puis-je pour vous, dans ce cas, mon capitaine ?
- J'ai besoin de comprendre quelque chose.
- Je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider.
- Vous devez bien avoir une idée, ou à tout le moins, une hypothèse, sur la raison pour laquelle les autochtones ont souhaité vous garder avec eux. Je ne m'explique pas cette condition supplémentaire qu'ils ont l'audace d'ajouter à la fin de leurs revendications.

Mikael sut qu'il serait incapable de tenir son rôle sans être sincère - parce que des bouffées de mémoire, capiteuses et perturbantes, venaient s'immiscer dans ses pensées, et envahir l'instant présent. Le visage de Foudre lorsqu'elle lui avait demandé s'il aimerait vivre sur l'Organe, et sa propre liberté quand il avait répondu : « oui ».

- Le lieutenant Malkine m'a déjà posé cette question, fit remarquer Strauss pour gagner du temps.
- Mais, étant donné la nature de vos relations avec lui, on peut supposer que vous ne lui avez pas fourni une réponse satisfaisante.
- En effet.

Mikael inspira longuement. Il ne le souhaitait pas - mais ce fut plus fort que lui, la vérité sortit de sa bouche sans qu'il pût l'arrêter.

- J'ai eu une relation avec une autochtone.
- Une relation sexuelle ?
- Pas exclusivement, mon capitaine.
- Que voulez-vous dire ?
- Qu'on peut s'attacher aux gens en peu de temps.
- Vous voulez dire que vous êtes amoureux d'une autochtone ?

Mikael baissa la tête.

- Oui, mon capitaine.

Richards ouvrit la bouche puis la referma. Cette explication, à laquelle il n'avait manifestement pas pensé, le plongeait dans un abîme de perplexité. Mikael se prit à espérer, naïvement, que cet homme d'âge mûr éprouverait non seulement de l'indulgence, mais peut-être de la compassion pour le jeune homme qu'il était. Il guetta un sourire attendri sur les lèvres minces de Richards.

- Vous me saisissez d'étonnement, major.

C'était tout ce qu'il avait à dire - et c'était articulé d'un ton très froid.

- Je comprends mieux maintenant les allégations du lieutenant Malkine, continua le capitaine. Et je comprends aussi que tous vos raisonnements sont entachés d'une absolue subjectivité.

Mikael passa de la déception à la colère, en un instant.

- Je revendique ma subjectivité, capitaine. Je la revendique comme un trésor spécifiquement humain. Analyser les situations de manière objective est l'apanage des machines - nous, nous possédons quelque chose de beaucoup plus puissant.
- Des phrases, major, de belles phrases pour masquer votre partialité impardonnable !
- Non, pas des phrases ! protesta Strauss. Notre sensibilité, nos émotions, nos interactions affectives et physiques avec autrui, et avec le monde, sont la source de notre génie ! Je sais que vous avez des scrupules à massacrer ces autochtones pacifiques, et ces scrupules vous honorent, capitaine, beaucoup plus que le rationalisme qui vous pousse à les balayer !

Le capitaine Richards lui lança un regard dur et observa un court silence.

- Je ne vous permets pas, major. Vous dépassez les limites du respect que vous devez à votre

hiérarchie.

- Je vous demande pardon, mon capitaine, et sollicite la permission de me retirer dans mes quartiers.
- Permission accordée, major.

Les trois dernières phrases ayant été presque criées, Mikael savait qu'il fallait faire un salut protocolaire pour sauver la face, et il réussit avec difficulté à en faire un correctement, sans manifester sa colère.

Le capitaine Richards ne le regarda pas sortir - et Mikael garda de lui l'image d'un homme buté, enfermé dans ses principes, qui regardait résolument ailleurs.

Le trajet de retour vers sa cabine lui parut beaucoup plus court - la rage et la déception lui faisaient monter les larmes aux yeux, et marteler le sol avec ses pieds. Quand il s'enferma dans sa cabine, qui ne lui avait jamais paru aussi exiguë, il s'écroula sur son lit et donna des coups de poing silencieux dans son oreiller. Où que son esprit se portât, il ne voyait rien de plus utile à faire. Il avait échoué.

2h00

Filip Reda respirait très calmement à présent. Il y avait eu cette montée progressive de l'angoisse - d'abord sourde, puis violente - et puis, alors qu'il se débattait sans espoir d'en sortir, il y avait eu un déclic. Un changement brusque. Une porte qui s'ouvrait, comme une prise de conscience soudaine. Il n'était pas nécessaire d'en sortir. C'était le signe qu'il attendait - cette nuit était la bonne. L'angoisse cessa d'un seul coup, avec son cortège de symptômes qui refluèrent quelque part - sous sa peau - comme des insectes chassés par la lumière. Il n'éprouva plus d'étouffement, ni d'accélération du rythme cardiaque, ni de sueurs. Tout s'effaça, le silence revint dans ses organes, et Reda se sentit libre. C'était une sensation merveilleuse et nouvelle, une légèreté sans pareille. Cette nuit, les choses s'accompliraient - et prendraient fin. Il y avait là un apaisement indicible.

Très calme, Reda se releva et mit de l'ordre dans sa cabine. Il ne voulait rien laisser derrière lui - tout devait être net, rangé, propre. Cela ne lui prit pas longtemps. Puis il s'apprêta à sortir.

Pour que tout soit parfait, il fallait d'abord retrouver Strauss. Reda avait conscience que le jeune homme résisterait peut-être à son projet; aussi, il avait décidé de ne pas lui en parler, et même, si besoin était, de lui mentir sur la nature véritable de ses intentions. Il suffisait, en fait, que Strauss obéisse à sa maîtresse qui l'avait contacté d'en bas, et qui lui avait dit de quitter la Sonde. Il fallait

juste le pousser un tout petit peu, lui donner un peu de courage, pour qu'il saute de lui-même, car il avait, pour sauter, ses propres motifs. Reda ne savait toujours pas pourquoi le départ de Strauss avait tant d'importance pour lui - c'était peut-être pour assouvir une sorte de besoin de symétrie. Strauss devait vivre pour qu'il puisse mourir convenablement - c'était une magie du sang très ancienne, très archaïque, qui postulait un principe d'équilibre. Une vie pour une mort. L'Organe pour la Sonde.

Des difficultés se présentaient cependant, malgré toute cette clarté aveuglante. Il ne savait toujours pas où se trouvait la cabine de Strauss. Il supposait cependant que cette information serait affichée sur le plan du vaisseau qui ornait le mess des officiers. Et, à cette heure tardive, il risquait de ne pas rencontrer grand monde. Cela serait un peu long, certes. Mais il avait beaucoup de temps devant lui - bientôt, il aurait l'éternité.

2H30

L'ingénieur Ido s'agitait dans son sommeil. Sous son front plissé, un univers inquiétant s'enroulait autour de son esprit. Il se trouvait dans un vaisseau, qui ressemblait au Quo Vadis par la couleur d'obsidienne de ses matériaux, mais qui était en état de fonctionner comme la Sonde. Ce vaisseau avait été infecté, ou infiltré, par quelque chose d'étranger, et Ido faisait les cent pas dans les coursives désertes, persuadé d'être talonné par un mal inconnu et invisible. Il entendait des bruits incompréhensibles, et parvenait, essoufflé, à sa propre cabine. Là, il découvrait ses propres affaires comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre - et il trouvait parmi elles des armes de toutes sortes, des lames, des fusils, et des poisons malodorants sur des fioles étiquetées d'une tête de mort. Dans la salle d'eau de sa cabine, il voyait avec horreur des litres de sang maculer l'émail de la douche, du lavabo et des toilettes, tandis que le mot « DESTRUCTION » était tracé, dégoulinant comme dans un film d'horreur, sur le miroir.

Il s'éveilla alors, traversé par une sorte de décharge électrique, qui bourdonna à l'intérieur de son crâne. Il ne s'était jamais réveillé de cette façon, et un sentiment de peur, lié à la fois à son cauchemar et à ce bourdonnement intérieur, s'empara de lui. C'était la deuxième fois qu'il avait l'impression qu'*il ne s'appartenait pas*. Il ne savait comment le formuler autrement. La première fois, cela avait été lorsqu'il avait fait cette crise, durant la réunion où on lui avait donné l'ordre de redescendre sur l'Organe. Même s'il n'avait jamais été un fervent adepte des théories de l'inconscient, il avait bien dû reconnaître ici que quelque chose de cet ordre était à l'oeuvre, pour le

pousser à cette crise de folie. Et ce « quelque chose » était à nouveau à l'oeuvre, il le sentait confusément. Il se leva, et se rendit dans la salle d'eau, où l'émail de la douche, du lavabo et des toilettes étincelait de blancheur. Le miroir ne reflétait que son propre visage tendu, qu'il regarda avec un sentiment d'étrangeté. Une envie était en train d'enfler en lui - une envie qui ne lui était pas familière, et qu'il voyait briller dans ses yeux fixes. De quoi avait-il donc envie ? Une envie croissante, envahissante... Il eut l'impression qu'il devait sortir pour le découvrir, qu'il devait quitter sa cabine et parcourir le vaisseau. Le visage rafraîchi, un tee-shirt blanc passé sur son pantalon de nuit, Ido sortit de sa cabine. Le rêve et la réalité, à cette heure creuse de la nuit, s'épousaient dans une pénombre indistincte.

Ido marchait, sans savoir pourquoi, guettant à l'extérieur de lui-même un sens à la compulsion intérieure qu'il éprouvait. Et cela arriva lorsqu'il passa devant le matériel de sécurité placé sous vitre tous les vingt mètres dans les coursives. Une combinaison étanche, un extincteur, une bouteille d'oxygène, et... une hache. La vitre vola en éclats avant même qu'il eût pleinement conscience de ce qu'il faisait, et il se saisit de l'arme, dans un état second, avec en tête les images perturbantes de son rêve. Le mot « DESTRUCTION », en lettres de sang, dégoulinait dans son esprit malade.

A chaque carrefour désert, il s'orientait sans hésiter. La partie lucide de l'ingénieur Ido s'étonnait de cette détermination dont il ne comprenait pas la provenance, et s'effrayait de ses conséquences. Que lui arrivait-il ? Pourquoi se dirigeait-il avec une telle assurance vers la partie centrale de la Sonde, avec une hache ?

Au bout d'un quart d'heure, Ido aperçut une silhouette en uniforme, qu'il reconnut pour celle du soldat Norca. L'homme était en faction au croisement de quatre coursives, et il salua amicalement l'ingénieur.

- Eh bien, ingénieur Ido, on a une insomnie ?

Ido aimait bien Norca, c'était un homme sympathique, toujours affable, dénué de la moindre agressivité. Il aurait voulu le supplier de s'enfuir, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Au lieu de cela, Ido s'approcha à distance de contact, leva sa hache, et l'abattit, horrifié, sur la tête de Norca, dont les yeux exprimèrent à l'instant suprême une surprise presque comique. Ido resta là quelques secondes, à regarder la mort qu'il venait d'administrer avec tant de brutalité. Puis il reprit sa hache, et poursuivit son chemin.

- Mikael Strauss ! Mikael Strauss !

La voix était étouffée, mais distincte. Mikael sortit de son lit et se dirigea machinalement vers la porte de sa cabine - car il avait cru reconnaître l'intonation particulière, à la fois précise et pressante, de Filip Reda.

- Reda, c'est vous ?
- Ouvrez-moi.

Mikael ouvrit, et Filip Reda, avec un léger mouvement de recul sur le seuil, pénétra dans la cabine. Mikael voyait bien que cette intrusion dans son intimité, dans son espace saturé de sa propre odeur corporelle, lui coûtait. Il savait aussi que la moindre sortie hors de sa cabine, a fortiori dans un quartier lointain et inconnu du Vaisseau, représentait pour lui presque une torture.

- Que faites-vous ici, à une heure pareille ?
- J'ai réfléchi, Major Strauss. Et j'avais besoin de partager mes réflexions avec vous.

Mikael, un peu décontenancé, l'invita à s'asseoir sur le seul siège disponible en dehors du lit.

- Quel est votre plus grand désir, Mikael Strauss ?
- Mon plus grand désir ? Vous le savez bien. Eviter le massacre des habitants de l'Organe, et m'installer à sa surface.
- Avez-vous réussi à éviter le massacre ?
- Non, j'ai échoué lamentablement. Le capitaine ne m'a pas écouté.
- Et qu'êtes-vous en train de faire ?
- Ce que je suis en train de faire ? Mais... rien, j'essayais en vain de dormir, je...
- Qu'est-ce que vous attendez, Strauss ? Etes-vous aux arrêts ? Etes-vous empêché dans vos mouvements ? Y a-t-il quelque chose qui vous empêche physiquement de rejoindre l'Organe ?
- Mais je n'en ai pas reçu l'ordre, je...
- Quels ordres le capitaine a-t-il donnés ?
- L'ordre de bombarder la Ville.
- Allez-vous continuer à obéir aux ordres pendant longtemps ? Ou bien allez-vous désobéir une bonne fois pour toutes ?

- Comme Touré, c'est ça ?
- Oui. Je vous le dis depuis le début. Je vous avais dit de ne pas remonter sur la Sonde.
- Mais il fallait bien quelqu'un pour plaider leur cause...
- Et maintenant ? Est-ce qu'on vous laisse plaider ? Est-ce qu'il ya une seule bonne raison pour vous de rester à bord de la Sonde ?

Mikael restait muet, le coeur battant, tout à coup parfaitement éveillé, et ne ressentant plus le moindre signe de fatigue.

- Demain, vous allez participer au bombardement. Vous allez vivre, manger, dormir, pendant des années, aux côtés des hommes qui auront bombardé l'Organe. Puis vous allez partir de cette planète à tout jamais. Et vous passerez le reste de votre vie dans des cabines identiques à celle-ci. Ne pensez-vous pas qu'un jour, vous regretterez d'avoir passé cette nuit à essayer de dormir ? N'avez-vous pas mieux à faire ? La planète est là, tout près, à un saut de puce. Vous n'aurez plus jamais d'autre occasion de réaliser votre rêve.

- Vous avez raison, Filip. Et c'est ce qu'elle m'a dit, elle : ne reste pas à bord de la Sonde.
- Peut-être a-t-elle ses raisons. Comme le capitaine Richards a les siennes. Vous devez juste choisir votre camp, major.
- Si je me sers sans autorisation de l'annexe, il est possible qu'ils m'éliminent en vol.
- Oui. Mais il est possible aussi qu'ils ne s'en aperçoivent que trop tard, ou qu'ils considèrent que votre élimination ne vaut pas tant de dégâts matériels, ou qu'ils comptent sur le fait que la Ville sera de toutes façons bombardée.
- Elle le sera, dit Mikael gravement. Et ma place est là bas, avec eux. Avec elle. J'essaierai de les prévenir à temps, ou bien je connaîtrai leur destin...
- Parfait. Mais il reste une difficulté : il faut que quelqu'un vous aide à faire atterrir l'annexe.
- Vous allez m'aider ?
- Oui, mais nous devons faire vite. Je n'ai pas que cela à faire.

Mikael regarda attentivement le visage de Reda, qui lui parut comme illuminé de l'intérieur, mais il préféra ne rien demander. Quelques minutes plus tard, habillé, avec un sac léger dans lequel il avait mis pêle-mêle quelques objets personnels, il suivait Reda dans les coursives désertes. Leurs pas résonnaient dans l'espace clos. Il fallait traverser une grande partie du vaisseau pour arriver au

hangar de l'annexe - ils croisèrent quelques hommes en faction, quelques promeneurs nerveux qui se rendaient sur la Promenade pour puiser un peu de sérénité dans la contemplation de la planète. C'était une nuit particulière, qui tenait chacun en suspens, dans l'attente de ce matin à la fois improbable et certain où la Sonde utiliserait, pour la première fois, contre des humains, sa puissance de feu. Cette imminence de la destruction se conjugait à l'attrait magnétique de la planète, qui déroulait à quelques kilomètres sous leurs pieds ses beautés émouvantes. Tous les membres de l'équipage se sentaient agités d'un grand trouble - et l'on pouvait presque entendre, dans le silence des couloirs vides, le murmure des multiples draps que l'insomnie froissait sans cesse derrière les portes des cabines, et deviner le cliquetis humide des paupières qui s'ouvraient et se fermaient compulsivement.

3h30

De loin, dans la pénombre bleutée, Mikael eut du mal à reconnaître l'ingénieur Ido. Peut-être parce qu'il marchait avec une étrange régularité, comme une machine, ou parce que ses gestes étaient empreints d'une sorte de raideur. Mais, à une dizaine de mètres, il le reconnut tout à fait, et toucha le bras de Reda comme pour l'avertir d'un danger. Les deux hommes s'arrêtèrent, instinctivement, devant cette vision en marche. Ido portait à la main un objet long qui était pointé vers le bas - et, à mesure qu'il avançait vers eux, il devenait évident que ce n'était pas à cause de la pénombre que son visage, son pyjama et ses mains étaient tachés de sombre. A cette distance, il était impossible de discerner l'expression du visage - mais on voyait luire le blanc des yeux, comme les prunelles d'un chat.

A cinq mètres, lorsque Ido traversa la flaque de lumière bleutée qui tombait du néon, la vision fut complète et Mikael ne put retenir une exclamation de terreur. Ido était couvert de sang, et ce qu'il tenait à la main était une hache, dont la lame sanglante répandait sur le revêtement imperméable du sol une trainée de perles rouges. Il s'approcha encore. Reda releva la tête et regarda Ido en face - c'était bien là une image de la Mort, de cette Mort avec laquelle il avait pris rendez-vous cette nuit-même... Mais ce n'était pas la bonne. Il y avait mille et une morts comme il y avait mille et une femmes, et il n'était amoureux que de l'une d'entre elles. Celle-là lui faisait horreur, et Reda soutint en tremblant le regard de Ido tandis que ce dernier levait lentement la main qui tenait la hache.

- Non ! cria Mikael - et ce simple cri détourna l'attention de Ido, qui le considéra de pied en cap pendant un instant qui lui parut interminable. Alors, il se passa quelque chose

d'incompréhensible - le meurtre qui brillait dans ses yeux s'éteignit, sa main retomba, et il poursuivit son chemin, du même pas mécanique, sans se retourner une seule fois vers les deux hommes qu'il avait épargnés.

Mikael et Reda, pantelants, le regardèrent s'éloigner et disparaître à l'angle d'un coude.

- Il est complètement fou, murmura enfin Mikael. Il faudrait prévenir quelqu'un, il va faire un carnage.

Filip Reda regarda Mikael comme s'il voulait percer le fond de son âme. Était-il vraiment si naïf ? Quelle importance cela avait-il ? N'avait-il pas compris que lui-même emporterait toute la Sonde dans sa chute ?

- Moi aussi je suis fou, dit-il. Mais vous devez rester concentré sur votre tâche : vous devez quitter ce vaisseau de malheur. Je m'occuperai des autres après.

- Vous ne venez pas avec moi ?

- Non. J'ai d'autres choses à faire.

Mikael lui rendit son regard pénétrant - il savait qu'il y avait là quelque chose à creuser, quelque chose qui était en rapport avec son désir de mort, mais il savait aussi que s'il se mettait à réfléchir à cela, il ne partirait pas. Il se sentait étrangement dissocié - incapable de se reconnaître tout à fait dans les actes qu'il était en train de commettre, ni même dans les événements qui étaient en train d'arriver. Était-ce vraiment lui, Mikael Strauss, qui s'appêtait à voler l'annexe pour désertier ? Était-ce vraiment lui qui venait d'échapper par miracle à la course mortelle de l'ingénieur Ido ? Le capitaine Richards avait-il vraiment ordonné ce bombardement odieux ? Tout cela était si étrange que l'action lui paraissait momentanément plus sûre, et plus simple, que la réflexion, et il suivit Reda sans poser d'autres questions, jusqu'au hangar et au quai.

Le spectacle qui les y attendait les plongea à nouveau dans la sidération, et Mikael sentit s'agrandir la fracture entre son esprit et son environnement, comme s'il assistait à une étrange fiction qui n'avait pas de prise immédiate sur lui. Les quelques techniciens et mécaniciens qui étaient d'astreinte cette nuit ne seraient pas relevés dans leur service; ils gisaient, massacrés, saisis au beau milieu de leurs gestes professionnels par une mort si brutale qu'ils avaient parfois encore la main sur une manette, ou le visage effondré sur un clavier. Mikael et Reda se promenèrent un instant dans cet instantané macabre - ils firent le tour du vaste hangar, et dénombrèrent six cadavres, dont la plupart étaient familiers à Reda, qui avait travaillé avec eux avant de sombrer dans sa dépression. Mikael vit Reda, si sûr de lui jusqu'à présent, figé devant le visage paisible d'un mort, dont la poitrine avait été sauvagement défoncée à la hache - en train de déchiffrer, peut-être,

l'énigme de ce sourire qui flottait sur les lèvres bleuies. Le matériel n'avait pas été endommagé - la folie meurtrière de Ido s'était abattue sur les hommes.

- Filip ? demanda Mikael.

Reda sortit avec peine de sa fascination funèbre.

- Ce sont Glücks, Chain et Cinammon. Et là, Volberg, et Lacombe. La dernière, je ne la connais pas.

Mikael se frotta les yeux, comme pour se réveiller d'un cauchemar.

- Les communications fonctionnent-elles encore dans le centre de contrôle du quai ?

Ils se rendirent à l'intérieur du box vitré, à travers lequel ils avaient vu le corps de Cinammon, fauché d'un coup de hache dans le dos. Reda le déplaça avec beaucoup de délicatesse, et testa les commandes.

- Tout fonctionne, major Strauss. Les communications fonctionnent, et les commandes de l'annexe également.

- Vous pouvez me mettre sur le canal qui communique avec le Pont supérieur ?

- D'accord.

Reda fit semblant de mettre en place un canal de communication, et passa le micro à Mikael.

- « Ici le major Mikael Strauss. Je signale que l'ingénieur Ido semble atteint d'une crise de folie meurtrière. Il a été vu dans la coursive 27 et se dirige vers le centre de la Sonde armé d'une hache. Il a laissé plusieurs cadavres derrière lui. Veuillez à vous préparer à une attaque. »

- Cela suffit, dit Reda. Voulez-vous que je le fasse passer en boucle toutes les minutes pendant un quart d'heure ?

- Oui, ce serait parfait.

Reda lança une procédure imaginaire - tandis que Strauss, le souffle court, tentait de rassembler ses esprits.

- Je vais vous faire décoller, tout de suite, enchaina Reda. Le plus important est que vous puissiez partir avant qu'on vous découvre.

Mikael semblait avoir rajeuni de dix ans ; et son visage d'adolescent, qui resurgissait, emplissait Reda d'une sympathie presque paternelle.

- Faites vite, maintenant. Regardez, nous sommes encore un peu loin de la Ville, vous risquez

d'atterrir assez loin du foyer d'habitation.

- Ne devrait-on pas attendre un peu ? demanda Mikael.
- Non, dit Reda. Les réglages sont longs, cela va me prendre du temps. Installez-vous dans l'annexe, fermez les portes, et ne sortez que si je vous le dis.

Mikael le dévisagea un moment.

?Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ? dit-il. Vous allez vous tuer, n'est-ce pas -

- Je ne viens pas parce que c'est l'heure, major Strauss. C'est l'heure pour vous comme pour moi d'accomplir notre destin. Ne vous occupez que de vous - je veux vous savoir sur l'Organe. C'est très important pour moi.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas. Je vous lègue la vie, major Strauss, une belle vie à l'air libre. Ce legs est la chose la plus importante pour moi, à présent.

Mikael, étranglé par un torrent de sentiments tumultueux, le serra brièvement contre lui, et se dirigea vers l'annexe.

Il s'y installa - pour la troisième fois depuis quelques jours - et tourna le dos à ce hangar désolé où les corps gisaient dans leur propre sang. Tout, dans la Sonde, lui évoquait la mort, depuis ces cadavres défigurés jusqu'à la vision cauchemardesque de l'ingénieur Ido, en passant par les pulsions de Filip Reda et par la résolution funeste du capitaine Richards. Il se souvint de ses mots qui avaient résonné dans tout le Vaisseau : « *Pour la première fois depuis que j'ai l'honneur de commander ce vaisseau, je vous demande d'enclencher la procédure 43 bis du code spatial.* » C'étaient là des mots très rationnels et très polis, des mots plus honorables, sans doute, que le pyjama sanguinolent de Ido. Et pourtant, ces mots froids, prononcés par cet homme raisonnable, auraient des conséquences aussi horribles, et d'une envergure cent fois plus importante peut-être, que la fureur de l'ingénieur aliéné. Les bombardements aussi fracasseraient des crânes, trancheraient des membres, ouvriraient des poitrines. Il y aurait parmi les victimes des centaines d'enfants. Le fait que tout cela se produise à distance, le fait que, à bord de la Sonde, on ne sente pas l'odeur du sang, qu'on ne voie pas l'indicible désordre du carnage, rendait-il la chose moins cruelle ? Moins immorale ? Mikael songea qu'il quittait un Vaisseau hanté par la mort, pour se rendre sur une planète où la mort allait pleuvoir. Mais la planète était forte, et vaste, et la vie en elle palpitait si fort que la mort ne pourrait jamais l'atteindre en profondeur.

C'était comme s'il était à bord d'un véhicule télécommandé. Il *n'avait pas la main*. C'était aussi simple et aussi bête que ça : il avait parfaitement conscience d'être en train de se diriger vers le Pont Central, et de tuer tous ceux qu'il rencontrait sur son passage. C'était une chose nette, qui se dégageait au fur et à mesure, comme lorsqu'on regarde le début d'un film et qu'on se demande où le récit veut en venir - à un moment, on parvient à anticiper, à comprendre la direction du récit. L'ingénieur Ido en était là, à ce point précis, lorsqu'il passa devant le quartier des personnels de classe C. C'était en vérité une aile entière de la Sonde - comme une presqu'île sur une carte de géographie terrestre, elle constituait un appendice au vaisseau - les quatre appendices, qui contenaient respectivement les quartiers C, l'usine de production, le hangar à vaisseaux et les quartiers A, étaient souvent appelés « les pattes » de la Sonde. La conséquence de cet emplacement particulier était qu'il existait des dispositifs de sécurité qui permettaient de bloquer totalement l'articulation entre le corps du vaisseau et ses pattes - un incendie, une collision, une dépressurisation quelconque dans l'une des pattes, et les lourdes doubles portes scellaient le corps du vaisseau, le rendant imperméable à ce qui se passait de l'autre côté - le feu, les explosions, et les supplications des hommes piégés à l'intérieur.

A peine eut-il pensé à cela, que l'ingénieur Ido le regretta. Il constata un ralentissement dans sa marche, et l'idée d'une destruction massive s'immisça son esprit, pour s'y développer avec une rapidité stupéfiante. Il était parfaitement possible de tuer d'un coup les quelques quatre-vingts personnes qui dormaient là. L'ingénieur se surprit à faire des calculs techniques, à comparer des méthodes. Son intelligence collaborait avec son corps - c'était cela le plus étrange. Il arriva rapidement à la conclusion que le plus simple serait de déclencher un incendie électrique non loin des portes étanches - il aurait ainsi le temps de sortir avant leur fermeture. Il s'approcha du tableau électrique le plus proche des portes, et commença des manipulations qui, malgré la hâte et l'absence d'outils, se révélèrent étonnamment précises. Il nota, comme un fait remarquable, que la destruction était toujours plus rapide que la construction. Tuer quelqu'un était instantané, quand la formation d'un adulte prenait une vingtaine d'années. Détruire la Terre avait pris bien peu de temps à l'humanité - quatre ou cinq cents ans - quand des milliards d'années avaient été nécessaires à sa formation géologique, à la lente maturation de la vie, à sa sortie de l'eau, à son déploiement dans tous les recoins de l'espace. Saboter ce tableau électrique, provoquer une surtension, et allumer l'étincelle de l'incendie, ne lui prit que quelques minutes. La surtension se répandit comme une trainée de poudre dans toute l'aile du quartier C - il avait calculé que des foyers d'incendie nombreux allaient éclater en même temps. Lorsque le taux de dioxyde de carbone serait trop élevé

dans l'air, les portes se bloqueraient instantanément.

L'ingénieur Ido ne resta pas pour les voir; il poursuivit son chemin solitaire, sa hache à la main, à travers la Sonde.

@@@@

Au même instant, le lieutenant Malkine pénétrait sur le Pont. Les techniciens et les officiers présents le saluèrent avec une certaine solennité, mais il les regarda à peine, cherchant des yeux le capitaine Richards. Les deux hommes se sentaient presque seuls à bord, et ils partagèrent un regard appuyé et d'une extrême gravité. Ils s'apprêtaient, avec une part presque égale de responsabilité - car Malkine avait conseillé Richards - à transformer une idée en réalité. L'idée du bombardement était facile à manier - car les idées ne pèsent pas lourd. Mais la réalité est infiniment pesante; elle est lourde de ses mille détails, de sa temporalité, de son espace, de ses ramifications interminables et imprévisibles. Le bombardement réel allait bientôt prendre corps, il allait entrer dans l'Histoire, se doter d'une date, d'une heure, de coordonnées géographiques, d'un rayon d'effet. Il allait avoir un bilan matériel et humain, qu'il était impossible de prévoir. Comme un bébé qui naît échappe pour toujours à sa mère en venant au monde, un événement lâché dans la réalité échappe pour toujours à ceux qui le déclenchent. Le lieutenant Malkine essayait de chasser cette pensée, mais le capitaine Richards, lui, s'y complaisait jusqu'à l'obsession.

4h10

Par un hasard troublant qui parut de mauvais augure à Richards, alors que tout le monde était prêt pour lancer la pré-procédure n° 43 bis, les trois notifications lui parvinrent en même temps. La première et la seconde étaient purement techniques. L'ordinateur de bord signalait d'une part un incendie de classe 3 dans le quartier C, et indiquait que la procédure d'isolement de la zone ignée était enclenchée. D'autre part, Il indiquait que l'annexe de la Sonde était en train de décoller, avec une trajectoire verticale, en direction de l'Organe. La troisième notification émanait d'une voix humaine, affolée. Il s'agissait du soldat Wilson, qui avait du mal à articuler un propos cohérent - mais il était question de mort, de l'ingénieur Ido et d'une hache.

Tous les hommes, y compris le Second, s'étaient figés dans leurs gestes, et tous étaient suspendus aux prochaines paroles du capitaine. C'était dans ces moments là qu'on était véritablement un chef - quand il fallait prendre des décisions que personne d'autre n'avait envie de prendre, mais dont tout le monde comprenait l'urgence et la nécessité.

- Que quelqu'un essaie de comprendre ce que raconte Wilson. Combien y a-t-il de personnes dans le quartier C à l'heure qu'il est ?

- 78.

- Le feu est-il en train de progresser ou de régresser ?

- De progresser à grande vitesse, capitaine.

Le capitaine Richards avait désespérément besoin de temps et de réflexion - mais il sentait bien qu'il n'en avait pas. Le lieutenant Malkine, qui avait pris la communication de Wilson, intervint :

- L'ingénieur Ido semble atteint d'une forme de folie homicide. Il semble qu'il y ait des cadavres le long de sa route, et qu'il se dirige vers le Pont Central.

- C'est une priorité, dit Richards. Il faut l'appréhender et le mettre hors d'état de nuire. Lieutenant, je vous laisse vous en occuper.

Le lieutenant Malkine hésita un bref instant, puis il ordonna à deux hommes de le suivre, et il quitta précipitamment le Pont, l'arme au poing.

- Quelles sont les options pour l'incendie ? demanda Richards à son conseiller technique.

- Nous pouvons rouvrir manuellement les doubles-portes et essayer de porter secours aux victimes, dont la vigilance est déjà probablement altérée. Cela sauvera probablement de nombreuses vies. Le risque que l'incendie se déclare dans l'ensemble du Vaisseau existe cependant, mais je pense que nous devrions le courir.

- Très bien. Organisez les secours. Laissez-moi les hommes strictement nécessaires sur le Pont pour la procédure 43 bis.

- Et que fait-on pour l'annexe ? demanda le technicien préposé au radar, qui suivait sur son écran l'évolution de l'annexe vers le sol de l'Organe.

- Y a-t-il quelqu'un à bord ?

- Je ne sais pas, je vais chercher.

Le technicien chercha les vidéos de surveillance du hangar, et tomba sur les images de Ido arrivant et massacrant les six mécaniciens. La vidéo ne continuait pas au-delà. Le capitaine déglutit avec difficulté.

- Vous êtes sûr que ce n'est pas lui qui s'est enfui ?

- Oui, ces images ont été prises à 2h55. L'ingénieur Ido a été vu il y a moins de dix minutes par

Wilson.

Richards ne comprenait pas. Ido avait-il des complices ? Avait-il seulement saboté l'annexe afin que personne ne puisse prendre la fuite ?

- L'annexe n'est pas une priorité, dit-il d'une voix rauque. Nous devons nous concentrer sur l'incendie, sur la crise de folie de Ido et sur la procédure 43 bis.

S'adressant à l'officier chargé du conseil technique, il dit :

- Supervisez le sauvetage des hommes du quartier C. Ne lésinez pas sur les moyens.

L'homme se mit aussitôt à lancer des ordres dans son intercom, et à saisir des lignes de commande sur l'ordinateur de bord.

- Enseigne Cartridge, tenez-moi au courant toutes les cinq minutes de la situation de l'incendie et de celle du lieutenant Malkine.
- Bien capitaine.

Richards soupira. Déléguer était le plus grand avantage des chefs - déléguer permettait de se concentrer sur un seul problème à la fois.

- Enseigne Mausgaard, maintenant, vous pouvez enclencher la pré-procédure.

4h30

Filip Reda avait fantasmé ce moment tant de fois, avec tant de variantes différentes, que ses gestes paraissaient couler de source. Après avoir fait décoller la navette, il était retourné contempler le sourire énigmatique sur le visage du mécanicien Glucks, et il lui avait fermé les yeux, très doucement, avant de quitter le hangar. Il s'était dirigé vers la salle des machines avec une certaine lenteur - peut-être aurait-il dû se dépêcher un peu plus, afin d'éviter que la Sonde ne bombarde l'Organe. Mais il avait envie de profiter de cette dernière marche, de ce rituel purificateur, il voulait savourer le salut de Mikael Strauss, il voulait prendre le temps d'imaginer sa vie sur l'Organe, son bonheur parmi les arbres et les cascades, les femmes et les oiseaux. Des images d'Eden fleurissaient dans son esprit, et il avait presque l'impression que c'était lui, Filip, qui allait atterrir dans ce tableau multicolore. Pourtant, il le savait, ce n'était pas tout à fait le même voyage qu'il s'appêtait

à faire. Il y avait, il ne pouvait le nier, une petite angoisse - un peu du même ordre que quand on va à un premier rendez-vous amoureux, ou quand on se rend à l'oral d'un examen où l'on a très envie de briller. Il y a le vertige dans le ventre, la boule dans la gorge, mais on se sent extraordinairement vivant. Filip Reda n'avait jamais joué dans une pièce de théâtre, mais il pensait que c'était cela qu'on appelait le trac. Le trac pour une drôle de représentation sans public.

Il jeta un oeil à sa montre lorsqu'il arriva à la salle des machines. 4h30. Cela lui laissait une demi-heure pour faire son travail, ce qui était plus que ce qu'il avait espéré. Il avait vu, de loin, des mouvements inhabituels du côté des quartiers C - mais il supposait que c'était l'ingénieur Ido qui avait semé la pagaille. Cela était encore un signe - il n'aurait sans doute pas été aussi facile de faire décoller Mikael Strauss si Ido, dans son escapade mortelle, n'avait pas semé le chaos derrière lui. Il semblait que tout le monde maintenant se précipitait vers les quartiers C et que le reste du Vaisseau était totalement désert; le chemin vers la salle des machines fut si dénué d'obstacles qu'il en fut presque déçu. Tout était facile, trop facile... Pouvait-il être si facile de mourir ?

Filip connaissait la salle des machines aussi bien que le hangar. Il y avait travaillé pendant 12 ans, et avait conservé en mémoire tous les codes et toutes les procédures. Il n'avait été affecté au hangar que beaucoup plus tard. Il se souvenait très bien des consignes de sécurité répétés journallement par son officier de référence : « On ne vous considère peut-être pas, mais vous êtes responsables de la sécurité de tout le Vaisseau. Un faux pas avec le réacteur nucléaire, et c'est l'explosion en chaîne. » Le mécanisme était un peu compliqué, mais Reda en maîtrisait les arcanes. Il savait exactement quels gestes il fallait à tout prix éviter de faire - et c'étaient ces gestes-là, précisément, qu'il allait accomplir maintenant. Augmenter la puissance du réacteur à son maximum, puis couper totalement le circuit de refroidissement, et enfin, lorsque la chaleur dans le moteur serait exponentielle, irrémédiable, lorsque plus rien ni personne ne serait capable d'arrêter la réaction en chaîne, il suffirait d'attendre.

Il ne fut pas difficile d'actionner les différentes manettes - finalement, la mort était une somme de gestes banals, dont aucun ne revêtait la portée symbolique qu'il redoutait. Lors de ses longs mois de dépression, alors qu'il se battait contre ses idées noires, il s'était représenté le moment ultime de multiples fois. Il se rendait compte, à présent, qu'il n'y avait pas de moment ultime, pas d'instant fatidique. Il n'y avait qu'une continuité familière. La dernière seconde n'aurait rien de spécial. Ce serait simplement la dernière, parce qu'il n'y en aurait pas d'autre après.

Cette pensée, tandis qu'il regardait l'aiguille du thermomètre vibrer dans les hauteurs les plus rouges, le soulagea.

Maintenant, Ido entrapercevait le dénouement. Une telle équipée n'avait qu'une seule issue possible - et, bien qu'il comprît toute la nécessité de ce qui se déroulait, son sentiment d'horreur n'en était pas diminué, au contraire. C'était là tout le ressort tragique. Ido regardait vers l'avant avec une fascination mortelle, et était incapable de faire dévier sa trajectoire. Comme un papillon attiré par la flamme, il marchait vers le Pont Central. Il en était maintenant très proche - et quand il aperçut des silhouettes armées qui lui faisaient face, il comprit que sa course s'arrêterait là. Qu'il les tuât ou non - il y en aurait d'autres après eux. Sa progression furieuse finirait par se heurter à un mur.

Quand il reconnut, parmi les trois silhouettes, celle du lieutenant Malkine, il eut un étrange regain d'énergie, et il sut que c'étaient vers les *chefs* que sa fureur dévastatrice était tournée depuis le début; son but, au Pont Central, n'était autre que de tuer les *chefs*. Tandis qu'il accomplissait sans y réfléchir les gestes désespérés d'un combat qu'il n'espérait pas gagner, sa curiosité prit le dessus sur tous ses autres sentiments. Il esquiva des coups de feu - il ne les compta pas - et en encaissa peut-être un, superficiel, à la jambe, qu'il ne sentit pas. Pourquoi avait-il cette compulsion à tuer les chefs, pourquoi cette nuit ? Pourquoi avait-il eu une crise de folie similaire lorsqu'il avait été décidé qu'il se rendrait sur l'Organe ? Tout à coup, la lumière se fit dans son esprit scindé.

Tandis que le lieutenant Malkine le mettait en joue, il brandit sa hache et la projeta avec une force décuplée en direction de l'homme le plus proche de lui - ce mouvement en avant lui servit en même temps de parade et la balle passa si près de son oreille qu'il entendit son sifflement ophidien. Tout était limpide à présent. Il obéissait, sans le vouloir, aux autochtones de l'Organe - il ne savait comment, par cette acupuncture étrange, dont il avait eu le tort de sous-estimer l'importance, des suggestions profondes avaient été implantées dans son esprit. Il n'y avait que cela qui pouvait expliquer sa réaction lorsqu'il s'était agi de braver l'interdiction de l'autochtone de revenir sur la planète - que cela, encore, qui pouvait expliquer cette compulsion meurtrière irrépressible. Il entendit le cliquetis de l'arme de Malkine, et amorça une nouvelle esquivé, en bondissant pour récupérer sa hache dans le corps de sa victime. Les autochtones se servaient de lui pour décimer leurs ennemis - pour couper la tête de l'hydre et désorganiser tout le vaisseau. Comme cela était évident ! et comment avait-il pu négliger les indices de ce qu'il avait pourtant eu sous les yeux depuis le début ?

La balle de Malkine, cette fois, ne le rata pas, et Ido éprouva une légère surprise sous l'effet du choc dans sa poitrine. Il sentit la vie s'écouler de lui à flots rapides - mais, étrangement, ce fut à une scène en apparence anodine qu'il repensa à cet instant. Cet enfant, ce bébé, que sa mère laissait courir sur un rebord vertigineux... S'il ne risquait rien, bien sûr, c'était parce que sa mère était en capacité de contrôler son corps... Cette découverte étira les lèvres de l'ingénieur Ido en une sorte de

sourire au moment de sa mort, car il éprouva la joie spéciale, impersonnelle et intense, que l'on éprouve lorsque la solution d'un problème mathématique difficile nous apparaît enfin, entière et lumineuse, alors qu'on ne la cherchait plus.

4h57

- Anomalie fonctionnelle dans le réacteur nucléaire, annonça l'ordinateur de bord.

Mais dans la cohue générale, ce furent les paroles de l'enseigne Cartridge qui parurent prioritaires.

- La situation est sous contrôle, annonça Cartridge avec un trémolo de fierté. Le lieutenant Malkine a abattu le forcené, et l'incendie semble en bonne passe d'être contrôlé. Il n'y a que quatre blessés à déplorer pour l'instant.

- Merci Cartridge. Mausgaard, l'anomalie dans le réacteur nucléaire est-elle de nature à nous retarder ? Affichez le rapport d'anomalie sur l'écran T.

« La situation est sous contrôle » - cela avaient été les termes exacts du jeune homme, et le Capitaine Richards devait s'en souvenir quelques minutes plus tard comme d'une cruelle ironie. Certes, ces mots avaient colmaté des brèches - et des brèches béantes, et douloureuses. Mais l'impression que le vaisseau prenait l'eau de toutes parts ne s'était pas arrêtée pour autant. Quand il y songeait, Richards avait de plus en plus chaud - était-ce dû à cette sensation de vertige qu'il éprouvait ? D'abord, il y avait eu l'annexe qui avait décollé, et pour laquelle aucune mesure n'avait été prise. Cela constituait une épine dans le coeur du capitaine Richards depuis une demi-heure - car il lui apparaissait de plus en plus clairement que c'était cet imbécile de Strauss qui avait dû la subtiliser. Et cela l'exaspérait - en vérité, cela l'exaspérait davantage que l'incendie dans le quartier C ou même que les meurtres qui avaient eu lieu à bord. Cela l'exaspérait parce qu'il s'agissait d'une rébellion caractérisée, d'un affront personnel, d'une remise en question de ses choix, de sa moralité, de son humanité, même. Il se souvenait, le feu aux joues, des paroles emportées de Strauss : « Je sais que vous avez des scrupules à massacrer ces autochtones pacifiques, et ces scrupules vous honorent, capitaine, beaucoup plus que le rationalisme qui vous pousse à les balayer ! » Comment avait-il osé ? Il aurait dû le mettre aux arrêts. Les deux membres de l'équipage qu'il préférait, ceux pour lesquels il avait montré le plus d'indulgence, ceux qu'il avait défendus presque systématiquement face aux attaques du Second - Touré et Strauss - étaient ceux qui l'avaient

poignardé dans le dos, qui l'avaient trahi, lui, l'Union et toute l'existence commune qu'ils avaient menée, en bonne intelligence, pendant des années.

Toute la rage déclenchée par cette trahison se retournait maintenant, en bonne logique, contre l'Organe - et Richards harcelait les techniciens pour accélérer la procédure 43 bis. Il sentait bien cependant que les conditions n'étaient pas réunies - les manuels de l'Académie, qu'il connaissait par coeur, insistaient bien sur le fait qu'aucune action, fût-elle une action de guerre, ne devait être menée dans des conditions hasardeuses, que le moindre facteur d'incertitude devenait alors un facteur de risque. La sécurité technique, la discipline interne devaient primer sur les actions extérieures. Il le savait - on le lui avait enseigné - on ne déclenchait pas une bataille en pleine mutinerie, en plein incendie, et encore moins en plein incident nucléaire. Richards le savait. Il savait qu'il aurait dû annuler la procédure, procéder à toutes les vérifications de sécurité sur le réacteur nucléaire, déployer l'ensemble de ses effectifs pour ramener l'ordre aux quatre coins de la Sonde, effectuer une enquête sur les actes meurtriers de l'ingénieur Ido, envoyer d'urgence une équipe pour appréhender Strauss et ramener l'annexe. Mais ce n'était pas ce qu'il avait prévu, ce n'était pas ce pour quoi il avait préparé la Sonde depuis la veille - et il lui paraissait maintenant indispensable de respecter le programme.

Le programme, c'était tout ce qui lui restait. Tout ce qu'il contrôlait encore.

- Armez les missiles.

Mais Mausgaard ne répondit pas : le « Bien capitaine » attendu. Devant le rapport d'anomalie du réacteur nucléaire, il restait interdit, figé, la respiration de plus en plus difficile.

- Mausgaard !

Presque au même moment, une sirène d'alarme majeure se mit à résonner sur le Pont.

« Evacuation immédiate de tout l'équipage. Le réacteur nucléaire atteindra une température de fusion dans moins de trois minutes. »

Richards sentit les larmes lui monter aux yeux. Sur le Pont, c'était une scène de panique inimaginable - ses hommes, qui s'arrachaient leurs uniformes sous l'effet de la chaleur suffocante, hurlaient, couraient, pleuraient, se bousculaient dans une débâcle complète. A quoi cela servait-il ? Trois minutes ne suffisaient pas pour évacuer. Personne n'en réchapperait. Il voulut prendre le micro pour exhorter ses hommes à mourir dignement, avec discipline. Mais personne ne l'écoutait, il avait l'impression d'être devenu invisible.

Le réacteur nucléaire... Comment cela avait-il pu arriver ? Strauss et Ido étaient-ils de mèche ?

Avaient-ils d'autres complices ? La Sonde avait-elle été infiltrée par l'ennemi ? Il prit conscience que les questions qui fusaient dans sa tête resteraient éternellement sans réponse, et qu'elles n'avaient donc aucune importance. Avec la sensation de ne plus appartenir à la même temporalité que les hommes qui s'affolaient autour de lui, le capitaine Richards dégrafa à son tour son uniforme et tomba assis sur le sol, contre la paroi de la console de commandement. Des souvenirs affluèrent à sa mémoire, en masse, en une gerbe si profuse qu'il ne savait par où la prendre. Cela lui était déjà arrivé, lorsqu'il avait appris la mort de sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis plus de dix ans. Tous les souvenirs étaient remontés à la surface, comme si une éruption sous-marine les propulsait tous d'un coup - les tics de langage et les intonations de la voix, les sourires malicieux et les regards réprobateurs, la silhouette de dos, quand elle marchait dans les cursives, l'odeur de son médicament contre l'asthme. Aujourd'hui, c'était le deuil de lui-même qu'il était en train de faire - ce qui avait provoqué cette éruption de mémoire, c'était l'imminence de sa propre mort. Il se laissa aller à cette vague puissante, qui l'emmenait loin, très loin de la Sonde et du présent infernal - et il mourut enseveli sous un kaléidoscope infini de sensations éparses, surgies de son passé - parmi un concerto de Tchaïkovsky écouté dans le Vaisseau de l'Amirauté un soir de son enfance et la vision surnaturelle de la nébuleuse d'Orion lors de son premier voyage astral - dans les bras de sa jeune épouse, tendre et nue contre lui - dans le battement de cœur paisible de son aîné, dont les longs cils se refermaient doucement au crépuscule de son premier jour.

CHAPITRE 20

CALENDRIER ORGANIQUE AN 589

Foudre n'arrivait pas à s'arrêter de pleurer. C'étaient les larmes contenues de toutes les dernières années qui se déversaient, torrentielles, à travers ses yeux brûlés. Elle pleurait les âmes de la Sonde qui avaient explosé dans le ciel, et s'étaient répandues en étincelles scintillantes sur le noir de la nuit. Elle pleurait le clan qu'elle avait perdu, et le lien si fort qui l'avait tenu à elle, par toutes les fibres de ses nerfs. Elle pleurait l'enfance de l'Organe, qui s'était terminée dans cette gerbe de feu. Elle pleurait Mikael Strauss, dont la simple évocation faisait redoubler ses larmes, et pour qui elle ressentait, dans tout ce vide, une tendresse douloureuse et obsédante. Ses larmes défiguraient son visage et modifiaient le paysage de son coeur, creusant des sillons, des vallées, des crevasses profondes. Toute cette eau qui la quittait la laisserait aride et sèche comme une terre brûlée.

Pourtant, tout au fond de ces ténèbres d'eau où elle se noyait, quelque chose de nouveau répandait une faible lueur. C'était comme si Pluie était en elle, et contemplait avec elle son coeur dévasté. Comme si elle lui insufflait du courage, en comprenant chacun des accidents qui l'avaient secouée. Elle n'allégeait pas la charge, non - mais elle aidait à trouver son centre de gravité. Foudre n'avait pas envie de parler à qui que ce soit, et se laissait faire sans prononcer une parole - on appliquait sur ses tatouages un baume de feu, qui briserait les Liens. Elle pouvait ressentir, déjà, les présences des membres de son clan qui s'échappaient d'elle, comme des souvenirs que l'on perd. Il lui semblait que chaque larme emportait un peu de son clan avec elle - et que lorsqu'elle aurait fini de les verser, elle ne connaîtrait plus le nom, ni le visage, ni le coeur de tous ceux qu'elle avait soutenus et aimés. Elle ne savait pas si ce travail d'oubli était accompli par l'onguent brûlant ou par ses larmes - l'eau et le feu se mélangeaient dans cette étrange destruction psychique.

Tout son clan était présent, et observait cette douloureuse opération avec une tristesse infinie. Ce qu'ils ressentaient, personne ne le prenait plus en charge, et il faudrait qu'ils fassent tout seuls le deuil de cette présence tutélaire qui les avait soignés et épaulés comme un ange invisible. Ils ne l'aimaient pas comme une femme de leur famille ou une proche, car elle ne leur avait jamais parlé d'elle, et ils ignoraient tout de sa vie intérieure - leur amour pour elle avait quelque chose de symbolique et d'abstrait. Et la tristesse qu'ils ressentaient était, elle aussi, en quelque sorte, abstraite. Ils savaient qu'un autre Lien remplacerait celui-ci, mais les qualités de Foudre leur apparaissaient aujourd'hui comme irremplaçables. Elle était courageuse, forte, intelligente,

bienveillante et sage. Toutes les Clés ne l'étaient pas autant.

Pluie, quant à elle, faisait face à une douleur clanique si aiguë dans sa langue, qu'elle crut d'abord ne pas arriver à la supporter. Puis, au fil des heures, elle s'était habituée - sa langue, l'un des derniers organes silencieux de son corps, était maintenant Lié à l'une de ses filles les plus sensibles - car Pluie considérait tous les membres de son Clan comme ses enfants. La douleur de Foudre était intense - elle n'avait pas d'équivalent dans la vie habituelle des hommes et des femmes de l'Organe. Mais Pluie savait que Foudre était aussi d'une force peu commune, et qu'elle se remettrait. Ne lui avait-elle pas promis un goût de miel sur sa langue lorsqu'elle irait mieux ? Pour l'instant, cependant, la pauvre petite se laissait aller à une totale passivité. Elle d'ordinaire si active, si sûre d'elle, si présente, ne montrait plus la moindre initiative. Après la transe, on avait disposé de son corps épuisé, on l'avait couchée, puis levée, puis nourrie, et on était maintenant en train d'oindre son corps nu, tout entier veiné des nervures bleues de ses tatouages. Ses larmes qui coulaient sans relâche l'aveuglaient et faisaient entre elle et le monde un rideau impénétrable. Pluie s'approcha d'elle et s'assit près d'elle. La présence du clan était si silencieuse que la vieille femme parvenait presque à l'oublier.

- Je suis là, murmura-t-elle en prenant la main de la jeune fille.

Foudre dirigea son visage vers elle.

- Merci, dit-elle.

- Ta vie ne s'arrête pas là, Foudre. Il y aura un lendemain.

- Je sais.

Puis sa tête se tourna de l'autre côté, et Pluie contempla un moment, fascinée, le ruisseau de larmes qui sourdait, intarissable. Ce ruisseau la rendait comme minérale - ses paupières gonflées et grises ressemblaient presque à des rochers obstruant le jaillissement d'une source.

Pluie soupira. Il y avait peu d'exemples de Clés qui eussent renoncé volontairement à leur clan - la plupart des Clés destituées étaient, comme Soleil, punies pour leur comportement. Mais toutes les Clés qui avaient dû abandonner leurs fonctions avaient connu les plus grandes difficultés. Le chemin que Foudre avait choisi était celui du sacrifice - elles le savaient toutes les deux. Quels lendemains cette petite aurait-elle ? Dans le clan de la Pluie, on lui trouverait une maison, un travail, et au bout de quelques mois, de quelques années peut-être, elle serait capable de vivre une vie normale. Mais en attendant... il lui faudrait se réadapter à tout. Pluie s'imagina elle-même, devant retourner parmi les hommes, non pas en tant que Clé, mais en tant que simple membre d'un clan. Cela lui paraissait presque inconcevable - car elle avait intégré, depuis tant d'années, la distance

particulière entre le clan et la Clé, qu'elle avait tout oublié des relations simples, directes, qui avaient mûri son enfance. Elle n'était à égalité qu'avec les autres Clés - elle aimait leur hauteur de vue, leur distance par rapport aux souffrances et aux problèmes individuels, elle aimait leur retrait du monde, leur solitude. L'existence des Clés aiguës certaines de leurs qualités, et c'étaient justement ces qualités qu'elle avait appris à apprécier particulièrement... Elle le savait, elle serait malheureuse de devoir retourner au milieu de ceux de son clan. Comme si un adulte était condamné à vivre uniquement avec des enfants, du matin au soir et du soir au matin, sans jamais avoir la . possibilité de parler avec un autre adulte

Mais Foudre... Foudre était jeune. Ses habitudes n'avaient pas encore modelé irrémédiablement son corps et son esprit - l'enfance n'était pas loin derrière elle, et elle pourrait peut-être encore y puiser. Le moment de la bifurcation, où elle avait choisi d'être Clé, n'était pas si loin, peut-être pouvait-elle encore retourner en arrière, et chercher ce qu'elle serait devenue si elle avait suivi l'autre voie. Quelque chose cependant lui disait que Foudre ne se satisferait pas de cela - elle était solitaire, et elle commandait aussi naturellement qu'elle respirait. La vie simple ne lui suffirait pas, ne lui suffirait jamais. Ce qui faisait le bonheur des autres ne serait jamais assez pour étancher sa soif - et lorsqu'elle aurait fini de pleurer, lorsque toute l'eau du monde serait sortie de son corps, sa soif serait encore plus ardente.

@@@@@

Mikael fut réveillé en sursaut par le bruit formidable de l'explosion. Il crut littéralement que le ciel se brisait en mille morceaux et qu'il allait tomber sur le monde - la terreur animale qu'il éprouva mit longtemps à céder la place à une forme de pensée. D'abord, il reprit conscience de son corps et de son environnement immédiat - et des bribes de souvenirs directement liés à sa situation lui revinrent. Il avait quitté la Sonde à bord de l'annexe, aidé par Filip Reda - et dans les lueurs incertaines de cette aube striée de déchirures de feu, il distingua autour de lui le lieu où il avait atterri. Il se trouvait sur une éminence, à deux ou trois cents mètres de hauteur, et l'annexe était accidentée. Filip Reda ne devait pas avoir pris en compte cette colline dans la trajectoire, et l'annexe avait dû percuter le sol à une vitesse bien supérieure à celle de l'atterrissage. Mikael était toujours attaché à son siège, et voyait à travers le hublot un horizon penché qui traçait une ligne entre le ciel oblique incendié de météores, et le sol noir. Il se détacha, et lorsqu'il voulut essayer de se lever dans l'habitacle effondré, il céda à une douleur intense au niveau de sa jambe. Fracturée,

sans aucun doute - il était hors de question de marcher dans cet état. Il essaya d'ouvrir la portière, qui était bloquée, et entreprit une reptation difficile parmi les décombres, pour en trouver une qui s'ouvrait - avec des gémissements de douleur, que personne ne pouvait entendre, il parvint à s'extirper de l'annexe, et à s'éloigner un peu. L'annexe était tombée sur une sorte de plateau, et il put sans trop d'efforts s'éloigner d'une dizaine de mètres - si pour une raison ou pour une autre, l'annexe explosait, il serait probablement hors de danger. Il s'allongea, pris d'une soudaine et intense fatigue, et perdit connaissance.

Lorsqu'il se réveilla la seconde fois, le soleil était déjà haut dans le ciel. Il n'essaya pas de se relever. Son esprit, il le sentait, avait déserté les sentiers de la logique, et dérivait dans une rêverie étrange. Une fumée noire, qui dessinait à haute altitude des volutes sinistres, était tout ce qui restait de la Sonde. Mikael resta les yeux fixés sur cette fumée, hébété, pendant de longues minutes. L'élégant vaisseau, capable de traverser les mondes, cette structure solide, insensible aux tempêtes solaires, résistante au vide, au froid glacial, aux pluies d'astéroïdes, s'était dissoute dans une simple combustion. Toutes ses molécules, tous ses atomes élémentaires, dispersés. Il ne restait de sa complexe et merveilleuse organisation matérielle qu'une fumée. Il se sentait un peu nu, sans ce vaisseau dans le ciel. Il comprit que l'univers venait de se rétrécir d'un seul coup - il n'existait plus pour lui, maintenant, dans sa vie humaine, ni d'autres systèmes stellaires, ni d'autres horizons. Il était sur l'Organe, il mourrait sur l'Organe, et ses yeux ne se poseraient jamais plus sur le monde autrement qu'à hauteur d'homme. Les nébuleuses, les lunes, les planètes diverses aux couleurs irréelles, nimbées de vives clartés sur fond de nuit spatiale - toutes ces images appartenaient maintenant à ses souvenirs. Il s'endormit à nouveau, bercé de visions.

La troisième fois qu'il ouvrit les yeux, le soleil avait dépassé le zénith, et il ressentit cruellement la soif, la faim, la douleur et le froid. Ces sensations désagréables le ramenèrent à une forme de lucidité, et son premier réflexe fut de s'asseoir. Après avoir constaté que la marche lui était interdite, il s'adossa à un rocher, et regarda autour de lui. L'annexe n'avait pas explosé, mais semblait en mauvais état. Il trouverait cependant à l'intérieur, peut-être, une forme d'abri, une couverture de survie, et quelques vivres lyophilisés. Cela faisait partie de l'équipement obligatoire. Il se traîna douloureusement jusque là, et il mit dans la couverture de survie tout ce qu'il trouva d'utile - et qui se résumait à peu de choses; deux litres de liquide nutritif, une lampe torche, un transistor... A quoi pouvait donc bien lui servir un transistor, sur une planète qui ne connaissait pas l'électricité ? Une idée jaillit dans sa tête au moment même où il laissait résolument le transistor. Où se trouvait le petit transmetteur que Reda lui avait montré et donné pendant la nuit ? Il chercha dans ses poches, fébrilement, mais ne le trouva pas. Puis, au prix de douleurs très vives à la jambe, il se glissa à nouveau dans le siège où il s'était trouvé, et fouilla le sol. Il finit par le trouver, et, les mains

tremblantes, ignorant sa douleur, sa faim, sa soif, il essaya de l'allumer. Il fonctionnait encore. Il le posa avec le reste dans la couverture, qu'il traina, péniblement, jusqu'à son rocher. Il avala la moitié du premier litre de liquide nutritif, et se sentit un peu rasséréiné. Puis il se cala contre le rocher, sous la couverture, et se mit à écrire un message.

« Foudre, je me suis échappé de la Sonde. J'ai atterri sur l'Organe, mais je suis blessé et incapable de marcher. »

Mikael s'arrêta un moment et réfléchit. Cette information ne servirait à rien d'autre qu'à désespérer la jeune femme. Elle ne disposerait d'aucun radar, d'aucun véhicule de reconnaissance, d'aucun des moyens habituels pour une mission de secours. Il devait lui décrire le plus précisément ce qu'il voyait.

« Je suis sur une colline, à environ deux ou trois cents mètres de hauteur. A l'ouest et au Sud, je ne vois que de la forêt à perte de vue. Mais au Nord, je vois une chaîne de montagnes, à plusieurs dizaines de kilomètres de distance. A l'Est, au loin, il me semble que j'aperçois la mer. Dans la forêt, il y a une rivière qui coule, probablement vers l'est, car elle continue en direction de la mer. Il n'y a pas d'autres collines identiques à celle où je me trouve - je pense qu'il s'agit d'une colline isolée. »

Il envoya le message, et soupira.

« Demandez de l'aide à Michelle Touré. Elle connaît la géographie de l'Organe comme sa poche. »

La rédaction de ce message, dans lequel résidaient ses seules chances de survie, l'avait épuisé. La douce chaleur de la couverture de survie, et le bien-être dû au liquide nutritif dans son estomac, lui donnèrent envie de dormir. Et Mikael, à nouveau, sombra dans le sommeil.

Cette fois, il fit un rêve.

Le capitaine Richards, Mikaël et la vieille femme de l'Organe, celle que Foudre appelait Pluie, se trouvaient dans un vaisseau somptueux, à l'atmosphère humide. Mikaël s'étonnait de constater qu'un arbre semblait avoir poussé au milieu de la salle, et que ses plus hautes branches traversaient le plafond. Il était en visite, comme le capitaine Richards, et ce Vaisseau, qui s'appelait le Quo Vadis, était le vaisseau de Pluie - ils se trouvaient en orbite sur l'Organe, mais à une altitude très basse - comme si le Vaisseau était en orbite à l'intérieur de l'atmosphère. Les vues qui se déroulaient par la fenêtre ne ressemblaient en rien à ce que Mikaël avait vu de l'Organe - en vérité, la planète ressemblait à un désert, tantôt volcanique et sulfureux, tantôt semblable à un désert de sable. Des cadavres d'animaux jonchaient le sol brûlant. Mikaël se retournait vers Pluie pour lui demander ce qui se passait au sol, mais il se rendait compte que sa contemplation avait duré plus longtemps qu'il ne se l'imaginait, car les deux chefs étaient déjà en train de parler, et semblaient

même se disputer. Le son lui revenait, comme si un démiurge venait d'appuyer sur le bouton d'une télécommande, et il entendait distinctement leurs paroles.

- Vous ne pouvez pas prendre le Quo Vadis, répétait inlassablement la vieille femme.
- Il ne vous appartient pas de vous opposer aux décisions de l'Union, disait Richards.

La colère faisait trembler les lignes des tatouages de Pluie - et Mikaël, dont le sentiment dominant était une intense curiosité, s'approchait d'elle pour observer son bras de plus près. Elle répétait encore « Le Quo Vadis est à nous, vous n'avez pas le droit » - et Mikaël, béat d'admiration, se rendait compte que les lignes bleues des tatouages frémissaient comme des rivières sur sa peau. Tout à coup, ils en venaient aux mains, et Mikaël avait tout d'abord peur pour la vieille femme, que son grand âge rendait presque friable. Le capitaine Richards l'étranglait, et les lignes des tatouages ressortaient maintenant comme des veines monstrueusement exorbitées. Mikaël suivait le déroulement du combat à distance, comme s'il lui était impossible d'y prendre part; il voyait les mains de Richards se serrer sur le cou de la vieille femme, et, au bout d'un moment qui lui parut très long et très pénible, il se rendit compte que ce n'était pas la vieille femme qui suffoquait, mais Richards lui-même. Plus ses mains meurtrières s'agrippaient au cou flétri, plus il devenait rouge lui-même, et lorsqu'enfin la lutte cessa, ce fut lui qui retomba, mort, sur le côté. Pluie lui donnait un coup de pied et ouvrait une trappe - Mikaël, interdit, se penchait pour voir le corps de Richards tourbillonner dans l'air avant de s'échouer, parmi des ossements de vache et de cheval. L'instant d'après, Mikaël était en bas, comme s'il avait accompagné le corps de Richards dans sa chute, et il levait les yeux vers le ciel. Le rêve s'achevait pas la vision sublime du Quo Vadis, flottant à environ 500 mètres d'altitude. L'étrange vaisseau gris anthracite reflétait les lumières chatoyantes d'un coucher de soleil, et voguait paisiblement dans l'air du soir.

Quand Mikaël ouvrit les yeux, c'était le même ciel que dans son rêve, et il se demanda s'il n'avait pas soulevé les paupières dans son sommeil. Il n'y avait pas de vaisseau anthracite dans l'air du soir - juste quelques nuages noirs dans un ciel vierge, ivre de sa débauche de couleurs. Mikael se souleva un peu et but encore un quart de litre du liquide nutritif. Son esprit, pour la première fois depuis qu'il avait repris conscience, lui paraissait alerte et fonctionnel. Et la question qu'il ne s'était pas posée depuis toutes ces heures s'imposa à son esprit avec acuité . Elle se découpait, sur fond de songes et de rêveries, avec une netteté tranchante : que s'était-il passé ?

A force de repasser les événements dans l'ordre, il parvenait à la conclusion que Filip Reda avait dû faire exploser la Sonde. Cela était cohérent avec son désir de mort, et avec ses réponses à double sens... L'heure du destin qui sonnait, le legs de la vie... Mikael se demandait même comment cette évidence ne lui avait pas sauté aux yeux plus tôt. Mais, s'il était honnête, il savait

bien pourquoi. Son inconscient avait pris le relais - s'il avait eu une conscience claire des intentions de Reda, il aurait forcément essayé de le convaincre de ne pas les mettre à exécution, et cela l'aurait empêché de prendre la fuite. Cela l'aurait empêché d'atterrir ici, sur l'Organe, et d'avoir un espoir de retrouver Foudre. Alors, il avait été plus simple de mettre un voile noir sur cette évidence, de l'oblitérer pendant l'instant crucial - Mikael avait agi sans aucun dilemme, sans scrupules et sans remords. Il avait agi sans réfléchir, et cette inconscience, cette irréflexion l'avaient sauvé. En coûtant la vie à tout l'équipage.

Mikael frissonna longuement, sans savoir si c'était à cause du froid, ou à cause de cette prise de conscience qui éclairait les événements d'une lueur glaciale. S'il était resté à bord, que se serait-il passé ? Peut-être eût-il réussi à empêcher Reda de commettre l'irréparable - peut-être. Mais dans ce cas, le capitaine Richards serait allé jusqu'au bout de la procédure 43 bis, et au lieu des 161 morts - les 169 passagers, moins Touré et lui, et les six hommes que Ido avait déjà tués dans le hangar - il y en aurait probablement eu beaucoup plus sur l'Organe. Un bombardement orbital faisait bien davantage que 160 morts - cela, du moins, il en était certain. Il avait l'impression de cheminer, par la pensée, dans des hauteurs vertigineuses. Si l'on en jugeait par les conséquences, il avait eu raison d'agir ainsi, car, si l'on posait que les vies des habitants de l'Organe valaient celles de l'équipage de la Sonde, son acte avait probablement sauvé des vies. Si l'on en jugeait par les principes qui avaient régi son action, en revanche, tout devenait plus flou. N'avait-il pas agi en suivant l'inclination de son coeur, de son désir, au mépris de tout raisonnement logique ou moral ? Ce qui le sauvait, peut-être, était qu'il n'avait jamais douté que le bombardement aurait lieu - en fait, il s'appropriait à partager le destin de Foudre, quel qu'il pût être. Il n'avait pas agi consciemment dans son intérêt, car il était persuadé, au moment de partir, que c'était l'Organe et non la Sonde qui était en danger. C'était un acte irrationnel, qui suivait une logique inconsciente et interne plus puissante que la raison. C'était un acte au-delà de la morale, qui engageait sa vie, sa mort, et le sens de son existence, d'une manière qui échappait même au langage. Il avait fui comme il était tombé amoureux - de manière radicale - c'est-à-dire à la racine même de son être. Qu'est-ce que cela faisait de lui ? Un innocent, ou un coupable ?

Il comprit que cette question ne serait jamais tranchée, et qu'elle resterait béante, comme une blessure ouverte, dans son coeur, pendant toute sa vie. Il fut assailli par le souvenir des hommes et des femmes de l'équipage, avec qui il avait travaillé, mangé, et parfois discuté, pendant toutes ces années. Richards. Malkine. Reda. Ido. Salama. Saint-Louis. Rodriguez. Isla Borown. Azoury. Fabre. Wilson. Norca. Glücks. Chain. Cinammon. Volberg. Lacombe. Tous les autres. Leurs particules élémentaires avaient été dispersées à des centaines de kilomètres à la ronde. Ils étaient redevenus oxygène, carbone, hydrogène, azote, calcium, phosphore et soufre. Et lui, Mikael,

méritait peut-être de les rejoindre.

La vie pourtant palpait en lui. Il avait besoin de vider sa vessie, et cette opération, et la douleur à la jambe qu'elle lui coûta, l'épuisèrent. Il se pelotonna à nouveau dans sa couverture de survie, les yeux plongés dans les étoiles qui ne lui avaient jamais paru aussi belles. Des parfums organiques parvenaient à ses narines - des parfums d'herbe, de terre, de pierre chauffée par le soleil et mouillée par la rosée - des parfums de forêt et de points d'eau qui l'enivraient comme un vin bienfaisant. Il n'avait plus qu'à attendre, maintenant. La mort ou la vie, cela ne lui appartenait plus d'en décider. Son destin reposait entre les mains de Foudre - et cette pensée lui procurait une immense paix. Il n'avait plus rien d'autre à faire que de se laisser aller, bercé par les murmures des feuilles, caressé par la brise, enveloppé de nuit.

@@@

Fleur ne pouvait s'arracher à la contemplation de Forêt. La jeune femme, déjà si étrange en elle-même, était plongée dans une concentration proche de la transe, que Fleur n'avait jamais vue que chez les Clés. Après l'explosion de la Sonde, elle avait fait une sorte de malaise, et eu une crise de sanglots secs, sans larmes. Fleur avait du mal à comprendre pourquoi, car ces gens de la Sonde désiraient la pendre, d'après ce qu'elle avait compris. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle n'arrivait pas à verser de larmes - mais cette explosion l'avait ébranlée de manière inattendue. Forêt était douce, et n'était pas du genre à se réjouir de la mort de ses ennemis - d'ailleurs, quand Fleur y songeait, il était probable que tous ces hommes et toutes ces femmes qui étaient à bord n'aient pas été ses ennemis. Il était même probable que Forêt, du temps qu'elle s'appelait Michelle, se soit fait de nombreux amis parmi l'équipage, car les qualités qui la faisaient aimer dans le clan de l'Orage étaient universelles, et devaient l'avoir fait aimer dans la Sonde. Forêt avait demandé de quoi dessiner, sur la feuille la plus grande possible. Fleur avait dû demander au maître d'école, et avait ramené aussi, à sa demande, des pinceaux de toutes les tailles et des peintures de toutes les couleurs. Et, dans un effort presque compulsif, Forêt était maintenant en train de réaliser la plus étrange peinture que Fleur eût jamais vue. Au début, elle avait tracé avec un crayon léger une sorte de quadrillage, puis elle avait compté des choses à mi-voix, en remuant à peine les lèvres, et avait commencé à tracer, sur le quadrillage, en comptant les carreaux, des lignes plus épaisses, certaines rectilignes, d'autres courbes. Il avait fallu du temps pour que Fleur comprenne qu'elle était en train de réaliser la carte d'un vaisseau. Et puis, au fil des heures, la carte s'était enrichie - Forêt écrivait des choses, en tout petit, dans certaines zones. Quartier A. Coursive Centrale. Mess des Officiers. Passerelle. Pont Supérieur. Et, dans certains petits carrés alignés, elle écrivait ce qui semblait être

des noms. Rodriguez. Azoury. Salama. Fabre.

Michelle était en train de dessiner, avec toute la force de sa mémoire cartographique, le plan de la Sonde. C'était tout ce qu'elle avait trouvé à faire - tout ce qui comblait le vide immense qu'elle avait ressenti en la voyant exploser. Un vide semblable à un siphon, qui menaçait de tout absorber dans son tourbillon. Elle n'en était qu'au premier niveau, et savait déjà qu'après cette première carte, elle réaliserait la carte de tous les autres niveaux, et également, à une autre échelle, la carte de toutes les salles dont elle pouvait se souvenir. Elle y passerait probablement plusieurs mois, mais ce travail absurde lui paraissait absolument nécessaire. Un jour, si elle parvenait à acquérir les compétences et les matériaux nécessaires, elle essaierait aussi d'en réaliser une maquette. Cette tâche s'imposait à elle - c'était son monument aux morts. Elle était en train de recalculer l'aire de la salle de conférence lorsque Fleur la tira doucement par le bras. Elle s'apprêtait à lui demander de ne pas la déranger, quand elle aperçut à ses côtés une jeune femme qu'elle ne connaissait pas, et qui la regardait fiévreusement.

Ce regard lui fit perdre sa concentration - elle le sentit, tout comme on sent qu'on perd l'équilibre - et elle le regretta un instant, avant d'être tout à fait disponible pour le monde extérieur. Ce visage ne lui était pas familier. La jeune femme devait être très belle en temps normal, mais elle avait l'air malade, ou plus exactement, harassée par quelque épreuve récente. Sa peau, sur les bras, les mains, et même la tempe, semblait irritée et légèrement enflammée. Elle dégageait une odeur pharmaceutique, et une expression ardente animait son visage. Elle était possédée d'un démon au moins aussi impérieux que son démon des cartes.

- Bonjour, dit Michelle quand elle fut tout à fait sortie de sa transe.

- Bonjour, dit la jeune femme. Je m'appelle Foudre, et j'ai reçu ce message de Mikael Strauss.

Michelle sentit comme une décharge d'adrénaline agiter son coeur. Mikael Strauss était un homme si sensible et si compréhensif... Elle l'avait toujours apprécié, malgré sa légère distance.

- N'était-il pas à bord de la Sonde ? demanda Michelle.

- Non, regardez.

Michelle saisit, avec beaucoup d'étonnement, le transmetteur, et lut le message qui s'affichait. Un sourire immense éclaira son visage.

- C'est vrai que vous connaissez bien la géographie de l'Organe ? demanda Foudre, avec appréhension.

- Je suis cartographe, dit Michelle en montrant les plans qu'elle était en train de dessiner. J'ai travaillé plusieurs semaines sur la géographie physique de l'Organe.

- Pensez-vous que ces indications vous suffiront ?
- Il le faut ! N'est-ce pas ? Nous n'allons quand même pas laisser mourir Mikael Strauss !

@@@@

Au bout de toutes ces heures, de ces nuits illuminées d'étoiles, de ces crépuscules, de ces soleils ardents, de ces aubes fraîches, de ces réveils identiques, le temps s'était dilaté. Mikael ne savait plus à quand remontait la dernière fois qu'il avait bu - il y avait un peu de rosée, et parfois quelques courtes averses. Mais le liquide nutritif s'était terminé il y avait déjà un long moment - et le temps tel qu'il l'avait connu auparavant, avec sa jolie flèche bien droite et son ordre de succession mesurable, s'était achevé avec lui. A mesure que son corps devenait plus lourd, plus faible, plus englué dans l'immobile, le temps était *sorti de ses gonds*. Le matin pouvait succéder au soir sans qu'il y ait de nuit. L'aube et le crépuscule pouvaient s'enchaîner indéfiniment.

Il n'y avait pas que le temps, d'ailleurs, qui soit sorti de ses gonds. La réalité, la mémoire et l'imagination, qui avaient jadis une frontière si claire, si nettement tracée à la plume, d'un beau trait plein, ne formaient plus qu'un seul univers flou, comme un tableau mental où les couleurs bavaient, où les souvenirs ne se distinguaient pas des visions. Les oiseaux dans le ciel volaient dans tous les sens, planaient, et se posaient parfois si près de Mikael qu'il pouvait, en souriant, contempler le détail merveilleux de leurs plumes, la couleur de leur bec, la forme de leurs pattes. Mais les circonvolutions du plumage se muaient insensiblement en des nébuleuses en mouvement, et la peau écailleuse des pattes devenait la texture synthétique des rideaux de la Sonde. Des visages apparaissaient dans des halos, le visage de Foudre, celui d'Egon Richards, celui de Filip Reda, celui de l'ingénieur Ido tout sanglant, et celui de Foudre à nouveau - celui de Foudre était celui qui revenait le plus souvent, et la seule pensée distincte qui lui restât était qu'il l'attendait. Il l'attendait et il attendait la mort, indifféremment, calmement, et toutes les deux à la fois. Elles étaient en chemin, toutes les deux, et il ne savait pas laquelle arriverait la première. Peut-être serait-ce l'une avec le visage de l'autre - la mort, avec le visage de cette jeune femme qui logeait sous ses paupières, au fond de son coeur et au bord de ses lèvres.

@@@@

Elle arriva au point du jour. Mikael ne pouvait plus ouvrir les yeux depuis quelque temps, mais il

percevait encore les variations de lumière, et ressentait la douceur des rayons du matin sur sa peau aride. Il imaginait les ciels, les oiseaux et les feuillages qu'il ne pouvait plus voir. Et il entendait, aussi. C'est par sa voix qu'il sut sa présence, longtemps avant qu'elle ne soit là. Sa voix humaine avait un timbre si pur qu'il se demanda s'il y avait au monde un chant plus beau. Elle disait des mots qu'il ne comprenait pas, à quelqu'un qu'il n'entendait pas.

Et puis, il fut enveloppé de sa présence - c'était encore plus doux et plus réconfortant que les rayons du matin. Elle le touchait, lui soulevait la tête, l'inondait de son parfum, lui entrouvrait les lèvres, auscultait son corps, faisait couler quelque chose dans sa bouche. Dieu, qu'il avait soif. L'eau qui coulait dans son corps l'irriguait comme une terre craquelée, détendait sa peau desséchée, déplaçait ses organes comprimés et les ramenait à la vie. C'était douloureux - mais d'une douleur exquise. Ses paupières de plomb s'entrouvrirent, et, à travers leur fente minuscule, comme à travers un hublot sur le point de s'ouvrir, toute la lumière du monde s'engouffra en lui, et le visage de Foudre le pénétra tout entier.

Maintenant, l'Organe ne lui serait plus jamais extérieur.

Bellefontaine, le 13 mai 2020

